PHILIBERT AUDEBRAND

Léon Gozlan

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE

PARIS
A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT, 7

Tous droits reservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/longozlanscn00aude

a6129228

PQ
2246
.Z5
A43
1887
SMRC

LÉON GOZLAN

SCENES DE LA VIE LITTÉRAIRE

(1828-1865)

Balzac Dep. VIII

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE

Souvenirs de la Tribune des Journalistes.
Histoire de la Révolution du 18 mars.
P.-J. Proudhon et l'Ecuyère de l'Hippodrome.
Nos Révolutionnaires.
Petits Mémoires d'une stalle d'orchestre.

ROMAN

Les Mariages d'aujourd'hui.
Le Drame de la Sauvagère.
L'Enchanteresse.
César Berthelin, manieur d'argent.
Schinderhannes.
Le Secret de Chamblins.
La Fille de Caïn.
La Lettre déchirée.
Les Yeux noirs et les Yeux bleus.
A qui sera-t-elle?
La Pivardière-le-Bigame.
Les Fredaines de Jean de Cérilly.
La Dot volée.
Le Péché de Son Excellence.
Il était une fois...

THÉATRE

Le Panier de Pêches.
Petites Comédies du Boudoir.

FANTAISIE

Les Gasconnades de l'Amour.
Ceux qui mangent la pomme.
L'Amour de cire et l'Amour d'ivoire.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

PHILIBERT AUDEBRAND

LÉON GOZLAN

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE

(1828-1865)

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, *rue du Croissant*, 7

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Vous savez quelle est la monomanie du jour : on multiplie les statues. Pour obéir à ce mouvement de piété nationale, tous les matins, le ciseau du sculpteur équarrit le marbre; tous les mois, il faut mettre en fusion le bronze, au Nord ou au Midi. Jamais on n'aura vu tant de Panthéons. Au bout du compte, il n'y a qu'à applaudir, car c'est là une façon de commenter très noblement un décret de 89 qui faisait à la patrie française le devoir de se montrer reconnaissante envers ceux de ses fils qui l'ont illustrée ou bien servie.

Grands hommes ou demi-dieux, soit ; qu'on en fasse le plus qu'on pourra, ce sera pour le mieux; mais, en cela comme en mille autres

choses d'ici-bas, que devient la justice distributive? Est-on bien sûr de donner avec exactitude à chacun ce qui lui revient en fait d'apothéose? En bonne conscience, la question serait à débattre; mais vous concevez que cela nous mènerait beaucoup trop loin. Bornons-nous à dire que bien des omissions seraient à signaler. Par exemple, en écrivant le nom qu'on peut lire en tête de ces pages, je me propose d'en indiquer une. Mais qu'on se rassure! Je ne viens pas réclamer une statue nouvelle, puisqu'il ne s'agit que d'un dieu de petite grandeur. A celui-là, à ce conteur, à ce charmant ouvrier de petits récits et de comédies de paravent, il suffira d'une figurine de la taille de celles que des antiquaires vont chercher dans les fouilles d'Élée ou encore quelque chose de comparable à ces idoles en ivoire, en cuivre ou en porcelaine, qu'on place sur les étagères, entre un vase de Chine et un éventail de Fortuny.

LÉON GOZLAN

SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE

I

LES DÉBUTS

Arrivée à Paris. — L'enfance. — Marseille et la Restauration. — Un pensionnat. — Le commerce de cabotage. — Contes forgés par les biographes. — Petites histoires de M. Eugène de Mirecourt. — La vérité vraie. — Un séjour au Sénégal. — Retour en France — Commis libraires. — Un mot de Millevoye. — Un poème héroï-comique. — Le *Triomphe des Omnibus*. — Les *Nautiques*. — Le *Keepsake américain*. — L'*Ennui du Sultan*. — L'orientalisme. — La *Cinquantaine*. — Une chanson — Retour à l'Orient. — Les *Bayadères*. — Un mot de Méry. — *La Pipe de l'Amiral*. — Recours à la prose. — L'*Inflexible*. — Le *Figaro*. —Révolution de Juillet. — Un quatrain.

Vers la fin de la Restauration, en 1828, on aurait pu voir arriver de Marseille à Paris un jeune homme de vingt-deux ans, de petite taille, mais ayant une figure des plus éveillées. En lui se révélaient du premier coup les signes de la race sémitique : le teint brun, le front bombé, des yeux fort brillants. Il avait la tête couverte d'une épaisse chevelure noire et bouclée jusqu'à en paraître crépue. Mais dans ce visage d'un ovale pur, ce qu'on

remarquait le plus, ce qui l'éclairait comme un rayon de soleil de Syrie, c'était une expression de rapide ironie, un sourire très vif où la moquerie se mêlait à la finesse. Insistons sur ce point : l'ensemble accusait nettement la personnalité d'un homme fin et caustique par excellence. Le nouveau débarqué paraissait être armé de la ruse, comme certains autres le sont de la force musculaire. Un dernier trait complétera ce signalement d'un des rejetons de Sem égaré en Europe : il portait un nom qui, en arabe, veut dire gazelle.

Léon Gozlan était né en 1806, à Marseille, d'un israélite, armateur du port. On voit que cette date coïncide à peu de choses près avec le blocus continental, si funeste à la marine française. Il paraît qu'en ce temps-là, après de bonnes affaires, son père avait été tout à coup ruiné par les corsaires anglais, grands écumeurs de la Méditerranée. Comme conséquence du fait, l'enfant n'aurait pu recevoir qu'une instruction littéraire incomplète, mais qu'il devait prendre sur lui d'achever plus tard. Effectivement, au sortir du collège, à dix-huit ans, il se serait trouvé dans la nécessité de se suffire et, pour vivre, il serait entré en qualité de sous-maître dans un pensionnat. « J'ai enseigné pour apprendre », disait-il. Mais, à cette même époque, Marseille ressemblait plus à la Béotie qu'à l'Attique et l'on n'y tenait pas les lettres en grand honneur. On fit donc quitter au jeune homme son

métier d'apprenti professeur pour lui faire entreprendre un voyage de long cours au bout duquel il commencerait à entendre l'art de faire fortune.

Pour les jeunes gens qui naissent sur les bords de la mer, ces sortes de courses n'ont rien que de très simple et sont presque toujours regardées comme une rallonge obligée à l'éducation de la famille. Avant de lancer un sujet dans les hasards de la vie, on juge à propos de le dégourdir en lui faisant voir un peu de pays. Quoi de plus naturel? Mais des divers biographes qui ont écrit la vie de Léon Gozlan, deux ou trois, cherchant plus à étonner le lecteur qu'à le bien renseigner, ont pris plaisir à entourer cet épisode de fables, ou bizarres ou touchant au merveilleux. Suivant l'un d'eux, l'ancien répetiteur, conduisant à Alger une cargaison de vin de Champagne, aurait vu tout à coup, pendant la traversée, les bouteilles éclater et la mousse s'échapper. A la suite de cet accident, ruiné de fond en comble et réduit à la misère, le jeune négociant aurait été obligé de s'assujettir à un engagement de matelot pour gagner son pain. A en croire un autre, un naufrage l'aurait jeté sur une île de la côte de Coromandel. Là, il se serait vu, comme par un soudain coup de théâtre, en face d'un groupe de nègres nus, encore un peu anthropophages, mais dont il aurait déjoué à force d'astuce la férocité native, et il aurait pu se rembarquer. Toutefois ces mers, ces grands horizons, ces

forêts peuplées d'hommes noirs et de serpents, auraient développé en lui les germes d'une superbe névrose poétique, tandis que ses aventures lui servaient de supplément rationnel à un cours de philosophie trop vite terminé.

Ces mêmes récits, dans lesquels il n'y a de réel que le nom du héros, sont, du reste, fort amusants à lire. Celui qui a été publié par M. Eugène de Mirecourt abonde en détails presque drolatiques et on y enchâsse plusieurs mots qui scintillent comme des diamants. Telle est, par exemple, l'histoire d'un navire révolté sur lequel se serait trouvé le personnage. « — Et qu'avez-vous fait du capitaine? demande-t-on à Léon Gozlan. — Nous l'avons mangé », répond-il stoïquement. » — On reconnaît là, vingt ans d'avance, le futur auteur d'*Aristide Froissart*. — Dans un autre endroit, l'auteur de l'in-32, très peu sympathique, on le sait, aux idées philanthropiques de l'Ecole libérale, veut donner à entendre que le jeune navigateur, ayant vu de bonne heure la race noire de trop près, témoignait bien haut pour elle de la plus vive répugnance. « — Que rapportez-vous donc de vos courses lointaines à travers le pays des nègres? — Une profonde admiration pour les blondes. » — La répartie est des plus charmantes et des plus caustiques. A coup sûr, cette saillie méritait d'être conservée. Assurément ce mot a été dit, et dit par Léon Gozlan, mais par delà 1840 et quand le spirituel écrivain était à

mille lieues de songer aux voyages de sa jeunesse.

Non, le jeune Sémite, quittant Marseille presque à l'âge de puberté pour tenter le commerce sur mer, n'a été ni un capitaine Cook, ni un Bougainville, ni un imitateur d'Ango, ni rien de semblable. Il a été un apprenti en fait de factorerie, et rien de plus, sans aucun mélange d'éléments romanesques.

Veut-on savoir au juste ce qu'il y a au fond de tout cela? Mon Dieu, c'est que, tout simplement, les Plutarque en question ont été mystifiés par leur personnage. Il se peut encore que ces faciles historiens aient pris au sérieux et accepté comme des faits personnels les fictions qu'a publiées le Conteur dans le *Musée des Familles*. Voyez, par exemple, le petit roman intitulé : *Pour avoir voulu ressembler à Robinson Crusoë* et deux ou trois autres fantaisies du même genre. La vérité, la très naïve vérité sur ces voyages, la voici : En se cherchant une voie pour faire son chemin dans le monde, le fils de l'armateur avait essayé du négoce international; il s'était lancé dans le commerce de cabotage au Sénégal. Ce ne fut, du reste, qu'une affaire de quelques mois. Il alla en Afrique et il en revint après avoir constaté, en définitive, qu'il n'avait aucune vocation pour le trafic. Ajoutons que le climat meurtrier de cette zone l'avait, à bon droit, effrayé. Rien que pendant son séjour si bref sous ce ciel de plomb, les Européens mouraient les uns sur les autres à Saint-Louis et dans les environs. C'est

très certainement au souvenir de son passage au Sénégal qu'on doit le *Fifre*, un conte dans lequel il fait voir comment sont décimées nos garnisons au milieu des sables de l'Afrique.

Ainsi les biographes ont cherché à nous en faire accroire, quand ils ont fait de ce rêveur un matelot ou un Ulysse de petit format. Pour quiconque a vécu près de lui, ne fût-ce qu'une heure, il était de toute évidence que ce poète, enfant de la bourgeoisie, n'avait en sa personne aucune des aptitudes qu'il faut à l'aventurier sur mer. Il y a mieux : tout en lui excluait jusqu'à l'idée de l'action. Une stature d'enfant, des bras exigus, peu musculeux, se terminant par une main fuselée et blanche, est-ce avec cela qu'on aurait barré la tempête des tropiques? Ce petit homme, d'une trempe d'artiste, se serait-il armé de la hache d'abordage pour repousser les boucaniers ou pour se battre, comme on l'a montré, avec les sauvages? Non; ils nous ont fait des contes. Et plus tard même, à Paris, pour les exigences relativement calmes de la vie sociale, nous avons été à même de constater que, si cet esprit était des plus brillants, il était aussi toujours rétif au mouvement, dénué d'audace, toujours timide, toujours irrésolu. Ce que nous disons là ne lui enlève rien de sa valeur; mais cela arrive à démontrer qu'il n'était bon qu'à remplir le rôle qu'il a joué, plus tard, très brillamment parmi nous.

Revenons donc à la réalité.

Puisqu'il ne s'était pas senti propre à enseigner, puisqu'il n'aurait pas eu la force d'être caboteur, que ferait-il donc? Ses parents songèrent à l'envoyer à Paris qui, déjà, dans ce temps-là, était la ressource de ceux qui ne réussissent pas dans le pays natal. Il commença par y être commis libraire, une situation plus que modeste, comme vous voyez; mais, pour le moment, elle était tout à fait conforme à ses goûts. A l'avenir, il aurait sous la main ce qu'il aimait le plus au monde, des livres. Un moment! Ces livres, son patron les lui confiait par monceaux, non pour les feuilleter, mais pour les vendre, et c'était ce qu'il négligeait de faire. Sous ce rapport, il lui arriva tout juste la même chose qu'à Millevoye, qui, sous le Directoire, avait eu à passer par le même apprentissage, dans une boutique semblable. Tout le monde connaît le mot fameux. « — Eh! quoi! vous lisez des livres, monsieur Millevoye? Vous ne serez jamais libraire! » L'apostrophe aussi fut jetée à la tête de Léon Gozlan, et elle était d'une profonde justesse. Pas plus que l'auteur de la *Chute des feuilles*, il ne devait être libraire un jour; et, comme ce faiseur d'élégies, il était déjà marqué par la destinée pour être, non de ceux qui vendent des livres, mais de ceux qui en font.

Après s'être échappé de la boutique dont nous venons de parler, le jeune Marseillais imagina

d'entrer dans les lettres par un coup d'éclat. Il fit un poème, mais un poème exécrable, il faut bien se résigner à le confesser; et ce qu'il y a de merveilleux dans l'affaire, c'est qu'il parvint à le faire paraître chez un éditeur en vogue. Le *Triomphe des Omnibus*, épopée héroï-comique, parut, en 1828, chez Ambroise Dupont. Pour ne rien omettre, il est juste de dire que le jeune auteur avait été patronné par Méry, un autre jeune Phocéen, depuis longtemps hors de pages. Au surplus, on s'était décidé parce que les deux mille alexandrins roulaient sur une actualité des plus palpitantes. La chose, après tout, a été l'un des grands événements du règne de Charles X. Ce fut le 20 janvier 1828 que les premiers omnibus apparurent dans Paris. On ne saurait se faire une idée de l'émotion que causa une si téméraire nouveauté. — « Ces arches de Noé, ces rues à quatre roues circulant à travers les rues, c'est trop d'audace! ça ne réussira pas! » disaient de concert le Marais et le faubourg Saint-Germain. Quant au jeune rapsode, ébloui, il avait pris pour épigraphe cette sentence de M. de Pradt, l'ancien archevêque de Malines : « Le genre humain est en marche : rien ne pourra plus le faire rétrograder ». N'omettons rien. Quoique le romantisme eût déjà répandu ses premiers souffles de rajeunissement et de révolte, Léon Gozlan n'est encore qu'un nourrisson des vieilles Muses classiques. Au fond, le tour de l'œuvre est

un *poncif*, une imitation lointaine, mais très visible, du *Lutrin*, d'où procèdent aussi la *Villéliade* et les autres satires en vogue de cet âge. Qu'on en juge. Le héros du nouveau poème épique est l'inventeur des omnibus. Il réunit, la nuit, dans la cour des Messageries, un certain nombre de cochers sans emploi et là, dans l'orgueil du triomphe, il leur montre du doigt le premier omnibus.

Il leur découvre alors, éclatant de peintures,
Cet énorme fourgon, cachalot des voitures,
Qui présente de loin au bourgeois étonné
Son imposante masse et son dôme tanné.
Les cochers sont émus ; ils admirent encore
Le superbe avant-train et le siège sonore,
L'écu qui représente à l'œil intelligent [d'argent ;]
Sur un grand champ de gueule un long vaisseau
Ces chevaux qui, traînant une longue carène,
Jamais sous leur galop n'ont soulevé l'arène...
Ces coussins rembourrés qui charment la douleur
Du piéton campagnard fondu par la chaleur,
Cette porte béante incessamment ouverte
Au pauvre débiteur à deux doigts de sa perte,
Quand un dur créancier, la sentence à la main,
Escorté d'un recors, paraît sur le chemin ;
Ces flexibles parquets qu'éclairent huit poternes,
Ces angles où les mœurs ont cloué deux lanternes
Et ces orbes d'acier ces ressorts éternels
Qui portent sans plier plus de vingt naturels
Et peuvent, fournissant aux courses légitimes,
Longer les boulevards pour cinquante centimes.

Mais en voilà assez, n'est-ce pas? Ce peu de vers suffit pour faire voir quel pauvre racleur de lyre était celui qui venait de s'enfuir de chez le libraire. Néanmoins, la brochure se vendit bien, tant cette époque était naïve. Deux ou trois critiques du jour allèrent jusqu'à effeuiller des fleurs et un brin de laurier sous les pas du débutant, en sorte qu'il dut prendre ces témoignages d'admiration pour argent comptant et continuer de plus belle. Très peu de temps après, il mit au jour les *Nautiques*, un nouveau volume de vers ; mais, par bonheur, il ne s'agissait plus là-dedans de la forme épique, Léon Gozlan se lançait dans l'ode. Ainsi que le titre l'indique, il chantait la mer, les goélands, la tempête, les combats, le clair de lune sur l'azur des océans. Quelques-unes de ces stances, avaient des ailes, mais non le grand vol des *Méditations poétiques*, ni la couleur des *Orientales*, ni l'accent ému des *Messéniennes;* c'est dire qu'elles n'auraient pu soutenir la concurrence avec ce que faisaient les poètes du jour. Si elles ont eu du succès, ce n'a été que bien petitement, et l'herbe de l'oubli a vite passé autour d'elles.

On a dit, non sans raison, que, comparable à la musique, sous ce rapport comme sous tant d'autres, la poésie n'admet pas la médiocrité. Léon Gozlan voyait-il qu'il ne réussirait jamais qu'à être un mince rapsode? On peut le supposer; néanmoins, il persista encore à faire des vers. Que voulez-vous? Dans

ces temps héroïques, le vent soufflait de ce côté-là. Ne se décourageant donc pas trop, il dégarnit son portefeuille d'une pièce qui parut dans le *Keepsake américain*, très jolie publication du graveur Giraldon. Il n'échappera à personne combien l'influence des *Orientales* se fait sentir dans ces strophes, où il y a pourtant aussi une certaine somme d'originalité :

L'ENNUI DU SULTAN

— En vain mon esprit se tourmente
Pour dissiper tes longs ennuis ;
En vain je consume mes nuits,
Sultan, que faut-il que j'invente ?

Toujours sur ton front pâle on voit
Ce chagrin qu'Allah seul soupçonne,
Sultan, et ton rire est plus jaune,
Que la topaze de ton doigt.

Tes tapis que l'encens parfume
De fronts d'esclaves sont couverts,
De la blanche vague des mers
Ta chibouque noircit l'écume.

N'as-tu pas des bois de jasmin ?
Des oiseaux aux brillantes ailes ?

Des lions avec des gazelles,
Qui viennent manger dans ta main ?

Les almées à travers leur voile.
En voyant ton mâle profil,
Disent tes dents de pur morphil,
Et ton œil si doux une étoile.

Il n'est ville, ni hameau
Où ton peuple ne te vénère ;
Lorsqu'il entend ta voix sévère,
Il se courbe comme un chameau.

Quand tu te rends à la mosquée,
Sur ton cheval blanc africain,
Le muphti, sous ton brodequin,
Passe la sandale musquée.

Tu ne connais point les douleurs
De l'orgueil, tourment qui fait vivre.
Sultan ! chaque jour on t'enivre
De sang, de femmes et de fleurs.

Tes sujets, contre l'infidèle,
De Fanaar jusqu'à Péra,
Donneraient leur dernier para
Pour défendre Stamboul la belle.

L'autre jour un riche convoi
Descendit au son des fanfares
Six cents têtes de Palikares :
On va les compter devant toi.

Quand des cris frappaient tes persiennes.
Hier à la chute du jour,
Dans le Bosphore tour à tour,
On descendait tes Arméniennes.

Tu le vois, source de splendeur,
Pour tuer l'ennui qui t'oppresse,
En vain je distrais ta hautesse,
Elle bâille avec plus d'ardeur.

O sultan chéri du Prophète !
Moi, l'humble esclave de tes goûts,
Je te le demande à genoux :
Que veux-tu, parle-moi !
— Ta tête !!!

Il avait imité la *Villéliade* et la *Peyronnéide* en faisant le *Triomphe des Omnibus;* ici, qui ne le voit? il imite, ou, si l'on veut, il pastiche Victor Hugo. Mais il avait, en cela, deux excuses : la première, c'était son excessive jeunesse ou, si l'on veut, son inexpérience des choses de l'art littéraire ; la seconde, c'est que l'Orient était ce qu'il y a de plus à la mode. Byron avait commencé à mettre en relief tout ce qui touchait au pays de l'Islam ; le poète qui a chanté Sara la Baigneuse avait continué ; Alexandre Decamps, Eugène Delacroix, Marilhat et dix autres avaient encore surenchéri sur ce caprice de l'esprit public. Pourquoi le Marseillais, qui en était à ses bégaiements poétiques, n'aurait-il pas, lui aussi, sacrifié au goût du jour?

Léon Gozlan ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. A la même époque, il a publié une chanson. — Comment ! une chanson à boire ? — Eh ! oui, sans doute, une chanson à boire, qui est, en même temps, une sorte d'épithalame. La musique était de M. A. Simiol, un jeune compositeur d'alors qui s'est arrêté en chemin. On remarquera, cette fois, que ces couplets rappellent plus d'une fois le ton et la manière de Béranger. Puisqu'il s'agissait d'une chanson, ne fallait-il donc pas se modeler de préférence sur celui qui passait pour être le maître du genre ?

LA CINQUANTAINE

Musique d'A. Simiol.

Sonne, sonne, cloche fêlée,
Pour moi sonne à toute volée,
C'est le plus beau jour de mes jours ;
Après cinquante ans de ménage,
Je viens, fidèle à mes amours,
Renouveler mon mariage.

I

Dieu ! que Jeanne était avenante !
Elle avait quinze ans, moi vingt ans ;
Le maire la trouva charmante,
Nous étions tous les deux charmants,

Moi j'étais brun, elle était blonde,
Elle était grande, moi bien pris.
Je suis voûté, la voilà ronde,
Mes cheveux sont blancs, les siens gris.
Ah ! quelle fête !
Les tambourins marchaient en tête,
Et deux bignous
Jouaient pour nous
Leurs airs si doux !
Si doux ! si doux !

II

Vous dire que ce long voyage
Fut toujours heureux ; non, ma foi !
Je ne fus pas constamment sage :
Bonne Jeanne, pardonne-moi !
Pardonne-moi, et viens encore entendre
A l'autel un serment plus vrai ;
Un serment peut-être moins tendre,
Mais que diable ! je le tiendrai.
Ah ! quelle fête !
Gais tambourins, marchez en tête.
Que les bignous
Chantent pour nous
Leurs airs si doux !
Si doux ! si doux !

III

Eventrez mes vieilles futailles !
Guerre à mort à mon poulailler !

Que les plumes de mes volailles
Nous servent demain d'oreiller !
Buvons sec, rajeunissons-nous l'âme ;
Car, dans cinquante ans !... Mais je vois
Des pleurs... Sèche-les, pauvre femme,
Va ! je t'épouserai trois fois.
Ah ! quelle fête !
Tambourins, sonnez la retraite.
Que les bignous
Chantent pour nous
Leurs airs si doux !
Si doux ! si doux !

Sonne, sonne, cloche fêlée, etc.

Cependant il est tout à coup repris par l'amour de l'Orient, même de l'Extrême-Orient, de l'Inde, du Gange, de Brahma. Il ne s'agit plus du domaine de Victor Hugo, mais de celui de Thomas Moore et de Méry. — Puisqu'en ce moment, nous nous livrons à un travail d'archéologie littéraire, on ne nous en voudra pas de donner ici *in extenso* cette autre fantaisie poétique, si profondément différente des premiers essais de l'auteur :

LES BAYADÈRES

Sonnez, tambours chinois, et dansez, bayadères,
Voici les palanquins et les hauts dromadaires.

Déployez le grand schall qui flotte à votre cou.
Écoutez ! le tam-tam déjà vous accompagne ;
Je vois vos seins bronzés palpiter sous la pagne,
Comme un jonc de sandal fléchit votre genou.
Le grand-prêtre brahmane est là qui vous regarde,
Car vous le savez bien, fleurs d'Asie, on vous garde
Pour les délices de Vichnou.

Partez, entrelacez vos bras, jeunes péris.
Baissez vos yeux d'amour, dans votre course égale,
Imprimez sur le sol votre courbe sandale.
L'Orient vous prendrait pour ces fraîches houris
Dont la virginité renaissant comme une âme,
Ne se flétrit jamais sous des baisers de flamme,
Baisers plus doux que l'ambre gris.

Éveillez dans les cœurs des désirs plus ardents ;
Que chacune de vous par la danse enivrée,
Fasse bondir son sein sous la gaze dorée,
Ou laisse, fatiguée, tomber ses bras pendants.
D'une sueur d'amour j'aime à vous voir couvertes,
Et j'aime à voir briller, par vos lèvres ouvertes,
Toutes les perles de vos dents.

Plus de pudeur ! volez. Imitez en courant,
Par un geste échappé de vos mains expressives,
Ce long abattement et ces rages lascives
De l'amour qui combat, de l'amour qui se rend.
Bien ! penchez votre corps comme un rameau de saule :
Peignez la volupté ! sur votre brune épaule,
Que votre tête aille mourant.

Pour vous, on oublirait la feuille du bétel,
La pagode aux glands d'or qui s'élève en losange...
On quitterait les bords du Bengale et du Gange;
Le fakir oublirait Brahma sur son autel;
Le Mahratte, qui porte au cou les fruits d'Angole,
Laisserait son cheval et sa femme mogole:
On viendrait du Coromandel.

Il est doux de cueillir la fleur du cotonnier,
De regarder le ciel à l'ombre du platane,
De dormir lorsqu'un noir aère la cabane
Avec son éventail tressé de latanier.
Mais il est bien plus doux, danseuses ingénues,
De ne rêver qu'à vous, en voyant fuir les nues
Durant un soleil tout entier.

Celui qui vous connut peut-il vous oublier?
Vous le suivez toujours : qu'il vogue au fleuve Jaune
Qu'il passe dans ces bois où le serpent qui sonne,
Se défait de sa peau comme un noir d'un collier;
Il vous verra toujours foulant la molle arène :
Tel on voit un esprit glisser, la nuit sereine,
Entre les rameaux du manglier.

A l'heure où le soleil se baigne au golfe bleu,
Que le temple est fermé sur ses portes de bronze,
Peureuses, vous livrez aux caresses du bonze
Vos membres abattus et vos lèvres de feu;
Car le prêtre est jaloux, et si sa main vous touche,
Alors il vous destine à réchauffer la couche
De Vichnou qui fut sept fois Dieu.

Sonnez, tambours chinois, et dansez, bayadères,
Voici les palanquins et les hauts dromadaires.

Cette pièce a paru dans les *Annales romantiques*. —Il y a de beaux vers, mais pas assez ailés. Quelques-uns sont lourds. Méry, le premier maître de Léon Gozlan, ne pouvait se défendre de faire la grimace à la lecture de ces strophes. D'abord, comme il croyait avoir le monopole de l'Inde, il n'était qu'à demi content de voir son élève chasser sur ses terres. En second lieu, il trouvait à la pièce un défaut capital et il exprimait sa pensée à cet égard avec une verve tout à fait méridionale : « Pourquoi a-t-il mis tant de dromadaires là-dedans? S'il connaissait mieux l'Inde, il saurait que les Bayadères consacrées à la couche du dieu ne vont que sur les éléphants. »

En fait, ces divers couplets furent à peine remarqués. — « Des vers! s'écriait Jules Janin dans son feuilleton des *Débats*, voilà une denrée bien rare, en vérité, des vers! Qu'est-ce qui n'en fait pas, des vers? Mais il faut les faire bons, et beaucoup de nos inspirés ne les font pas même passables! » Léon Gozlan n'entendait rien à la prosodie, pas plus que Chateaubriand, pas plus que George Sand, pas plus que Jules Janin lui-même. Pourtant il s'est entêté, et, plus tard, longtemps après le *Keepsake américain* et les *Annales romantiques*, il a encore « chatouillé la muse », comme on dit de

nos jours. En 1845, il publiait dans l'*Artiste*, d'Arsène Houssaye, une sorte d'élégie qui roule sur les mœurs des matelots. Un mousse, devenu amiral avec le temps, fait l'histoire de sa pipe, la compagne de toute sa vie. — Il y a quelque chose d'analogue chez un poète de l'Allemagne moderne. — Il n'importe : cette pièce n'est pas sans valeur et l'on ne sera certainement pas fâché de nous voir la reproduire ici.

LA PIPE DE L'AMIRAL

Elle me fut donnée au jour de mon départ,
Cette pipe qui m'est si chère,
Le jour que je montai sur le brick le *Jean-Bart*,
Le jour où je quittai ma mère.

J'avais dix ans alors, j'étais mousse, et, le soir,
Quand des pleurs mouillèrent ma joue,
Que la terre filait au loin, j'allai m'asseoir
Pleurant et fumant, à sa proue.

Et tout ne fut bientôt, à mon œil qui tournait,
L'eau, le ciel, la terre et la brume,
Près de moi, loin de moi, sous mon petit bonnet,
Que jets de fumée et d'écume.

Au bout de quelques mois, le fer et le goudron
En grimpant du pont à la hune

Avaient tout déchiré, paletot, chapeau rond ;
Mais ma pipe était déjà brune.

On devient homme et fort à la mer, je grandis ;
Mes bras semblaient couverts d'écailles ;
Et lorsque je serrais dans mes dix doigts raidis,
On eût cru sentir des tenailles.

A Malte je connus, car au débarquement
Nous touchâmes quatre mois d'arrhes,
Majorcaine avec qui je fis du sentiment.
Que j'aimais ses yeux baléares !

Je me croyais aimé. Rien ne m'allait au cœur,
Quand la nuit était embaumée,
Comme de marier sous l'oranger en fleur
L'amour du soir et la fumée.

C'est ce qui me perdit ; car ma belle abhorrait
Le tabac : elle était sauvage !...
Si bien qu'au bout d'un mois celle qui m'adorait
Aima le maître d'équipage.

Je ne la perçai pas avec un espadon,
Comme un Corse que haine exalte ;
Je n'allai pas non plus lui demander pardon :
En fumant je partis de Malte.

En fumant j'arrivai jusques au Sénégal.
Ma poche était fort maltraitée.
Dans ma bourse on voyait comme dans un cristal,
Mais ma pipe était culottée.

Oh ! n'allez pas chercher sous les eaux du Pérou
Les belles perles dans la nacre,
Que les reines de France enchaînent à leur cou,
Que les rois portent à leur sacre.

Quelle perle eût valu cet objet de si peu,
Mais qui me traçait mon histoire,
Cette pipe déjà qu'on voyait par le feu,
Et moitié blanche et moitié noire ?

C'est dans nos grands combats, toujours sur le *Jean-Bart*,
Quand la mer était enflammée,
Que la folle, voulant aussi prendre sa part,
Mêlait fumée avec fumée.

Pourtant à Trafalgar un coup de mousqueton
Ne la blessa pas toute seule ;
La balle m'emporta la moitié du menton,
Ma pipe devint brûle-gueule.

Le brûle-gueule, enfants, c'est le vieil amiral
Qu'on coupe en deux dans la bataille ;
Dites, quel homme peut se croire son égal,
Eût-il deux cents pieds à sa taille ?

Comme moi mutilée, elle et moi fûmes pris
Par le travers de l'île Zante.
Et mis dans un ponton où dix ans je pourris :
J'ai soixante ans, elle cinquante.

Et lorsque j'ai revu Dunkerque, mon pays,
Son fanal, ses maisons vilaines.

Tout était mort pour moi, ma grand'tante d'Aunis,
Mon oncle, pêcheur de baleines.

Seule elle m'est restée, et ce n'est pas sans mal !
Honneur à ma chère éclopée !
Je l'ai couchée auprès de mon lit d'amiral,
Entre ma croix et mon épée.

Faire des vers, décidément, c'était, chez notre jeune Marseillais, une passion malheureuse, mais l'auteur de ces jolis riens eut assez de bon sens pour comprendre qu'il n'y avait pas à persister. En se frottant un peu plus au monde, il voyait, d'ailleurs, que la prose non plus ne manque pas de noblesse, quand on s'entend à la mettre au point; elle avait un autre avantage, elle donnait le pain de chaque jour. Troisième motif, la presse d'alors, de plus en plus armée en guerre contre les Bourbons, battant en brèche ce qui restait de l'ancien régime, présentait un spectacle bien propre à plaire au rejeton d'une race proscrite, de la descendance de Jacob, profondément haïe des grands. Il se fit donc journaliste. Toujours guidé par Méry, il entra à l'*Inflexible*, journal d'avant-garde, mais pour n'y demeurer que peu de temps : six mois au plus; et c'était assez pour s'y faire la main. Au bout de ce stage, il entrait au *Figaro*, l'implacable ennemi de la Restauration, cette flèche quodidienne qui fut pour la branche aînée ce que le taon de la déesse a été pour la vache Io. Et justement, comme

Jules Janin venait d'en sortir, il prit sa place et, dès le lendemain, l'occupa de manière à ne pas le faire regretter.

En ce moment même, j'ai sous les yeux les articles qu'il écrivait au jour le jour et comme en se jouant. En général, ce sont des satires en prose qui n'ont pas plus de cent lignes. Rien de plus vif ni de plus adorablement cruel. La Restauration, qu'il s'agit de ruiner dans ses hommes et dans ses choses, y est analysée comme par un labeur de microscopie ; elle y est mise à nu et critiquée avec tant de belle humeur que les plus indifférents ne peuvent s'empêcher de rire autant de ses caduques doctrines que de son personnel suranné. Sous ce rapport-là, sans doute, Paul-Louis Courier et Béranger avaient déjà préparé la voie, mais ils laissaient encore beaucoup à dire, et le nouveau journaliste avait alors trop de passion pour ne pas marcher sur la trace de ces deux devanciers. On le voyait donc, tous les matins, marier la blague parisienne à l'hyperbole marseillaise pour en faire un projectile acéré ; de même que l'on a fait autrefois, avec l'argent et l'airain des statues de la Grèce, ce qu'on a appelé le métal de Corinthe.

La révolution de Juillet éclate. Préparée par quinze ans de lutte, elle a été hâtée par l'aveuglement d'un vieux roi et de ses ministres. On sait que le *Figaro* y prit une très grande part. Léon Gozlan a-t-il fait le coup de feu sur les barricades comme

plus d'un de ses collaborateurs? Nos informations sont muettes sur ce point et, tout bien examiné, on peut croire qu'il n'a été qu'un des spectateurs du combat. Un fait plus certain, c'est qu'il a chanté la victoire, et il l'a chantée en vers, au moyen d'un quatrain d'une structure assez curieuse pour qu'on lui donne une place dans l'histoire. Voici ce couplet, pas trop lyrique, convenons-en; mais qui, malgré sa concision, raconte l'événement dans toute son étendue :

Trois jours d'héroïque furie
Nous ont fait sauver la patrie ;
Trois soleils dorant trois couleurs
Ont détrôné trois rois en flétrissant trois fleurs.

II

1830. — Premières conséquences de la révolution de Juillet. — Tribuns, utopistes, peintres, sculpteurs, poètes. — Le mouvement littéraire. – Les deux Cénacles. — Une sortie de Pétrus Borel, le lycanthrope. — Du rajeunissement de l'art et des formes de la pensée. — Première Nouvelle : *Une Orgie de Byron.* — La petite guerre du *Figaro.* — Sur Berryer. – *Il y aura un royaliste à la Chambre.* — Un drame romantique. — *Marion Delorme.* — Un coup de griffe à Victor Hugo. — Le Dey d'Alger à l'Opéra. — Contre les Parisiens et les Parisiennes. — L'esprit d'Hussein-Dey. — Don Pedro Ier et dona Maria à Meudon. — Une seconde soirée à l'Opéra. — Trois détrônés. — Les Tartufes de la démocratie. — Un croquis du Jeune Eligible. — Léon Gozlan manquait-il de cœur?

Entre autres choses, 1830 a eu pour effet de mûrir vite les jeunes têtes. Ce fut dès le lendemain de cette révolution que Paris vit se produire de bruyantes individualités avec une abondance inconnue jusqu'à ce jour. On aurait dit que mille œufs d'aigle n'attendaient pour rompre leurs coquilles que la chute de la royauté. Les tribuns poussent de dessous les pavés; les poètes se multiplient; les peintres, les sculpteurs surgissent de toutes parts.

Il y a aussi toute une couvée d'utopistes, sauveurs non appelés, qui accourent, disent-ils, pour racheter le genre humain. En tête de ces rédempteurs sans mandat s'avancent les saint-simoniens, la toque de velours sur la tête, vêtus d'une jaquette bleue, le tout agrémenté d'une ceinture mystique. Ils sont suivis de près par les disciples de Charles Fourier, ce prodigieux novateur qui ne craint pas de prendre le globe entre ses mains afin d'en corriger les défauts et d'en faire un paradis terrestre. Au milieu de ces ivresses, on voit même revenir l'ordre des Templiers, une franc-maçonnerie de moines-soldats qui se propose de reconquérir l'Orient au profit de la France. Cependant ce qui s'accentue plus qu'aucune autre spécialité, c'est l'expansion de la nouvelle école littéraire, triomphante depuis la première représentation d'*Hernani*, déjà divisée en deux guérillas : Les romantiques aux longs cheveux, et les Jeune-France aux barbes de bouc. Imaginez combien tout cela était coloré, vivant, plein de passion, et quel amusant Paris nous faisaient les uns et les autres !

Il y a deux cénacles et dans l'un d'eux, un soir, Pétrus Borel, le lycanthrope, s'écrie : « — Nous voulons qu'on écrive désormais comme se battaient les jeunes généraux de la République. Du mouvement ! de la couleur du sang ! au lieu d'encre! Pourquoi donc l'art serait sage? Est-ce que le ciel, la mer, la nature sont sages, dans l'acception

que les imbéciles donnent à ce mot? A bas l'antique : il est trop froid! Nous ne tuerons pas les académiciens, comme font les habitants des îles Célèbes pour les vieillards ; mais nous les embaumerons. N'est-il pas temps que la jeunesse ait son tour? »

Léon Gozlan pensait alors comme ces téméraires.

« Ils ont raison, dit-il : la révolution de Juillet nous a émancipés : il faut que la littérature soit plus vivante. » Eugène Delacroix venait de tenir à peu près le même langage en fait de peinture. Ainsi, le journaliste ne se défendra point d'être avec les insoumis. Il écrira comme Lazare Hoche et Marceau se battaient, avec véhémence, sans calculer les coups. La première manifestation à laquelle il se livre est une Nouvelle pas plus grande que la main. Qui donc, de nos jours, se rappelle : *Une orgie de Byron?* Là-dedans le conteur retrace quelques-unes des excentricités de l'illustre habitant de Newstead-Abbey. Entouré de ses amis de jeunesse et de débauche, ayant même, je crois, à ses côtés, l'ours fameux dont il avait fait son favori, Byron donne un festin dans le château de ses pères. Quand il arrive à la fin de son orgie, pour boire les vins de France, il se sert d'un crâne de femme artistement monté en coupe. — Est-ce que cette femme n'a pas été ta maîtresse, Byron? » demande l'un des convives; et c'est là-dessus, sur

une inconnue morte et pourtant présente à cette fête, et c'est aussi un peu sur l'athéisme du grand poète anglais que repose cette étrange composition, véritable œuvre de jeune homme. — Si nous avons quelque peu appuyé sur ce détail, c'est pour montrer quel chemin rapide le petit Sémite de Marseille avait fait dans les hardiesses de l'art, depuis le poème un peu embourbé du *Triomphe des Omnibus*.

Il est bien entendu que le labeur du journaliste n'avait pas à souffrir de ces premières incursions dans le domaine du roman. Au contraire : pendant trois années encore, il gardera cette posture de franc-archer de la presse maligne dans laquelle il n'a jamais eu d'égal. On a comparé les articles du journal à la manne, qui, tous les matins, tombait dans le désert, nourriture céleste, mais qui ne valait plus rien aussitôt que le soleil était couché. Si quelques heures suffisent pour rendre insipide cette substance, que sera-ce donc que l'action d'un demi-siècle ? Pourtant, afin de ne rien passer sous silence de ce qui peut éclairer la figure dont je m'occupe, je ne puis me soustraire à l'obligation de donner ici un échantillon du savoir-faire de ce sarcastique improvisateur.

Au lendemain des Trois Jours, après que les 221 eurent fait le duc d'Orléans roi et récrépi la Charte, on procéda à l'élection d'une nouvelle Chambre des députés. Tous les noms qui sortirent alors de l'urne

étaient pour le nouvel état de choses, moins deux, peut-être ; c'est là ce que constate à sa manière le rédacteur du *Figaro*. Léon Gozlan y trouve occasion d'*échiner*, sans le moindre ménagement, un adversaire politique, alors avocat célèbre, mais dont le temps et le talent ont fait depuis un des grands orateurs de notre pays. La critique, amère autant que spirituelle, commence avec le titre de l'article : *Il y aura un royaliste à la Chambre.*

Ce royaliste ? Eh ! c'est M. Berryer ! Je suis charmé qu'il ait été nommé ; c'est l'obole de la monarchie, la voix éteinte, isolée, de la sybille d'un autre âge. Après tout, les Carthaginois nous ont laissé des casques, les Numides des cottes de mailles, les Romains des tombeaux, les Egyptiens des momies. Les Bourbons nous laissent M. Berryer. A tout antique, respect !

Il serait cruel et ridicule de voir de l'opposition dans cette forteresse démantelée. Ne nous cachons point contre une résistance de respect et de souvenir. Donnez votre bras, le pan de votre habit, le coin de votre mouchoir de batiste à l'épagneul qui veut mordre. Il est bien gentil !

A l'étranger qui vient visiter Paris, nous dirons : « Vous avez vu le Louvre bâti par Perrault, le dôme des Invalides, l'éléphant en plâtre de la Bastille. Venez voir une autre merveille : c'est le royaliste ! » Et nous montrerons la place où se balance le saule-pleureur de la monarchie, le royaliste en chair, en os et en habit bleu, le seul et vrai royaliste venu d'Holy-Rood. Ce n'est pas là ! non, c'est plus loin ! Tenez, à côté de ce

maigre. — Tiens! c'est là le royaliste? — Oui, monsieur, c'est lui. Une curiosité historique, après tout!

Chemin faisant, il s'étonne. — Comment! cette antique monarchie s'appuyait depuis des siècles sur de grands noms historiques, sur les ducs, les marquis, les comtes, les barons! Elle avait comme étais des maréchaux, des cardinaux, des amiraux, mille nobles, mille châtelains, et, en définitive, voilà qu'elle n'a plus pour la défendre que la voix d'un avocat à la cour d'appel de Paris! Mais que voulez-vous? C'est qu'il y a une France nouvelle! C'est que ce vieux sol des Gaules se rajeunit tout à coup sous la baguette d'une fée qui s'appelle la Liberté! — De là, il revient à son analyse.

Et si vous me demandiez de quelle utilité peut être ce royaliste à un département qui a besoin de marcher avec les autres départements, altérés de lois municipales, de modifications d'impôts, de réformes libérales, constitutionnelles, peut-être républicaines, je ne saurais que répondre. A tout hasard je dirais pourtant ou que M. Berryer ne sera rien, ou bien que, cédant à la contagion, il sera forcé de devenir ami des temps nouveaux, d'accepter le drapeau tricolore, et, qui sait? peut-être la République!

En fin de compte, j'ai dit *le* royaliste; mais, comme mon maître Charles Nodier, qui, en cherchant un homme heureux sans chemise, en trouva deux; moi, en cherchant un royaliste à la Chambre, j'en ai rencontré deux. Cet autre, après M. Berryer, c'est M. de Chartrouse.

Railleur impitoyable, déjà touché par le scepticisme du siècle, il ne s'en tiendra pas aux personnalités de la politique courante. Tout ce qui est en vue, il le met en joue. Il vise aussi bien le ministre en exercice que l'apôtre des utopies. Il s'est moqué du Dey d'Alger, il fera la satire des nouvelles Ecoles, alors si bruyantes. On lui montre un poète qui vient d'être acclamé par la foule à cause de *Marion Delorme*, son nouveau drame, qui, après avoir été prohibé par la censure du roi Charles X, est joué triomphalement à la Porte-Saint-Martin. Il assiste à la première représentation et en sort courroucé. La nouvelle Ecole, ses tendances seraient volontiers de ce côté-là, on le voit assez à son style coloré et à ses allures pleines d'audace, mais pourtant ces jeunes gens à la barbe de bouc et aux longs cheveux font trop violence à la salle, aux loges, au parterre, à l'orchestre. Il y a un trop bruyant parti pris de faire de M. Victor Hugo un demi dieu d'emblée, et puis, ils montrent trop le poing à ceux qui ne sont point de leur avis. Voilà pourquoi il ne mêle pas sa voix à leur concert. Tout au contraire il serait contre eux, et il le dit comme il le pense. Il le dit, et il motive son opinion, très carrément.

Samedi, 13 *août* 1831. — Une heure du matin, et le spectacle finit à peine. Et quel spectacle ! D'abord faut-il parler de celui de la scène ou de celui de la salle ? Ici, des feux croisés de claqueurs, des admirateurs désin-

téressés au point de vous faire rendre gorge au moindre geste, au moindre signe de critique : on eût dit les assommeurs du 14 Juillet chargés d'une mission littéraire ; et là-bas, sous des décors magnifiques, confié à la chaleur d'âme de trois artistes destinés à mourir sous le poids de leurs rôles, on ne sait quel drame s'est joué ; drame qui veut être profond, gai, historique, sérieux ; être Corneille, Beaumarchais, Molière, même Scarron, et qui ment à tous les siècles, à tous les sentiments de la civilisation, à toutes les combinaisons de l'art ; et qui pourtant marche accompagné d'une poésie tantôt large, tantôt vive, mais toujours lyrique. C'est la ballade qui se fait la grosse voix.

Le poète dramatique n'était pas dans *Hernani;* mais là il l'est moins encore. Le Castillan perçait quelquefois à travers ses crevés de velours ; mais Didier, héros de la pièce, est un type à peine de nos jours, tant il exprime une civilisation avancée ; Didier est un rêveur allemand, un métaphysicien qui n'existait pas plus à cette époque grossière, positive et brutale, que le langage obscur et naïf qu'on a mis dans sa bouche. Les vers de Malherbe sont plus purs que les alexandrins de M. Hugo.

Et n'y a-t-il point, après tout, quelque danger réel à renverser à plaisir les croyances historiques ; et dans mille accidents d'une vie connue et complète, à rechercher précisément ce qui en est le moins intime, le plus excentrique ? Que Socrate ait dansé une fois dans sa vie ; que Charles XII, qui était très sobre, se soit enivré un jour de défaite ou de victoire ; que Louis XI ait

chanté une romance profane, et que ce soit historique, faut-il pour cela, pour ces faits isolés, vrais mais non vraisemblables, sacrifier le type général, consacré, universel ? C'est ici le cas de Marion Delorme. Elle a pu sincèrement aimer une fois dans sa vie ; mais est-ce là l'instant qu'il fallait choisir ? Et où est Marion, folle de son corps, misérable, riche, avec les Frondeurs, avec les poètes, avec les ducs, dînant, ne dînant pas, réduite à se faire passer pour morte, femme d'un lord, femme d'un brigand, femme d'un procureur fiscal, femme de tout le monde ? Ce sera une Marion, si vous le voulez ; ce sera la vôtre, mais non la Marion Delorme, la Marion du peuple, la Marion qui pleure, qui crie, qui veut qu'on la marie.

Une bouffée d'emportement contre un des grands poètes du jour devait vite passer ; Léon Gozlan trouvait mieux de son goût d'autres sujets. Ce qui lui plaisait par dessus tout, c'était de s'occuper d'un Barbare qui venait d'arriver dans nos murs et dont la présence attirait volontiers toutes les lorgnettes des oisifs et des reporters. Nous voulons parler du Dey d'Alger, une très pâle copie du *Jugurtha* de Salluste. Il suffisait que ce vieil Hussein arrivât de la terre d'Afrique et qu'il fût tout à fait dissemblable à nous pour qu'il plût à l'épigrammatiste. On a deviné, du reste, que ce dernier allait se servir du vaincu pour mordillonner fortement le vainqueur.

LE DEY D'ALGER A PARIS

Rien ne nous étonne plus. Le neuf est usé. Où est ce temps où les Osages faisaient les délices de la cour ; où le moindre diplomate tunisien ne pouvait franchir la barrière sans être assailli d'épîtres orientales ? Les épîtres, les Tunisiens, les diplomates sont tombés dans le plus profond oubli. On ne se mettrait pas à la croisée pour voir passer le grand khan de Tartarie. Tout est passé de mode. *Le Journal de Paris* ne s'occupe plus des chiens décédés dans la nuit ; *la Gazette de France* ne fait plus d'oraisons funèbres pour les grandes, nobles et hautes comtesses mortes d'un cancer.

Le dey d'Alger est victime de notre incuriosité. Qui sait qu'il y a un dey à Paris, un dey logé place Vendôme, ni plus ni moins qu'un président de la Chambre ; que le grand Hussein a été aperçu dans une voiture du Delta, allant manger une matelotte à Bercy? C'est pourtant vrai.

Le féroce satrape, comme aurait dit Bossuet, est un respectable vieillard fort doux, fort retiré, mangeant chez Terré, à l'espagnole, parce qu'il est Algérien, et lisant le Coran dans les allées des Tuileries, a côté de gens qui lisent de la politique, Coran pour tout le monde.

« Hautesse, lui a-t-on dit, ceci est la Colonne, ceci est le Louvre, ceci les Tuileries ; trois merveilles. Cet homme qui passe, c'est M. Berryer, qui n'est pas une merveille. » Hussein a demandé du tabac Scaferlaty, et du Toneins; il a prisé, fumé, craché dans la rue. Et M. Berryer est passé.

« — Bonjour, Dey !

— Bonjour, chien !

— Paris est la sultane des villes. Voulez-vous voir Paris?

— Voyons ta sultane.

— Irons-nous voir le Jardin des Plantes, l'Académie, les Champs-Elysées, les boulevards, les spectacles, hautesse?

— J'aime mieux le café au lait.

— Nous prendrons du café au lait ; mais après le déjeuner.....

— Je prendrai un bain. »

Quand Hussein fut bichonné, badigeonné et ràclé, on le conduisit au café Turc, il trouva un chapeau tricolore, des garçons normands, et des œufs frais ; ce qui lui prouva toujours que Paris, selon M. Prud'homme, est le rendez-vous de toutes les nations.

Il lut *la Quotidienne*, et la trouva turque comme un firman ; il fut mordu par un chien, et sa joie fut au comble.

« — Allah soit béni ! j'ai trouvé un pays où les chiens sont respectés. »

Ce qui le toucha beaucoup aussi, ce fut de voir, à Paris, dans un pays qu'on lui avait dit si horriblement civilisé, des quartiers de bœuf, de mouton et de veau, sanglants, hideux et ouverts, balancés à des crocs de fer.

« — Toujours Alger ! s'écria-t-il. Mais y pend-on quelquefois le boucher ? demanda-t-il avec curiosité.

— Non, Dey.

— Alors, ce n'est que dégoûtant. »

Il alla à la Chambre des députés.

Sur cinq ou six cents hommes qui se grattaient le front, qui se frottaient les mains, qui avaient des tics, il y en avait trois qui parlaient, mais qui parlaient toujours. Il écrivit : « J'ai vu en France trois hommes qui parlaient pour trois cents. Les trois cents sont les sages. » On lui dit : « Ce sont les ministériels. » Il effaça sa note.

En descendant les boulevards, il vit un attroupement de deux mille jeunes gens qui se ruaient sur une porte. Les uns avaient les yeux jaunes, les autres l'habit crasseux, ceux-ci la cravate débraillée, ceux-là la poitrine ouverte; beaucoup n'avaient ni cravate, ni poitrine; tous avaient la moustache-bouc, les favoris-chèvre, les cheveux-lama. On lui dit : « Ceci, c'est la jeune France. »

Et il demanda une définition plus claire.

Il lui fut répondu que ces messieurs allaient soutenir un drame.

Il crut qu'un drame c'était un roi, un despote, un souverain.

Il lui fut encore objecté qu'il prenait l'effet pour la cause, et que partant il n'était pas loin d'avoir deviné.

C'est toujours comme à Alger.

Et comme il rentrait à son hôtel, d'habiles filous trouvèrent moyen de lui voler son turban et sa blague. Il rit beaucoup et s'endormit en disant : « La France est un beau pays ! »

Dans ces tableaux, on retrouvera, certainement, beaucoup de la verve philosophique et moqueuse qu'il y a dans les *Lettres Persanes;* Léon Gozlan,

d'ailleurs, était passé maître dans ces sortes d'esquisses. Mais cette figure de l'ex-maître d'Alger lui tenant fort au cœur, il y revenait avec une insistance marquée. Ce serait à faire supposer qu'il y avait dans le fait de cette persistance quelque chose comme des rapports de consanguinité : le petit Sémite se servait d'un autre Sémite pour dire leur fait aux Occidentaux de Lutèce.

En ce temps-là, le docteur Louis Véron était directeur de l'Opéra, et il faisait reprendre la *Muette de Portici*, ce beau drame lyrique, qui avait tant allumé les esprits à la veille de 1830, et au bruit duquel s'était faite la révolution belge, à Bruxelles. A cette reprise, Adolphe Nourrit, chargé du rôle de Mas-Aniello, se montrait, à un moment, sur la scène, dans son costume de pêcheur napolitain et en tenant à la main un drapeau tricolore. Les jeunes gens, encore tout pleins des souvenirs de ce qu'on appelait la grande semaine, lui demandèrent la *Marseillaise*, et le grand ténor chantait de sa voix si grave et si sonore l'hymne de Rouget de l'Isle, non encore profané, ainsi qu'il l'a été depuis, par tant d'ivrognes et par tant d'imbéciles braillards. Or, pour donner un attrait de plus à ce spectacle, on y avait convié le Dey d'Alger, lequel s'était empressé d'y venir avec sa suite.

Léon Gozlan se fait l'historien de cette soirée.

Pour commencer, il interpelle les badauds de Paris jusqu'à les piquer par l'aiguillon de l'invective.

Vous avez été trompés si souvent que vous ne voulez plus croire à rien. Tout étranger qui vous arrive, s'il n'a pas un habit fait à peu près comme ceux que vous portez, vous le mettez dans votre estime au rang d'un certain roi des Iroquois qu'on vous expédia de je ne sais quelle foire gasconne. Tout vous est Osage ; et don Pedro lui-même, quoiqu'il ait un frac, quoiqu'il soit frère de don Miguel que vous détestez, vous auriez pour lui cette considération que vous avez pour un danseur de corde italien, ou pour un des jongleurs de l'Inde qui avalent des épées, si par bonheur il n'avait épousé la belle et charmante fille d'Eugène Beauharnais.

En vérité, je vous le dis, cela est mal. Vous avez trop d'esprit et trop besoin de rire. Que savez-vous pourtant si vos plaisanteries n'iront pas blesser un cœur bon et sensible; si vos bouffées de gaieté n'iront pas offenser un malheureux? Vous seriez fâché d'apprendre qu'il en est ainsi. Eh bien ! cela est.

Hussein-Pacha, ce dey que la France a détrôné, vient demander à la France une hospitalité de quelques jours, et aussitôt le Turc est moqué, parce qu'il est Turc sans doute, et que vous croyez qu'un Turc ne peut être blessé des moqueries françaises. Mais il arrive que ce Turc a le sentiment profond de sa dignité d'homme, et qu'il n'est pas assez civilisé pour supporter sans chagrin le mépris, ou seulement ce qui en a l'apparence. Il s'est plaint d'être ainsi méconnu; non pas avec la violence que vous pourriez croire, mais avec une noblesse et une simplicité calme qui vous auraient étonné, si vous aviez entendu le Pacha.

« J'espérais, a-t-il dit, qu'on aurait quelque pitié pour un vieillard qui fut ce que j'étais, qui est ce que je suis maintenant. » Cette observation est-elle d'un barbare ? Elle m'a fait rougir.

Le pauvre Dey avait éprouvé un autre déplaisir. Chacun s'était ingénié pour l'accaparer et en faire une spéculation. Ainsi, les plus étranges propositions lui étaient arrivées, une moins concevable que les autres. Des femmes, qui croient que tout est permis, l'avaient invité à aller à une fête qu'elles donnaient en plein jour, dans les jardins Tivoli, une sorte de bacchanale, ainsi que vous l'aurez bien supposé. Ne dissimulons rien. L'espoir de quelques-unes de ces drôlesses était que le Pacha jetterait les yeux sur elles et qu'elles seraient admises à l'honneur du harem provisoire, et qu'on les paierait par une poignée de diamants. Il est bon de dire que le Barbare est fidèle à ses propres femmes, qu'on était en train, en ce moment, d'installer à Naples, et, ensuite, qu'il n'aimait pas les dévergondées d'Occident. Il avait donc refusé d'assister à la fête de Tivoli.

Mais, quant à l'Opéra, c'a été autre chose ; il s'est empressé d'y venir, et Léon Gozlan, bien renseigné, insiste sur ce point que les Parisiens se sont fait une fausse idée de cet Oriental.

Ecoutez seulement le trait suivant, dit le journaliste. Dites si le vieillard d'Alger manque de délicatesse et

de manières aimables. Le fait n'est pas bien vieux ; il date d'avant-hier.

Un des Français qui sont auprès d'Hussein-Pacha a des enfants ; le Dey l'a appris, et il a désiré qu'ils lui fussent amenés. Parmi ces enfants est une fille, jeune, agréable, timide. Arrivée devant le Pacha, celui-ci lui a dit : « Comment vous nomme-t-on? — Fanny, a répondu la jeune demoiselle. — C'est un nom charmant (en arabe, *Fanny* signifie *l'intelligence*), et qui paraît bien vous convenir. J'ai trois filles ; elles s'appellent... » (Je ne me rappelle pas ces noms arabes qui n'ont été dits qu'une seule fois ; mais supposez qu'ils signifient : *la prudence*, *la bonté*, *la douceur*.) « Elles sont toutes dans mon cœur ; je rapprocherai la seconde de la première, et, entre la troisième et l'autre. je mettrai Fanny : ainsi j'aurai quatre filles. » Les patriarches que nous admirons, les pères les plus bienveillants, les Européens les plus spirituels auraient-ils mieux dit ?

Avant-hier, à l'Opéra, quand Hussein a vu l'admirable tableau du 3e acte de *la Muette*, il en a été frappé. Cette énergie du peuple soulevé contre la tyrannie et courant à la vengeance, a absorbé toute son attention. C'est d'ailleurs une chose que les Orientaux comprennent à merveille ; elles ne sont pas éloignées de leurs mœurs. Son drogman, M. Jouannin, lui a dit : « Voilà comme nous avons été pendant trois jours. — Oui, a répondu le Pacha, je sais que ça a été très beau. » La représentation de *Masaniello* lui a fait un grand plaisir ; il connaît Naples et son peuple passionné ; aussi a-t-il suivi avec beaucoup de soin

l'action du drame dont les acteurs lui sont assez familiers. Le courage du pêcheur de Portici, sa générosité, la fureur brutale du peuple à son égard, et sa fin tragique, ont vivement intéressé le Dey. Le spectacle des danses, qu'il trouve charmantes, celui du triomphe de Masaniello, l'irruption du Vésuve, l'ont pleinement satisfait.

M. Véron avait fait placer dans la loge du Dey un canapé, des carreaux, et une petite table pour placer des rafraîchissements. Hussein a été sensible à cette attention, et il a dit qu'il n'avait jamais été mieux chez lui et plus tranquille que sur ce sopha. M. Jouannin lui a donné sur le gaz et les bougies menteuses qui éclairent les loges des explications qui l'ont intéressé : car, comme il l'a dit, il est venu à Paris pour s'instruire. Pas si barbare, comme vous voyez.

Hussein avait dans sa loge Mustapha et un autre serviteur dont j'ignore le nom, Arabe d'une quarantaine d'années, que le Dey affectionne particulièrement ; M. Jouannin, interprète des langues orientales ; M. Bacry, M. Decazes, M. André à qui le Pacha est recommandé, un aide de camp du maréchal Clausel, je crois, et une personne que je ne dois pas nommer. C'est d'elle que je tiens tous les renseignements qu'on vient de lire.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant les trois grandes heures qu'il a passées, Hussein s'est abstenu de fumer. Il sait que l'odeur du tabac incommode les femmes françaises, et il ajourne son plaisir. Y en a-t-il beaucoup parmi nous qui feraient un tel sacrifice, non pas au théâtre, mais à la promenade ? Nous nous

gènons moins que le Turc dont nous nous raillons ; nous empestons les boulevards avec nos cigares, seulement pour nous donner l'air Espagnol, Italien, Allemand ou Turc.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce sujet lui plaît par dessus tout, et il ne laisse passer aucune occasion d'y revenir. Croyez bien qu'il va le reprendre très prochainement. Au surplus, un épisode politique, tout à fait imprévu, y prête, et voici quel est cet événement. Don Pedro Ier, empereur du Brésil, n'a pas eu plus de chance que le Dey d'Alger et que Charles X ; il lui a fallu fuir de ses États. Où aller? Un des successeurs de Washington, l'Américain Jefferson, a dit une grande parole : « Tout homme a deux patries : la sienne, d'abord ; puis, la France ». Don Pedro Ier s'est rappelé ce cri d'un républicain et il est venu, en compagnie de dona Maria da Gloria, sa fille, demander l'hospitalité à notre pays, et Louis-Philippe, le roi des barricades, les a recueillis, l'un et l'autre, au palais de Meudon, en attendant qu'ils puissent aller à Lisbonne, d'où ils chasseront don Miguel, l'absolutiste, une des bêtes noires du libéralisme moderne.

Sur ce, Léon Gozlan improvise trois ou quatre belles pages, que nous donnons, sans en rien retrancher. On jugera sans doute, comme nous, qu'il n'y a pas là-dedans moins de vérité ni moins de charme que dans un tableau de Meissonier.

L'EMPEREUR DU BRÉSIL A MEUDON

L'hospitalité entre rois est chose bien entendue. Aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre. Guillaume d'Angleterre paie la dette de Jacques II; Holyrood acquitte Saint-Germain. On règne à terme, et la cligne-musette des rois n'est pas encore à sa fin.

Après bien d'autres, don Pedro a son tour. Adieu au Brésil ! adieu aux rivières qui coulent de l'or, aux montagnes qui renferment des esclaves et des diamants, aux fleuves qui mûrissent les perles ; il faut dire adieu à cela ! Par une sombre nuit, il faut faire sa malle comme un banquier qui s'évade à Bruxelles, frêter un brick, s'habiller en matelot, et descendre au Havre-de-Grâce, entre deux colis de Maragnon et quelques sacs de gingembre. « Montrez vos expéditions, capitaine. — Douze cents barils de rhum, un bison empaillé, six cents bûches de bois d'ébène, douze fardeaux alizarins, un empereur et sa suite. — Passez à la douane. — La cargaison est à la consignation de MM. Rochefort et Cie, du Havre. — Libre entrée. Les empereurs ne paient pas de droits et ne sont pas soumis au plomb. »

Où aller, maintenant ? N'être qu'un simple ouvrier compagnon, artiste, ou pauvre mendiant sur la grande route, mais c'est avoir le temps et l'espace à sa disposition. Je veux le soleil : j'ai le soleil. Je veux l'ombre : j'ai tout un bois, toute une forêt. Manger; mais l'auberge de *la Belle-Image*, de *la Truie qui file*, du *Grand-Cerf*, de *l'Écu de France* sont à moi. Garçon ! une

côtelette de mouton! Garçon! de l'eau fraîche! Garçon! où est la grange? Puis, j'ai la lune pour lampe, la rivière pour bain, le grand noyer pour parasol : qu'il pleuve de l'eau ou du feu.

Dites-moi une émotion que la Providence ne m'ait départie : avec une âme vive et un passeport, je suis citoyen de la terre. Viennent les gendarmes et la poésie, je suis prêt à tout.

Mais roi, empereur? le moindre roitelet vous observe; votre route est toute tracée; vous coucherez aujourd'hui à tel hôtel, demain dans une préfecture, après-demain dans un palais abandonné; et cela par grâce, parce que vous êtes malheureux. Après tout, il vous sièrait bien de vous plaindre! N'avez-vous pas sur le cœur Sainte-Hélène? remords de pierre qui pèsera longtemps. Ainsi donc, point de plaintes: marchez! L'Angleterre vous déplaît, tant pis; vous respirerez du charbon et vous boirez des neiges; vous aimez la France, son ciel, ses femmes, ses défauts; car qui a les défauts de la France? Nous vous logerons au bord du Rhin; pour horizon des forteresses, pour ciel le brouillard; vous mangerez de la choucroûte, vous aurez de la musique prussienne au dessert.

Et si vous vous avisez de violer l'itinéraire, M. le préfet change votre billet de logement, Sa Majesté vous retire sa protection.

Comment don Pedro, comment dona Maria, ces deux puissances déchues, ont-ils eu la France pour exil, Meudon pour séjour de captivité? La France et Meudon! Mais si, simples particuliers, on leur avait dit : « Voulez-vous régner au Brésil ou manger vos

rentes près d'Auteuil, près de Sceaux, près d'Aulnay, vis-à-vis la Seine, vis-à-vis Saint-Cloud, à deux pas de l'Opéra et du Calvaire, vous qui êtes dévots et qui aimez Rossini? » N'auraient-ils pas répondu : « Arrêtez pour quatre heures deux places dans *les Obligeantes*, et trouvez-nous un excellent cuisinier. »

Eh bien ! Dieu soit loué, car ils ont tout : Meudon, l'excellent cuisinier, le Calvaire, l'Opéra, la Seine, qui ne roule pas de l'or comme l'Orénoque, mais qui baigne un peuple libre ! C'est un beau métal, la liberté.

Don Pedro est à Meudon. Vous connaissez tous Meudon; ses solitudes, ses fraises, ses violettes, son curé ; les poètes qui habitent les environs, les cerfs qui sont autour, les grisettes qui sont au milieu. Rien n'est joli, frais, parfumé comme Meudon ; c'est le boudoir des forêts. Allez dimanche prochain à Meudon.

Et à peine établis dans leur royale résidence, tous les exilés portugais, tous les patriotes espagnols, démocrates bronzés, le cœur plein d'espérance et de nationalité, sont venus porter leurs hommages à don Pedro, à dona Maria. Le malheur attache. Il y a cour à Meudon, grand lever et petit lever. Le matin, on cueille des noisettes des bois ; à midi, on trône par habitude; le soir, on répète *Coradino*, ou *Il Turco in Italia*. C'est l'idéalisme de Scudéry et de la Calprenède réalisé ; le roi et le berger se touchent, la houlette se lie au sceptre ; c'est le fromage à la crème et le gâteau de Savoie; il y a de quoi faire tourner la tête à don Quichotte, à rendre sentimental Metternich.

Toutefois le positif n'est pas exclu; j'ai parlé d'un

excellent cuisinier, c'est vrai; mais c'est la cuisine nationale qui domine. Le piment rouge, le concombre cru, les tomates crues, mêlées, assaisonnées de poivre et de gingembre, adoucissent les douleurs d'une captivité naissante. L'ail a les honneurs de sa vieille nationalité. Don Pedro mange de l'ail, dona Maria mange de l'ail comme un Cortez, les réfugiés mangent de l'ail. Vous le voyez, on a beau fuir la patrie, elle est partout. Que va dire Ferdinand ? que pensera don Miguel?

Allez maintenant, jeunes filles, allez parcourir les ombreuses profondeurs de Meudon, et si vos amants... pardon si je vous en prête ! si vos amants, trop grands pour votre naissance, vous disent : « On a vu des rois épouser des bergères », répondez en soupirant : « C'est vrai ! puisque des rois sont devenus bergers, des régentes bergères. »

Nous avons dit que Léon Gozlan reviendrait au Dey d'Alger, et, en effet, voilà qu'il y revient, et c'est encore à propos d'une représentation à l'Opéra. On donne, dans la salle de la rue Le Peletier, un nouveau ballet, intitulé : *L'Orgie*, et aussi un opéra dont M. Scribe a écrit les paroles. De même que tous les esprits d'élite, notre journaliste n'aime pas M. Scribe, et il trouve, à tout propos, le moyen de le dire. Mais revenons à Hussein-Dey. Le sujet d'un nouvel article, c'est la rencontre, dans ce même spectacle, de don Pedro Ier et de l'ex-Pacha. A ces deux détrônés, ajoutez la petite reine dona Maria da Gloria, la souche des princes qui règnent

en ce moment même à Lisbonne. Tout cela, vous le pensez bien, forme un tableau d'où il découlera plus d'un enseignement, mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est le raffinement que met l'épigrammatiste à se montrer un fin et impitoyable révolutionnaire. — Oui, cela est, car nous sommes toujours en 1831; mais, plus tard, eh bien! plus tard, il retournera sa casaque et affichera des sentiments monarchiques. Mais n'allons pas plus vite que les violons.

Léon Gozlan commence par raconter l'éblouissement dont ses yeux sont le jouet, ce soir-là, rue Le Peletier. Est-ce que cette soirée n'est pas plus éblouissante que toutes les *Mille et une nuits* ensemble? L'histoire du petit bossu est ravissante; les poissons qui parlent, l'eau jaune, les Kalenders, l'Arbre qui chante, Aladin sont des chefs-d'œuvre, mais ce sont des rêves, et cette soirée est une réalité. Trois détrônés à voir dans une salle encombrée de merveilles! Il se reprend à parler du Dey d'Alger; mais, cette fois-ci, par exemple, je ne sais par suite de quelle fantaisie il le pose en voyageur égrillard. Il en fait un amoureux des danseuses.

Lisez donc.

Dans un petit coin seulement, pour voir du naturel et de l'impossible, du petit et du grand, du mélancolique et du gai, du bouffon et du monarchique, l'histoire et le roman, l'Afrique et l'Amérique, rapprochés,

à la distance de quelques loges, se saluant de la main s'envoyant des mots flatteurs; tout un hémisphère, tout un Océan comblé entre deux ouvreuses, vingt-cinq millions d'habitants turcs ou américains, représentés par un vieillard qui se gratte les pieds, par un jeune homme en gilet blanc piqué, en cravate noire; par une belle impératrice lisant le programme des spectacles.

Cet homme qui entre, c'est le Dey. Il a les moustaches cendres, la barbe étoupe, une veste éblouissante d'or; il est petit, gros; il mâchonne; ses pantoufles sont molles; il nage dans ses pantalons. Œil lubrique.

Deux Orientaux le suivent; deux grands personnages, deux teftedar (gardes des sceaux) au moins. On reconnaît le rang brillant où le ciel les a fait naître à leurs sales cachemires, à leur air ennuyé, à la place qu'ils occupent à côté du Dey. Dieu! s'écrient les dames du balcon, quelles belles fonctions ils doivent remplir auprès de M. Hussein. Belles! en effet, mesdames : cet homme respectable, c'est son barbier, Kabile de naissance; ce fashionable Bérébère, c'est son cuisinier.

Eh bien! il est philosophe, le Dey! il a souri au contrôleur, il a envoyé une bénédiction du Coran à l'ouvreuse qui lui tendait le tabouret; il a salué le parterre absolument comme un auteur romantique quand il a la modestie de se rendre aux vœux des applaudissements, et le parterre a répondu. Bon parterre, composé de papetiers, de marchands de chandelles, de courtiers naturels, d'agents de change. Ce sont ces fous, ces élégants qui te lorgnent, que tu crois si frêles, si femmes, si fleurs et si papillons, qui t'ont

battu, qui t'ont détrôné, qui t'ont chassé. Voilà la France, Hussein; de gaze au dehors, de fer au dedans. On s'est lavé les mains noires de poudre, et l'on est venu t'applaudir.

Nouveau spectacle. L'empereur et l'impératrice du Brésil, et dona Maria sont entrés. On les a montrés au Dey; le Dey leur a été désigné; ils ont souri. Le peuple a battu des mains.

— Voilà le Dey d'Alger, empereur.

— Voilà un empereur, Dey.

— Il a été détrôné par les Français?

— Ses sujets n'en veulent plus.

— Il est logé à la place Vendôme?

— On lui a donné le château de Meudon.

— C'est drôle, seigneurs.

— C'est bouffon, monsieur l'interprète.

Oh! maintenant, Bossuet, Bonald, Lamennais, Chateaubriand, parlez-nous des grandes douleurs des rois qui tombent du trône, des grandes calamités que la Providence jette sur la tête des peuples; comptez goutte à goutte les larmes des potentats, étalez les remords des peuples!.....

Voilà un empereur, voilà un dey, voilà un peuple : celui-ci détrôné, celui-là chassé, cet autre régicide de la légitimité. Est-ce qu'on pleure, est-ce qu'on a des remords? Jetez l'histoire au feu; la morale, lancez-la dans l'eau. Tout le monde s'amuse. Don Pedro est excellent musicien, il bat la mesure sur son fauteuil; l'impératrice est belle et l'innocent orgueil de le paraître la préoccupe; dona Maria est un enfant : tout l'amuse, le lustre qui tourne, l'or qui grimpe le long des colonnes, le Dey qui passe son pied au-delà des

limites de sa loge dans un accès d'enthousiasme pour les paroles de M. Scribe ; et ce peuple, qui a brisé une dynastie, n'est pas fâché d'être en si bonne compagnie. Tous bons bourgeois au fond. L'homme est partout : les rois sont excellents quand ils sont détrônés.

J'ai vu ensuite l'empereur, au foyer de l'Opéra, se promener aussi nul et aussi peu distinct qu'un tiers d'auteur cherchant ses deux autres fractions. Il a été reconnu par M. Roullet.

Mais le ballet a commencé, et M. Bacri s'est chargé d'expliquer le poème à son ex-seigneur et maître M. Hussein. M. Bacri est connu du monde entier, connu par un beau poème et onze à douze mille procès contre le genre humain. Les Bacri sont les Ouvrard de la Barbarie. Donc M. Nathan Bacri a été pendant cette soirée le Monaldeschi de la Christine mâle qui l'avait fait appeler pour lui traduire en arabe pur le ballet de *l'Orgie*. Et c'était beau de voir cet homme, qui ne serait entré chez le Dey que pieds nus, tête nue, et peut-être sans tête, rendre par geste, par signe, par aspiration, par gutturales, par nasales, et par palatiales, les ronds de jambes de Mlle Legallois.

Il n'y a qu'un Dieu, c'est Dieu ! Il n'y a qu'un théâtre, c'est l'Opéra. Et ta loge est la plus belle, Hussein ! Viendrait-il, Nicolas, l'empereur de la Chine, qui appelle le soleil son cousin et la lune sa belle-sœur, le soleil viendrait-il en personne, qu'il n'aurait pas de plus belle loge ! Aussi voyez comme il admire ces arbres qu'il croit de bois, ces femmes qu'il croit de cire tant elles sont belles, tandis que son interprète lui explique l'opéra qui se joue sous ses yeux. Auber est traduit mot pour mot en arabe, M. Scribe devient

naturel en pur algérien ; et il rit, le Satrape ; il fait la roue, il est content. Il dit : *Oui!* preuve qu'il n'a pas compris ; et s'il a compris, que Dieu le bénisse. lui et sa race, car moi je n'ai rien compris. Il est vrai que je suis Français.

« — Combien cette petite femme, brune, riante, et qui a des dents éblouissantes comme la neige?

— Dey puissant....

— Combien de sequins cette grande blonde, grasse à remplir un sofa?

— Respectable Hussein....

— Combien de paniers de dattes, de livres d'ivoire, de cachemires, celle qui est plus loin, qui ressemble à une de mes odalisques passées?

— Vénérable Pacha, on ne vend pas les femmes en France; il n'y a pas de marché d'actrices. Parole d'honneur! »

On lui a dit que les femmes ne coûtaient rien en France. « C'est bien cher ! » a-t-il ajouté.

Alors le Dey a attendu l'entr'acte, et il s'est entretenu quelques instants installé avec son cuisinier. Et puis le spectacle a repris et les danseurs ont dansé.

« Yek fa-ênâ chabaan ! Je n'en puis plus ! s'est écrié le Dey. C'est beau ! c'est magnifique! c'est oriental ! Je veux vivre ici, loger ici, prier ici; ce sera ma table, mon lit et ma mosquée. Apportez-moi des fleurs; couronnez-moi de femmes ! »

Mais tout a fin dans ce monde : les dynasties et les ballets. Le ballet a fini.

Les corridors étaient pleins de braves réfugiés, qui, pleins d'amour et de respect, sont venus baiser les traces de leur reine future ; jeune divinité qui les a

bénis en passant, et leur a promis un avenir meilleur. Puis tout s'est écoulé. Empereur, impératrice et régente ont regagné Meudon à la lueur des étoiles ; étoiles aussi belles, aussi pures que celles du Brésil.

Mais Hussein, mais le vieux Dey, appuyé sur son barbier, soutenu par son cuisinier, a gagné la place Vendôme en criant sans cesse : « Yek fa-ênà chabaan ! Demain, comme tribut d'hommage, je veux qu'on apporte de ma part une pipe à Mlle Legallois. »

On le voit, rien n'arrête le satiriste. Faisant cause commune avec les combattants des Trois Jours, il n'épargne pas Berryer, le premier et le dernier des orateurs de la légitimité. L'École romantique triomphe à la Porte-Saint-Martin, à cause d'un drame jadis proscrit, et ce drame est couvert d'applaudissements ; Léon Gozlan vise le poète à la tête. Arrive le Dey d'Alger, qui devient pour la foule un objet d'indiscrète curiosité. Eh bien ! il daube sur la foule. Survient don Pedro, un Étéocle qui se battra demain contre don Miguel son frère, dont il fera un Polynice, et, provisoirement, ce prince chassé s'étiole à Meudon avec sa fille. Nouveau thème à quolibets et à mille remarques malignes. Mais il ne s'en prend pas seulement aux Majestés, il va désormais tout droit aux démagogues, et se met en devoir de nous apprendre qu'il y a aussi des Tartufes parmi les amis de la liberté.

Sur la fin de 1831, le jeune parti républicain avait à sa tête de jeunes tribuns très vaillants, d'un désin-

téressement avéré et d'un talent sans conteste. On n'a oublié ni Godefroy Cavaignac, ni Armand Marrast, ni le chevaleresque Guinard, ni Kersausie, descendant de Turenne et héritier de ses armes, ni vingt autres. Mais, dans le même parti, se trouvaient aussi des Gracques faux teint et qui exagéraient la sévérité des mœurs républicaines pour en faire de la grossièreté et qui arrivaient à la grossièreté pour flatter le peuple et parvenir au pouvoir. Léon Gozlan a vu ce travers; il l'a étudié et il l'a décrit autant pour le corriger que pour nous en garantir. De là ce croquis de l'éligible hypocrite, un très beau coup de crayon, ainsi que vous allez le voir.

LE JEUNE ELIGIBLE

Être éligible ou ne l'être pas, comme l'a dit différemment Shakespeare, c'est toute la question. Il n'y a pas de moyen terme. D'où un homme payait hier quatre cent quatre-vingt-dix-neuf francs quatre-vingt-dix-neuf centimes d'impôt, et il était bottier, cardeur, avocat, ancien commissaire des guerres; rien autre : il trouve un centime et le voilà éligible : il paie cinq cents francs. Avec ce centime, il peut être député, ministre, et tout ce qui lui plaît.

Or, il y a une jeunesse en France qui paie cinq cents francs d'impôt et qui veut voir Paris. Il faut que les jeunes gens voyagent, jusque-là c'est bien; mais

cette jeunesse veut y être vue. Et c'est assez difficile lorsqu'on n'est pas dey, empereur ou d'une profession analogue. Reste à se mettre député : on se fait éligible.

La province est sévère, elle veut des mœurs au député, elle veut de la rotondité ; du ventre ne gâterait rien, toutes le garanties sont acceptables, l'homme marié est préféré.

Je vois donc mon jeune éligible qui aimait le vin fin, la femme discrète, le cheval fringant, l'opinion du club, se dire un beau jour en rentrant chez lui, en tirant ses bottes, en se mirant dans sa glace : « Il faut que cela finisse ; demain je me mettrai sur les rangs pour la députation. » Il se couche jeune homme, il se lève stupide. Il se mariera.

Dans toutes les villes, il y a un maire, un receveur général, un commandant de place, qui a une demoiselle blonde qui touche du piano, qui dessine des fleurs aux trois crayons, et qui est sage. Ces choses ne s'excluent pas.

Il s'habille de noir, prend son oncle sous son bras et demande la jeune fille en mariage. Il l'épouse. C'est déjà la voix du commandant de place, du maire, du gros-major en faveur de la nomination.

Cela fait, il déserte le club, vend ses chevaux, s'impose tous les supplices possibles : il promène sa femme le dimanche après vêpres.

On avait une jeune servante, on en prend une vieille ; allant en soirée, on en donne ; la conversation était grivoise, maligne et quelque peu scandaleuse ; on ne parle plus, ou l'on ouvre la bouche que pour dire : *L'équilibre européen craque de toutes parts ; l'autel de*

la patrie est menacé par des factieux qui s'agitent dans l'ombre; *nous avons soif d'institutions municipales*. Ces trois phrases valent douze voix. C'est le nombre carré.

La mise éprouve aussi son 18 brumaire ; on agrandit les ailes de son chapeau, on n'a plus de talons de fer à ses bottes (la province porte encore des talons de fer), on boutonne l'habit sur l'estomac, on se fait un ventre. Quarante voix parmi les pères de famille. Le ventre vaut cela.

Et les femmes disent : « Comme il a vieilli ! » les hommes : « Comme il est grave ! » les jeunes gens : « Comme il est ridicule ! » Vieux, grave et ridicule, sa nomination est assurée.

Les élections ont lieu, et il se présente. Il se présente avec une profession de foi, un habit noir, un gilet blanc et des lunettes sombres. Il est nommé.

Souhait accompli. Le voilà député, le voilà à Paris. Rien de plus empressé pour lui que de justifier le choix de ses commettants, de défendre les intérêts du pays, le programme de juillet. Il parle, et, au bout de trois minutes, il est déjà aussi ridicule que s'il eût siégé parmi les 221. Indigné, il retourne dans son pays, après avoir demandé un congé pour cause de grossesse.

Soyons ce que nous sommes, restez ce que vous êtes, c'est le meilleur. On peut fort bien défendre le peuple avec un habit élégant, des yeux sans lunettes, des dents blanches, même avec des gants et de la jeunesse. Nous ne justifions pas le luxe ; mais nous n'aimons pas l'hypocrisie de mise, de patriotisme, de manières. L'habit de soie et la cour de Charles X ont

passé. Nous ne demandons que du talent et de la conscience ; nous vous permettons une figure agréable et un habit bien fait; Mirabeau parut au Jeu de Paume avec des manchettes.

Ces pages sont-elles un témoignage de farouche indépendance ? sont-elles un commencement de conversion ? De loin, quand on étudie à la loupe ce temps si mouvementé et les hommes qui y étaient en scène, on est amené à faire une autre conjecture : c'est que, s'en prenant à tout le monde et se moquant de tout, allant jusqu'à égratigner H. de Balzac lui-même, ce même grand romancier dont il fera, un jour, un demi-dieu, il a, suivant le mot d'Horace, un triple airain dans la poitrine. Et l'on se dit : — « Ah çà, qui donc, en définitive, trouvera grâce devant cet autre Lucien de Samosate, contempteur de toutes les idoles ? »

III

Léon Gozlan a-t-il du cœur? — Sympathies pour la Pologne. — Aspect de Paris à la nouvelle de la prise de Varsovie. — Le mot du général Sébastiani. — Une élégie. — La Pologne écrasée. — Nouvelle protestation du *Figaro*. — Comment Léon Gozlan a éclairé le mot du général Sébastiani, ministre des affaires étrangères. — Tableaux de la conquête. — Les dix mille. — L'affaire du comte Gurowski, dans le jardin des Tuileries.

Ce serait à supposer que ce jeune homme de vingt-quatre ans n'a point de cœur et qu'il n'aime rien, qu'il ne souffre de rien. Mais ce serait là une grave erreur. Croyez plutôt que cette indifférence souveraine, croyez que ces grands airs de misanthropie ou de cruauté littéraire ne sont, après tout, qu'un rôle de convention et un jeu habilement mené. La preuve, c'est qu'il va être l'un de ceux qui soulèveront tout à l'heure Paris à propos des malheurs de la Pologne.

Une dépêche télégraphique, à la date du 15 septembre 1831, annonce qu'en dépit de ses héroïques efforts la Pologne est vaincue; Paskewich vient d'entrer à Varsovie, à la tête de ses Cosaques: cette

révolution du Nord, fille de la nôtre, va être noyée dans le sang. A cette nouvelle, Paris s'émeut. Ah! dans ces temps-là, se fondant sans doute sur de vieilles sympathies historiques, la nation française était polonaise de cœur. Les hommes de 1830 avaient encouragé l'insurrection; les bonapartistes se rappelaient les combats de l'Empire, la fraternité d'armes de Poniatowski et de Sulkowski; quant aux catholiques, ils voyaient dans le fait un moyen de réagir contre le schisme d'Orient. Au Cirque, on jouait trois cents fois de suite, succès sans pareil, les *Polonais*, un mimodrame dans lequel se montraient pêle-mêle Thaddée Kosciusko, le dictateur Clopicki et la comtesse Plater, à cheval, l'épée à la main. A l'Opéra, pendant les entr'actes, Adolphe Nourrit, électrisant la foule, se présentait avec le drapeau des Slaves et chantait la *Varsovienne* de Casimir Delavigne. En même temps, un des fils du maréchal Lannes, le jeune Gustave de Montebello, prenant sa part de l'enthousiasme général, était allé s'enrôler parmi les révoltés et s'était fait tuer en pointant un canon. Qu'on juge de l'émotion qui dut s'emparer des esprits et des cœurs le jour où l'on apprit que la Pologne était morte! A la vérité, le général Sébastiani avait prédit ce dénouement. — « La Pologne est destinée à périr, » s'était écrié le ministre des affaires étrangères. Comment, même avec le concours de la France, aurait-elle pu tenir tête aux trois aigles

noires d'Autriche, de Russie et de Prusse ? Mais la passion ne raisonne pas. On en voulait au gouvernement du roi à cause de son abandon, et le lendemain, après la publication de la dépêche, lorsque le ministre dit à la Chambre : « Il est vrai : il n'y a plus de Pologne, mais l'ordre règne à Varsovie. — Oui, l'ordre des tombeaux ! » répliqua une voix à gauche. Paris était consterné et plein de colère. Trois mille jeunes gens des écoles et deux fois autant d'ouvriers des faubourgs accoururent à l'ambassade moscovite. Ils brisèrent l'écusson du tsar; ils insultèrent le drapeau russe. Plusieurs groupes parlaient d'aller arracher M. Sébastiani à son hôtel, les uns pour le huer, les autres pour le pendre à une lanterne. Par bonheur, dans la soirée, l'orage s'apaisa. Qui savait ce qui pouvait survenir ? On ne devait pas gaspiller son énergie. Le plus pressant, c'était de songer à résister à cette Russie, alors hostile, et qu'on supposait vouloir briser Paris comme elle venait de réduire Varsovie.

Léon Gozlan fut l'un des jeunes gens qui ressentirent le plus vivement le contre-coup de ces scènes populaires. En lui, le lyrique reparut. Récidiviste de l'art, il fit encore des vers; mais, cette fois, des vers nuancés de tristesse et brûlants d'indignation. La Pologne morte ! A trente ans de distance, il s'étonnait de l'intérêt qu'il avait pris jadis à cet événement.

Au point de vue de la facture, cette œuvre laisserait beaucoup à désirer; à très peu de chose près, la forme est la même que celle des odes malheureuses du recueil des *Nautiques*. Mais que de passion, et comme les pointes de l'ironie sont acérées! Avant même de pleurer sur les soldats morts, le poète entre en plein dans cette conjecture que la Pologne vaincue, en tant qu'avant-garde de la France, le Nord de l'Europe va songer à nous briser à notre tour; et vous allez voir avec quel emportement sacré il apostrophe à ce sujet ceux qui sont au pouvoir. *A nous maintenant!* tel est le titre de la pièce.

Frères, vous êtes morts! Frères, montez aux cieux!
Frères, votre drapeau n'est plus qu'un crêpe sombre,
Et l'astre de Juillet n'est plus qu'un disque d'ombre
Que les Rois pourront voir sans se brûler les yeux!
Vous avez mieux que nous! Votre couleur sans tache,
Qui périt dans le feu vaut mieux que trois couleurs;
C'est mieux qu'un coq doré qui chante comme un lâche
Et bat des ailes à vos pleurs!

Dans les autres strophes, il fait des reproches à tout le monde, même aux impuissants amis de la la Pologne. — « Qu'avons-nous fait pour vous, frères? dit-il. Vous demandiez du sang; nous vous avons envoyé de la charpie! Eh bien! désormais, la France n'a plus qu'à se défendre! » Plus spécia-

lement il interpelle les hommes du gouvernement, des Caïns qui ont laissé égorger leurs frères :

Hier, je les ai vus. Quand le noir télégraphe
Sur le Palais-Bourbon reflétait l'épitaphe
De cent mille héros, nos frères de Leipsick,
J'ai vu cette Excellence, en son fauteuil ravie,
Applaudir aux Baskirs d'être, dans Varsovie,
Entrés avec l'ordre public !

Il y a là-dedans beaucoup de salpêtre, et ces imprécations sont sincères, car rien ne force cet amuseur à changer son ton de tous les jours ; mais si les stances sont conformes aux règles de la métrique, peut-on dire qu'elles soient réellement composées de vers ! Comparez, s'il vous plaît, ces strophes à la *Némésis* correspondante à cette date du 17 septembre et intitulée : *Varsovie*, et vous verrez ! Il y a mieux. Qu'on prenne dans l'*Avenir*, au même jour, l'hymne en prose de Lamennais : « O Pologne ! dors sur ta couche ensanglantée ! » et la différence aussi sautera aux yeux. Le superbe et terrible anathème des *Feuilles d'automne* brochait sur tout cela et achevait de faire oublier ces alexandrins. Disons, néanmoins, à la décharge de Léon Gozlan, qu'il n'a plus recommencé à rimer, et qu'il s'est remis à la prose, très vaillamment.

Il ne sera que juste de noter aussi que cet esprit, d'ordinaire frivole, s'est fait un point d'honneur

de demeurer fidèle à la cause de la malheureuse Pologne. Sous ce rapport, du reste, il marchait d'accord avec l'opinion publique. Ah ! la Pologne ! Nul n'oubliait combien de vieux liens historiques nous rattachaient à elle. Même vaincue, même écrasée par la masse de 300,000 Russes, Cosaques et Kalmousks, la fière nation, si héroïque dans sa résistance, ne cessait pas d'être vivante pour nous. Pendant les derniers mois de l'année 1831, Paris, en cela, était un foyer d'enthousiasme. « France ! s'écriait le comte de Montalembert, alors tout jeune, n'oublie pas ta sœur du Nord ; sa cause, c'est la tienne ; c'est la cause du désespoir et de la liberté ! » Mais il n'y avait plus d'espoir à nourrir; la Pologne, déjà tronçonnée en trois parties, à cause du lâche abandon de Louis XV, était morte encore une fois, et pour toujours. Pour toujours, c'était ce que Paris ne voulait pas admettre. On se transmettait de main en main les dernières nouvelles de la défaite, avec autant d'intérêt qu'on se fût communiqué les détails d'une résurrection ou d'une victoire. Au *Figaro*, encore journal d'avant-garde, Léon Gozlan stipulait très noblement pour les vaincus.

Dans une séance fameuse de la Chambre des députés, trop fameuse pour l'honneur national, le général Sébastiani, ministre des affaires étrangères, avait prononcé la parole que l'on sait : « L'ordre règne à Varsovie. » — Quel ordre ? *Figaro* jugea

qu'il y avait à éclairer là-dessus la conscience publique ; notre jeune et ardent journaliste ne craignit pas alors de descendre dans les profondeurs de l'analyse. Aidé des gazettes allemandes, il fit voir ce qui se passait dans la capitale de la Pologne reconquise.

L'ORDRE A VARSOVIE

L'ordre règne dans cette ville.
M. Sébastiani.

« — Généraux, colonels, capitaines, nous voici dans Varsovie, qui nous a coûté tant de glorieuses batailles. Vous savez que notre auguste maître, après avoir soumis, par vos vaillantes mains, des sujets rebelles, n'a rien tant à cœur que de remettre aux soins de la Providence leur punition exemplaire. C'est à lui, c'est à nous de pardonner.

« A-t-on posé des vedettes sur toutes les hauteurs, s'est-on emparé des points essentiels de la ville ; le gouvernement, les casernes, les réunions, les clubs, les cafés, les maisons sont-elles sous l'influence immédiate de notre autorité ?

— Oui, généralissime !

— Que nous amène-t-on là ?

— C'est un soldat polonais qui déchargeait sa dernière cartouche sur un régiment lorsque la ville était déjà passée en notre pouvoir.

— C'est mal. Qu'on le dégrade dans la première cour.

— Qu'on le fustige dans la seconde.

— Qu'on en fasse justice dans la dernière. »

Justice est faite.

« — Messieurs, notre maître est clément : n'oubliez point ceci. Que voulez-vous ?

— Généralissime, on a surpris un jeune étudiant qui arrachait une proclamation russe aux aigles de l'empire.

— Etat-major, jugez-le sur-le-champ.

— La main coupée.

— Généralissime, il s'est servi des deux mains.

— Alors, justice entière.

— N'est-ce pas, capitaines, que Varsovie étouffée par la poudre, la Vistule fumant dans la poudre, la lance moscovite luisant au soleil, font un coup d'œil magnifique ?

— Oui, généralissime !

— Généralissime, c'est une paysanne qui demande à vous parler ?

— Il faut accueillir la plainte la plus humble, sécher les larmes les plus communes. Que veut cette paysanne ?

— Elle prétend qu'un cosaque a brûlé sa chaumière, éventré son enfant sous les pieds d'un cheval, attaché son vieux père à la queue d'un fourgon.

— Fortune de guerre, mademoiselle, fortune de guerre! remerciez la Providence que le cosaque ne vous ait pas violée. Cependant, le cosaque n'aura qu'une chandelle à déjeuner. Il faut des exemples. Tirez-moi mes bottes, mademoiselle. Allons, plus bas, à genoux, ne me salissez pas de vos larmes; l'eau et la poussière tachent. C'est bien !

— Admirez, généraux, cette nuée d'hommes noirs qui se dirigent vers notre quartier général.

— Généralissime, c'est le gouvernement provisoire de la ville qui vient déposer à vos pieds l'autorité souveraine, et vous en rendre dépositaire.

— Vainqueur de la Pologne, l'humanité vient réclamer, par notre faible voix, pitié pour les vaincus, pitié pour les vieillards inoffensifs, pitié pour les enfants au berceau, pitié pour les mères, pitié pour les malades, pitié pour tous !

— Offrez du gin et de la brandivine prussienne à la justice.

— Généralissime !.....

— Pastoy ! pastoy ! pastoy ! (Assez.)

— Messieurs de la justice, voyez-vous cet arbre là-bas, plus loin, suivez mon sabre ! cet arbre sous lequel Constantin vit brûler son palais en attendant qu'on lui donnât la permission de se retirer sans péril ; il avait attaché son cheval à cet arbre. Il est mémorable, ce bouleau. Il sera historique : qu'on vous y pende ! Pardon, messieurs ; mais c'est le juste retour des vicissitudes humaines. Servez à déjeuner. Le vin de la Pologne est mauvais, convenez-en. L'eau est trouble ; tant de cadavres l'ont agitée ! le pain est dur ; mais ces misérables vaincus manquaient de farine. Il n'y a pas de nappes ; les insolents en avaient fait des linceuls. Pas même de domestiques ; les esclaves ! ils s'étaient faits soldats. N'importe, l'eau d'une ville conquise est le meilleur vin que je sache ; le meilleur domestique, c'est le citoyen captif. Allons ! vienne un citoyen !

— Généralissime, voilà un notable.

— Ah ! un notable ! Notable, du vin ; notable, un couteau ; notable, des fourchettes ; notable, ta tête pour m'essuyer les doigts, puisque tu n'as pas de serviettes. Maladroit de notable, tu répands la sauce ! Chien de notable, tu verses du vin sur la table ! Qui nous dérange encore ?

— C'est une femme de dignité, généralissime. Elle a une robe de deuil, une superbe figure, un bras cassé.

— Honneur aux dames ! Faites-lui une place sur le tapis. Un peu de place, cosaque. Un peu de place, baskir. Ce sera l'amour entre le plaisir et la volupté. Comparaison française. Apportez un crachoir !

— Généralissime, pitié !

— Pitié pour tout le monde, madame. Que voulez-vous?

— La grâce de mon mari.

— Asseyez-vous par terre.

— Infâme !

— C'est différent. Passez dans mon cabinet.

— Lâche !

— Les lâches ont donc pris Varsovie, madame ?

— Ils l'ont écrasée, ils ne l'ont pas vaincue, cosaque !

— Vous disiez donc que votre mari....

— Te méprise depuis que tu m'as parlé. Je venais pour voir un homme ; je n'ai trouvé qu'un Russe.

— A merveille ! Mais qui fait ce bruit? Qui interrompt ainsi le cours de la justice et de mon déjeuner?

— Généralissime, le peuple polonais...

— Il n'y a plus de peuple ni de Polonais ; parlez mieux : il n'y a que des esclaves.

— Généralissime, alors des esclaves redemandent la dame qui est chez vous; ils ne veulent pas qu'il soit porté la moindre atteinte à sa noblesse; car, après Dieu, c'est ce qu'ils aiment le plus, disent-ils.

— Leur demande est juste; rendez-leur la dame; mais, auparavant, ouvrez les croisées. Esclaves, le peuple russe est galant. Il ne veut pas plus de votre vin que de vos femmes. Voilà des bouteilles vides. Nous en avons fait deux parts : le vin pour nous, les bouteilles à vous. Voilà votre dame. Nous en avons fait deux parts aussi : le corps est ici, voici la tête. Salut à la comtesse Plater! Ramassez! »

A distance, après plus d'un demi siècle, quand la civilisation a promené son niveau bienfaisant sur l'Europe entière, on doit se dire : — « Tous ces tableaux sont trop chargés en noir et en rouge. Tant de cruauté est invraisemblable ! » Eh ! non, par malheur, il n'y avait rien d'outré dans ces esquisses du journaliste. Sur la fin du dernier siècle, Souvarow avait noyé Ismaïl dans le sang, ce qui lui avait valu les éloges de Catherine la Grande. En 1831, quand Paskewicht eut réduit Varsovie, le carnage, l'incendie, le pillage, le viol et le massacre entrèrent avec lui dans la ville soumise. C'est l'histoire qui le dit. Ce sont mille témoins oculaires et auriculaires qui constatent la réalité de ces horreurs, commises à la face du continent européen. Mais si l'on en excepte Paris, personne n'a bronché. Ou complices ou terrifiées, les autres puissances se tai-

saient. Pour bien comprendre le sentiment de terreur qui pesait en ce moment sur le monde, il faut se rappeler quel était le tzar à cette époque. On se plaisait à faire de Nicolas un géant, un colosse, quelque chose de surhumain. Pape de la religion catholique grecque et autocrate de deux empires immenses, il était indiscuté, surtout après les victoires remportées sur le Grand Turc, son rival en despotisme, et l'on peut bien penser qu'il était sûr de toute impunité lorsqu'il châtiait des sujets rebelles, car, aux yeux de tous les autres rois, les Polonais, partagés par la ruse et accablés par la force, n'étaient rien autre chose. Paskewicht avait carte blanche, et l'on sait que son armée a pu tout se permettre.

Varsovie prise, les soldats de l'indépendance avaient dû se retirer, mais en bon ordre. De quel côté aller ? Il n'y avait pas de frontière où ils ne fussent certains d'avance de se trouver en face d'un ennemi, et d'un ennemi implacable. Ils marchaient en s'orientant le plus possible du côté de la France, la seule zone du globe où ils eussent l'espoir de rencontrer un refuge. « Mais, disaient-ils les larmes dans les yeux, le ciel est sourd et la France est bien loin. N'importe. Marchons ! » Et ils marchaient allant à l'aventure, sans se séparer encore de leurs armes. — Léon Gozlan raconte cet Exode des dix derniers mille enfants de la Pologne pour faire suite à la retraite des dix mille Grecs de Xénophon.

— Lisez cette page et dites s'il existe dans une littérature connue plus de mouvement, plus de couleur et plus de drame en si peu de mots.

LES DIX MILLE

— Aujourd'hui, frères, nous sommes dix mille. Marchons !

— Qui vive ?

— Armée polonaise.

— Allez plus loin : la ville est prise.

— Marchons ! Hier, nous étions dix mille et nous nous sommes battus contre vingt mille. La résistance a été belle. La rivière a du sang, les joncs cachent des cadavres ; la bourre de nos fusils fume encore. Nous en avons tué dix mille, mais nous sommes réduits de moitié.

— Qui vive ?

— Armée polonaise.

— N'approchez pas ; la cité est conquise ; le canon ouvre sa gueule devant chaque rue ; les palais sont en cendres ; les chaumières en feu ; le peuple mort.

— Nous avons pourtant faim.

— Allez plus loin.

— Hier, nous n'étions plus que cinq mille, mais nous avons dispersé les lanciers tartares, les dragons de l'empereur, les cavaliers de la tzarine. Pauvres gens, nous avons fait plus que la patrie exigeait de nous. Elle nous avait recommandé de ne céder qu'à la prise de Varsovie, à l'accomplissement de la con-

quête. Varsovie est prise, la conquête est complète. Nous résistons, mais nous ne sommes plus que mille.

— Qui vive?

— Armée polonaise.

— Vous touchez un village prussien; les Prussiens ont des cachots ouverts, des potences dressées, des juges impartiaux.

— Nous avons pourtant soif.

— Allez plus loin.

— Nous voilà pourtant plus que deux cents. Aussi un régiment d'artillerie nous a hachés comme le jonc, comme des épis de blé. Hier, mille; aujourd'hui, deux cents. Ils nous ont mitraillé en face, à droite, à gauche. Plus de ville où se reposer, plus de village où avoir du pain, de la poudre, des balles. Ciel du Christ, nous vois-tu? Hier, nous étions deux cents; aujourd'hui, je suis seul! sans pain, sans eau, sans force!

— Qui vive?

— Armée polonaise.

— Tombée.

De froids grammairiens pourraient voir dans ce qu'on vient de lire un superbe et terrible commentaire du cri poussé par Thaddée Kosciusko mourant : *Finis Poloniæ*. — A l'avenir, le jeune écrivain ne s'occupera plus des prouesses militaires de sa chère Pologne, puisqu'il vient de dresser son épitaphe, mais il suivra jusqu'en France les membres épars de la Pologne proscrite et errante, et ce sera une occasion nouvelle pour lui de confesser son culte pour les vaincus et d'attirer sur eux la com-

misération d'une nation amie. A la bonne heure; mais, en France même, il ne fait pas bon professer de tels principes. Le gouvernement de Louis-Philippe n'entend pas qu'on offense Nicolas à propos de ses œuvres, et l'écrasement de la Pologne est son ouvrage. « Ce roi des barricades, disait le tzar en riant, il paraît que mon nom seul, prononcé un peu haut, le ferait entrer dans un trou de souris. » Ce qui suit, qui est de même sorti de la plume de Léon Gozlan, fait voir qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce propos:

LE COMTE GUROWSKI

Les Russes éventraient la Pologne. Varsovie avait du sang jusqu'au front de ses tours. Un général cosaque faisait fouetter tout un régiment sarmate par la main de ses mougicks. La terreur, les échafauds et le plus grand ordre régnaient dans Varsovie.

Cependant le comte Gurowski, la tête basse comme il appartient aux vaincus, murmurait à mi-voix des imprécations contre les Russes. Des hommes de toutes les nations, même des Français, groupés autour de lui dans le jardin du palais du roi, mêlaient leurs colères à la sienne, tout honteux de voir qu'une femme si belle, la Pologne, descendît avec des meurtrissures de coups de pied dans la poitrine, des coups de pied de chevaux russes !

« N'est-il pas affreux, monsieur, dit le comte en apos-

trophant le Français, que votre nation, notre alliée et notre sœur, ait abandonné nos têtes au sabre de Nicolas ? Le quatrième dépècement de la Pologne commence demain. Entendez-vous déjà ces cris d'orfraie ? C'est le cri du cosaque à qui le vent apporte l'odeur de nos cadavres. Votre France est bien coupable.

— Dites notre ministère, comte. La France tout entière est pour vous. Mais M. Sébastiani est contre toute la France.

— Messieurs, les attroupements sont défendus.

— Monsieur, nous parlons de la Pologne.

— Au nom du roi, je vous ordonne...

— Que nous veut cet homme? s'écrie le comte Gurowski. Quoi donc! ma patrie meurt et je ne puis pleurer! Dites-moi, monsieur, quand une mère succombe, n'est-il pas permis à ses enfants de se couvrir la face d'un crêpe ? Laissez-moi là. Je veux dire que l'assassin de la Pologne est un lâche. Mort aux Russes!

— A moi, vous autres ! »

Huit sergents de ville vinrent prêter main-forte à leur chef. Tous ils se jetèrent sur le comte Gurowski, dégainant leurs épées contre un Polonais sans armes.

Et le comte fut emmené à la préfecture de police. Car ceci ne se passait pas à Varsovie, mais à Paris, le 17 septembre 1831, à deux heures de l'après-midi, dans le jardin même du Palais-Royal.

Le Polonais est en prison. M. Vivien, préfet de police, lui a parlé russe.

Ici s'arrêtent ces épisodes d'une sanglante et funèbre époque. Les générations nouvelles, les

jeunes gens pour lesquels nous composons ce livre de souvenirs, comprendront-ils les faits, les tristesses, les colères et les passions de 1831 ? Il n'y a pas lieu de répondre affirmativement. Non seulement les malheurs de la Pologne n'émeuvent plus personne, mais il nous a été donné de voir, vingt fois, les sceptiques rire au seul nom de Polonais. Je veux répéter que Léon Gozlan s'emportait, tout autant que nous à ce spectacle. « Vous ne savez donc pas que la Pologne était un rempart pour la France, disait-il, et que, ce rempart disparu, on fera subir à la France le sort qu'a éprouvé la Pologne. » — Les désastres de 1870 n'ont que trop donné raison à ce qu'il disait alors; mais, par bonheur pour lui, l'auteur des apostrophes à Sébastiani n'était plus en vie le jour où la Prusse, renouvelant son œuvre de dépècement, a démembré la France proprement dite après avoir autrefois partagé la France du Nord.

IV

Esquisses du monde parlementaire. — Léon Gozlan à la Chambre des députés. — Croquis à la plume. — Royer-Collard. — La Fayette — M. Dupin aîné. — M. Thiers. — Haine de compatriote. — Encore le Dey d'Alger et sa suite. — Les beaux cheveux de M. Mignet. — M. Félix Réal. — La croix de Juillet. — M. Girod (de l'Ain). — Léon Gozlan et les rubans. — Les jeunes officiers de Metz et la révolution de Juillet. — Une silhouette du maréchal Soult. — A propos de l'hérédité de la pairie. — M. Royer-Collard. — Son discours. — Le général La Fayette. — Son allocution. — Entre un Doctrinaire et sa servante. — M. de Martignac. — Un ex-vaudevilliste qui pleure. — M. le général Mouton de Lobau, vainqueur de la place Vendôme. — M. Gaëtan de La Rochefoucault. — Une tragédie clandestine. — M. Thiers, toujours; M. Thiers, partout.

Quelques jours s'écoulent. Cette fin de la Pologne avait d'abord eu l'allure d'un faux bruit; on ne tarda pas à apprendre que c'était la plus cruelle des vérités. A la colère succéda bien vite la pitié. Des comités s'étaient établis à l'effet d'envoyer à nos frères du Nord des armes, de la poudre, de l'argent et même des auxiliaires en chair et en os, et même des chevaux; mais du jour où il fut avéré

qu'il ne pouvait même plus y avoir une ombre de résistance, on transforma tous ces secours en subsides propres à aider les soldats de l'indépendance polonaise en réfugiés. La charité prit donc le dessus. Suivant un invariable usage, Paris demanda au plaisir de compatir à l'infortune. On organisa des fêtes, des bals, des concerts. Les femmes des notabilités libérales devinrent dames patronesses et se firent quêteuses à domicile. Très beau mouvement que je ne devais pas passer sous silence. Il est bien entendu que la presse prêta son concours à ces manifestations patriotiques, mais le rôle des faiseurs d'épigrammes était fini.

Léon Gozlan dut donc écrire sur une autre gamme. Ce fut alors qu'il songea à prendre un ton plus grave et à traiter de la politique courante, mais sur un ton demi sérieux. En ce moment, les 221 de Juillet n'avaient plus rien à faire, puisqu'ils avaient bâclé en quelques séances une nouvelle Charte et un nouveau roi ; le pays leur enjoignait de se retirer afin de faire place à de nouveaux mandataires. Voilà qu'on ouvre la nouvelle Chambre élue, cette fois, par les électeurs à 200 francs au lieu des 300 francs du temps de Charles X. Pour cette seule diminution de 100 francs, on s'imagine avoir fait un grand pas dans le sens de la réforme, et l'on dit : « Voilà une Chambre qui sera forcément libérale ! » Etrange logique ! illusion plus étrange encore ! N'importe, c'est à Léon Gozlan

que le *Figaro* demandera le compte rendu des séances.

Vous sentez bien qu'il ne s'agit plus désormais d'invention ni de fantaisie ; le thème de chaque jour roulera sur du réel. Trois cents mandataires du peuple sont assis en rond sur des bancs et, parmi ces trois cents, il en est à peine trente qui comptent, qui soient des personnages de valeur ou de quelque originalité. C'est pour ce petit nombre qu'il faut se faire portraitiste, et Léon Gozlan n'y manque pas. Pendant deux années de suite, il s'exerce donc à faire des miniatures. Cinq ou six lignes, au plus, devront être consacrées à chacune de ces têtes qui dépassent le niveau des autres. Comment tout dire en si peu de mots ? Pour une telle tâche, on demanderait un peu de la sûreté de Pascal unie à la verve rapide de Saint-Evremond. S'il n'a pas fourni ces deux forces, il est certain qu'il a plus d'une fois rappelé ces deux grands noms. Des trois cents députés montant à la tribune au gré de l'ordre du jour, il faisait l'équivalent d'une audience à la cour d'assises, quand c'était sérieux ; ou, quand c'était frivole, une soirée d'ombres chinoises chez Séraphin. Sachant se rendre indépendant des partis et même des coteries, chose peu aisée, il dessinait les uns et les autres, finement, parfois cruellement et comme avec l'ineffacable acide dont les graveurs se servent pour leurs eaux-fortes. Voulez-vous des exemples ?

En voici deux ou trois. — « Le vénérable Royer-Collard avec sa vénérable perruque? Il en est qui disent : « Une momie ! » Soit; mais cette momie est parfois la statue de Memnon. Ça rend des oracles ! » Passons à un autre : — « La Fayette ! le général La Fayette ! Eh bien ! je dis, moi : le marquis de La Fayette, car tout républicain qu'il soit, geste, attitude, esprit, distinction de langage, il ne cesse pas d'être marquis. Et si les révolutionnaires ne sont pas des sots en quatre lettres, combien ils doivent s'estimer heureux d'avoir fait sur la vieille monarchie une pareille conquête ! » — A un troisième : — « M. Dupin l'aîné ! Ah ! c'est l'homme le plus grêlé de France ! Ai-je le droit d'ajouter que c'en est aussi le plus avocat, c'est-à-dire le plus impertinent? »

Tenant à ses prédilections, le portraitiste ne manque pas de signaler la présence au Palais-Bourbon du Dey d'Alger, qui est décidément de toutes les fêtes. Sachez que la questure a mis à la disposition du Barbare une travée tout entière. « Ah çà, que vient-il faire ici, ce Dey sempiternel? écrit le journaliste. Le voilà, accompagné de son barbier et de son cuisinier. Au fait, à peu de chose près, il marche comme notre Louis XI et il n'y aurait pas tant à se moquer. Il est venu s'asseoir dans la tribune diplomatique. » Mais, encore un coup, pourquoi vient-il, puisqu'il n'entend pas le français? Et Léon Gozlan dit : « Bizarre spectacle

pour le Pacha détrôné que celui d'une assemblée délibérante ! Quel abîme d'idées entre le gouvernement de la Kasauba et celui dont le palais législatif est une portion ! » Une chose curieuse, c'est que Hussein-Dey est venu avec un éventail à la main. Est-ce pour n'avoir pas à rougir des discours qu'il va être exposé à entendre ?

Ce sujet lui tenant décidément au cœur, il ne sait pas s'en défaire. Ce Dey d'Alger est pour lui un spectre Banco : il ne fait pas un pas en ville sans le rencontrer. Un jour, on parle de mesures à prendre pour bien recevoir le choléra-morbus qui s'avance à grandes journées (il vient du fond de la Russie) ; question d'hygiène et de salubrité publique, n'est-ce pas? Affaire de médecins, de pharmaciens et d'édiles. On assainira la Seine, on balayera les rues, on répandra partout du camphre en poudre. Les Parisiens sont invités à s'oindre d'huile de Cajéput (un remède de ce temps-là). Voilà donc ce que, sur une motion de M. Félix Réal, un élégant orateur d'alors, décide la nouvelle Chambre. Mais, en vérité, il s'agit bien de précautions sanitaires à prendre contre ce fléau de l'Asie avec lequel l'Europe n'a pas encore eu l'occasion de faire connaissance.

En ce moment entre avec solennité M. Mignet, qui, après avoir touché amicalement la main à M. Thiers, va s'asseoir au banc des commissaires du roi. La per-

ruque du conseiller d'Etat produit un effet général de distraction sur la Chambre. Un membre de l'assemblée trouve une prodigieuse ressemblance entre la tête de M. Mignet et celle de Jésus-Christ. A propos d'entrée, celle du Dey d'Alger a excité la bruyante hilarité du conseil d'Etat. Je suis sûr que le Dey, moqué par MM. les conseillers, gardera rancune, et qu'il ne sera pas tenté, si jamais il est restauré par la quasi-restauration, de se donner un conseil d'Etat à Alger. Le pacha africain devient décidément un habitué de tribune, il prend goût à nos débats parlementaires ; il étudie notre civilisation : le jour à la Chambre, le soir à l'Opéra. Spectacle complet : toute la civilisation de la France est là.

Après la révolution de 1830, on a créé un ordre : la croix de Juillet. Qui se le rappelle de nos jours ? Une croix pendant au bout d'un ruban bleu, légèrement encadré dans un liseré rouge. Le roi Louis-Philippe était chevalier de cet ordre nouveau, et aussi La Fayette, et aussi Jacques Laffitte, et aussi Casimir Périer, et aussi Benjamin Constant, et aussi Méry, le poète, qui, de plus, portait publiquement la cocarde tricolore à son chapeau. Béranger avait été nommé, mais il avait refusé, afin de donner raison à celui de ses vers où il dit qu'il ne porterait jamais à sa boutonnière qu'une fleur des champs. N'importe : il y avait une sorte de frénésie pour la croix de Juillet, aujourd'hui aussi profondément tombée dans l'oubli que l'ordre du Tigre, fondé,

paraît-il, par Sémiramis la Grande. A la Chambre des députés, le 25 septembre 1831, on peut assister à une scène héroï-comique des plus curieuses. — M. Girod (de l'Ain), le président, se lève du haut de son fauteuil et s'accorde à lui-même la parole pour un fait personnel.

Et Léon Gozlan écrit :

M. Girod, de l'Ain, porte le ruban bleu liseré rouge. Vous l'avez vu peut-être. Il le porte à côté du ruban rouge de la Légion d'honneur; c'est toujours un cordon de plus. M. Girod n'a pourtant pas la croix de Juillet, il n'a reçu que la simple et modeste médaille. Il descend du fauteuil pour venir se disculper devant la gravité de la Chambre de cette petite gloriole, de cette vanité puérile. Le voilà à la tribune; car on vient de parler d'une pétition de médaillistes qui protestent contre toute distinction entre les combattants de Juillet. M. Eusèbe Salverte, en appuyant le renvoi de la pétition au bureau des renseignements, a désigné indirectement M. le président de la Chambre, comme portant indûment le ruban bleu. Que M. Girod, de l'Ain, se disculpe comme il pourra, qu'il vante ses services ; passons sur ce pitoyable combat d'amour-propre, discussion de comité, qui prouve bien ce que les rubans ont encore de puissance parmi les partisans de l'égalité. Mais pour nous que ces sortes de choses-là n'empêcheront jamais de dormir, croyez-le, nous dirons à M. Girod : « Monsieur le président, ajoutez donc à « votre mercerie un ruban chamois, si cela peut vous « faire plaisir. »

Léon Gozlan affirme ici que la question des rubans ne l'empêchera jamais de dormir. Est-ce bien vrai? Un peu plus loin, nous aurons à toucher à ce chapitre de la vanité française et nous parlerons de l'auteur du *Notaire de Chantilly*. Il a été chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. Mais passons. Pour le moment, il ne s'agit toujours que de la Chambre des députés telle qu'elle se comportait au commencement du règne de Louis-Philippe.

Un bien joli dessin à la plume, c'est celui qui se rapporte au maréchal Soult, le ministre de la guerre, et voici à quelle occasion ce dessin a été fait.

En 1831, Metz, hélas! était toujours une ville française et le siège de notre École d'artillerie, alimentée par les nouveaux Polytechniciens. A la nouvelle de la Révolution des Trois Jours, ces jeunes officiers avaient formé une Association par laquelle ils s'engageaient à mourir pour le drapeau tricolore et à défendre les principes de la Révolution française. Parmi eux, se trouvaient Eugène Cavaignac, Charras et un neveu du général Foy. Mais tous avaient été punis comme des conspirateurs et renvoyés de l'École. Il est bien entendu que le côté gauche applaudissait à leur acte et demandait leur réintégration immédiate. Ici, réplique du ministre de la guerre, et Léon Gozlan fait le croquis en question. — Il sait que la vieille

épée aime surtout à être appelée : « Monsieur le duc de Dalmatie », et il s'efforce de ne la nommer que M. Soult tout court.

M. le maréchal Soult, qui depuis quelque temps, a plutôt la figure d'un curé gascon que celle du vainqueur de Toulouse, s'applique à défendre le dogme de l'obéissance passive. Un militaire doit obéir et non raisonner; jamais il ne lui est permis de prendre d'autres engagements que ceux qui lui sont imposés par ses chefs, et ceux-là, il doit les exécuter toujours. Si par hasard ses chefs lui ordonnaient demain de prendre la cocarde blanche, que devrait-il faire ? Au reste, M. Soult a usé de toute sorte de ménagements avec les officiers congédiés; il ne les a pas chassés, il leur a seulement dit d'aller réfléchir chez eux. Voyez la naïveté ! Elle a fait rire les députés aux éclats. Plus que jamais dans son discours, haché, saccadé, morcelé, péniblement trouvé, M. Soult a déclaré la guerre aux accents graves et aux accents aigus. M. Soult, par exemple, dit toujours la *defense* et l'*ecole*.

— Eh bien! je le répète, ce foudre de guerre, l'adversaire de lord Wellington, ressemble comme deux gouttes d'eau bénite à un curé de campagne.

Pendant cette législature, un thême d'une très grande importance pour le temps où l'on était a rempli d'orages quatre ou cinq séances de la Chambre. Nous voulons parler de l'hérédité de la pairie. En 1814, au retour de Mittau, quand Louis XVIII avait octroyé à la France la charte de

Saint-Ouen, il y avait tout arrangé à l'anglaise. De même qu'il existe à Londres une vieille et puissante oligarchie, fondée sur le droit de primogéniture, de même il prescrivait qu'il y eût à Paris, afin de servir d'étai au trône, une Chambre haute dont tous les membres renaîtraient dans leurs fils. A peu de chose près, c'était le droit d'aînesse; c'était l'ancien régime se replantant par boutures. En réalité, la monarchie n'avait pas trouvé une grande aide dans cet expédient, puisque la noblesse, érigée en pairies, n'avait pas su, au 20 mars 1815, empêcher Napoléon de chasser le vieux roi des Tuileries, ni, en 1830, le peuple de Paris de renvoyer du même coup Charles X, Louis XIX, et Henri V. Mais que voulez-vous? tout roi des barricades qu'il était, Louis-Philippe tenait à cet antique attribut de l'hérédité chez les pairs. Lui aussi, quoiqu'il prît plaisir à boire en public dans la gourde d'un paveur, lui aussi raffolait de la noblesse. Mais le côté gauche, représentant des idées de la nation, intervenait pour lui tenir la dragée haute et pour lui rappeler la nuit du 4 août 1789. On venait de repousser trois rois dans l'exil: était-ce pour nourrir trois cents petites dynasties de ducs, de marquis, de comtes et de barons? La discussion a donc roulé là-dessus, et elle a été brillante. En fin de compte, la victoire a dû demeurer au génie de la Révolution française ; le principe de l'hérédité a été aboli.

Léon Gozlan a eu à se faire l'historiographe de ces tournois oratoires. Il a passé en revue, toujours en souriant, les beaux parleurs dont les discours d'alors faisaient grand bruit. Ainsi donc il a croqué au passage vingt foudres d'éloquence : MM. Mauguin, Odilon Barrot, Bignon, Eusèbe Salvente, Laurence et MM. Guizot, Thiers et Berryer. Invariable travail du temps ! Presque toutes ces gloires de la tribune se sont déjà effacées de la mémoire des hommes, et ces scènes sont comme d'hier! Mais la petite prose claire, sautillante et sarcastique du journaliste n'a pas vieilli. Quoique l'artisan soit mort depuis vingt années, son œuvre subsiste avec tous ses parfums de jeunesse.

A propos de ces débats, on attendait comme un grand événement un discours de M. Royer-Collard. Ah ! M. Royer Collard, ce Nestor en perruque chinchilla, qu'était-ce au juste? Un rabâcheur de redites usées ou bien un oracle? Prenons que c'était réellement un oracle. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'on attendait que ce grand pontife de la doctrine prît la parole, comme on attend, un soir d'opéra, que le ténor en vedette chante son air de bravoure. On comptait les minutes, on calculait la durée des harangues, on trouvait les autres orateurs bien lents et bien lourds. Allons, bavards, un peu plus de diligence, nous sommes pressés d'écouter l'oracle !

Attention! trois fois attention! voilà M. Royer-Collard qui descend des profondeurs du centre. Quelques députés affamés de la section du centre gauche crient à demain. Il est six heures : on leur répond par un hourra général. — En place! hurlent les huissiers. — En place! crient les députés. — Parlez! crie la majorité de la Chambre. – M. Royer-Collard, qui un moment s'était arrêté devant le banc des ministres, comme pour achever d'y puiser toutes ses inspirations, se dirige vers la tribune. Silence! Un recueillement d'attention et de curiosité est partout. Les lampes sont éclairées et projettent leur faible lueur sur les figures des députés, surgissant sérieuses et attentives de leurs bancs noirs, et sur les têtes curieuses qui s'avancent en haut dans les tribunes. Le Jérémie de la monarchie va parler. Il commence.

Son discours, ravissant morceau de style politique, qu'on dirait souvent écrit avec la plume de J.-J. Rousseau et pensé avec l'esprit de Montesquieu, n'est pourtant qu'un brillant paradoxe en faveur de l'hérédité de la pairie. Malgré sa physionomie logique, les contradictions y abondent. Ici, c'est une explication sophistique de la souveraineté du peuple que l'orateur place dans le droit et non dans les volontés de la majorité; et là, c'est un appel : du parterre en tumulte au parterre attentif. La citation est de M. Royer-Collard. La volonté de tous, ce n'est, devant lui, que la force, et on ne lui doit ni obéissance ni respect. La souveraineté du peuple, dès que l'anarchie lui manque, va se précipiter dans le despotisme. La pairie héréditaire seule peut sauver le gouvernement royal de la mort et de la dissolution. En perdant l'hérédité, la Chambre

des pairs perd son honneur; ôtez-lui son nom, ce sera un mensonge de moins. Enfin, sans la pairie héréditaire, vous n'aurez qu'une démocratie royale, agonisant fantôme de royauté.

Voilà le sommaire de ce discours si impatiemment attendu, si religieusement écouté, jeté comme un cri de désespoir au milieu de la discussion, prononcé comme une parole de menace, comme une prophétie de malheur ; et dans la salle tout concourait à en augmenter l'effet : l'obscurité, le silence, l'attention donnaient à l'assemblée une teinte de sombre solennité. A peine quelques murmures étouffés protestaient de temps en temps contre ces paradoxes et ces menaces. Cependant ce discours n'a ébranlé aucune conscience, il n'a changé aucune conviction : toute la puissance du talent de M. Royer-Collard, tout l'effrayant de ses prophéties, ne donneront pas une voix de plus à la pairie héréditaire.

Ainsi que le jeune journaliste l'a préjugé, cette savante harangue aura été prononcée en pure perte. Non, l'hérédité ne sera pas sauvée. Nos seigneurs les pairs de France ne seront que des dignitaires viagers. A la vérité, le parti de la Révolution avait à faire entendre aussi son oracle ; c'était La Fayette, un marquis de vieille roche, un véritable aristocrate de naissance, et celui-là, bien entendu, s'escrimait contre la perpétuité de l'aristocratie.

Vieillard contre vieillard. Celui-là descend des bancs de la gauche. C'est La Fayette. Pour un homme qui

s'est battu aux côtés de Washington, qui a présidé au Champ-de-Mars la fête de la Fédération, qui a été emprisonné par l'Autriche à Olmütz, il est encore très vert. Surtout il est très correct dans sa mise et plus encore dans son langage qui ne cesse pas d'être le langage charmant d'un homme de cour. Surtout ses yeux et ses lèvres débordent d'esprit.

Il ne fera pas de longues phrases. Si tous les discours étaient brefs, pleins et intéressants comme les peu nombreuses paroles de l'homme des deux mondes, sans nul doute on écouterait toujours avidement. Suivant son usage, La Fayette a entassé peu d'arguments. Il se borne à cette supposition qui, par une épigramme, explique spirituellement l'inconvénient qu'il y a dans l'hérédité des castes. « — Messieurs, si un homme mettait dans son testament que ses héritiers et descendants seront forcés de se servir à perpétuité des fils et descendants de son avocat, de son notaire, de son médecin, de son tailleur, de son bottier, le testament serait cassé pour cause d'aliénation mentale. » Toute la Chambre a ri. Toutes les belles phrases de M. Royer-Collard étaient oubliées.

Au dépouillement du scrutin, il y avait 410 votants. — Pour l'hérédité : 86; contre l'hérédité : 324. Majorité formidable, comme vous voyez. En constatant ce résultat, Léon Gozlan ajoute en s'adressant à la cantonnade : « Il y a, dit-on, en ce moment, trente-cinq ou quarante fils aînés de pairs de France en nourrice. Voilà des enfants qui, demain, s'ils prennent connaissance du *Moniteur uni-*

versel, ne seront pas contents et brailleront ferme contre les Jacobins! »

Il ne se contentait pas de cette sortie. Pour bien mettre en relief la situation faite par le vote sur la gent doctrinaire, il imaginait une scène entre un ami de l'illustre M. Royer-Collard et sa servante, et cette scène ne manquait pas d'être d'un comique achevé, ainsi que le lecteur va pouvoir en juger.

Un doctrinaire, tout imbu de la philosophie écossaise, est allé au Palais-Bourbon afin d'assister aux mémorables débats dont nous venons de parler et il raconte à sa bonne ses impressions d'audience :

« — Marianne, j'étouffe!

— Monsieur, je vais ouvrir la croisée.

— J'étouffe!

— Y aurait-il eu une émeute?

— Pis que cela. Je viens de la Chambre.

— Voilà comme vous êtes. Le médecin vous l'a pourtant bien défendu. Et que s'est-il passé à cette Chambre?

— Tu n'y comprendrais rien.

— Ça ne regarde donc pas le pauvre peuple?

— Si fait : il est perdu!

— Alors ça nous concerne : parlez, dites.

— Ils ont rejeté l'hérédité de la pairie.

— Ça va-t-y faire hausser les grains?

— Non; mais que diront les Anglais?

— Est-ce que nous allons avoir la guerre avec les Anglais?

— Non; mais l'équilibre est brisé.

— Dame! si l'équilibre est brisé, faut voir. L'huile est déjà bien chère! le bois flotté sera hors de prix cette année! Votre équilibre vient bien mal.

— Mon Dieu! mon Dieu! la non-hérédité de la pairie ne fera pas monter les huiles ni le bois; mais le principe constitutionnel est violé.

— L'est pas qui veut, monsieur. Mais vous suez, vos bottes sont crottées, vous êtes pâle!

— C'est la non-hérédité de la pairie, Marianne.

— Ah! bien, vous toussez déjà; vous voilà enrhumé.

— Il faudra pourtant prendre un parti.

— Prenez des quatre-fleurs et de la camomille romaine.

— Mon bonnet de nuit, mes chaussettes de flanelle, Marianne.

— Monsieur met son bonnet aux pieds et ses chaussettes à la tête...

— Pardon, Marianne; mais l'hérédité étant partie intégrante de la société nouvelle...

— Songez-y bien, monsieur, vous avez chaud, vos dents claquent, vous toussez.

— La non-hérédité...

— Demain vous aurez une fluxion.

— C'est la non-hérédité qui en sera cause.

— Vous cracherez le sang. Ce sera votre faute.

— Celle de la non-hérédité.

— Vous ne pourrez assister aux récoltes, et vous ne pourrez en accuser...

— Que la non-hérédité...

— Vous serez volé par vos fermiers...

— Et par la non-hérédité.

— Le chagrin aggravera la maladie.

— Je serai achevé par la non-hérédité.
— Vous mourrez, monsieur!
— Grâce à la non-hérédité, Marianne.
— Monsieur veut-il que je me repose?
— Oui, Marianne!
— Mais, monsieur...
— Je t'entends : à cause de l'hérédité. »

On passe à autre chose, à des questions d'utilité publique, par exemple. Ainsi nous rentrons dans le prosaïque de la vie ordinaire. Léon Gozlan profite de cette accalmie pour revenir à son métier de faiseur de vignettes. En voici une assez bien réussie sur l'une des grandes personnalités du moment.

M. de Martignac, qui avait été proclamé député au commencement de la séance, est entré dans la salle pendant le discours de M. Odilon Barrot. Le larmoyant ministre de la Restauration va s'asseoir au centre droit, tout près de M. le vicomte Decazes; c'est son ancienne place. Il a l'air faible et souffreteux; il s'appuie sur un bambou; il n'a plus ce port noble et leste qui le distinguait, alors qu'il était chef du ministère. Les larmes qu'il a versées sur le sort de son royal patron l'ont miné et affaibli. A peine est-il entré que M. Royer-Collard est allé s'asseoir amicalement à côté de lui. Dès qu'il a eu prêté serment, d'une voix faible et d'une manière inintelligible, toute la clientèle de la Restauration est allée le féliciter. Il n'est pas jusqu'à M. de Rambuteau, l'homme aux fautes d'orthographe, qui n'ait voulu lui offrir son hommage. Mais M. de Mar-

tignac ressemble à Achille privé de Briséis; il pleure et il ne veut pas être consolé. Et il a été vaudevilliste dans sa folle jeunesse!

On n'en finirait plus si l'on devait tenir note de toutes les remarques piquantes, sorties de cette plume si acérée. Citons-en pourtant encore une. La Fayette, peu satisfait de la politique du juste-milieu, a donné sa démission de commandant général des gardes nationales de France. On l'a remplacé, en tant que commandant des gardes nationales de la Seine, par le général Mouton, comte de Lobau, un grognard de l'Empire. Mais voilà que ce même général s'est rendu célèbre, et trop célèbre, le 5 mai 1831, en dissipant l'émeute bonapartiste de la place Vendôme à l'aide de pompes à incendie. Il a aspergé les manifestants. D'où une grêle d'épigrammes. D'où le mépris militaire du vainqueur de Toulouse.

M. de Lobau entre majestueusement. Le remplaçant de La Fayette affecte tous les jours, en montant à sa place, de passer devant le ministre de la guerre, lequel jamais ne lui adresse la parole. L'illustre maréchal tient à ne pas fraterniser avec un collègue qui a gagné son bâton dans le combat aquatique de la place Vendôme.

Encore un coup de crayon, en passant. C'est sur une des notabilités du parti libéral d'il y a cinquante ans.

Et puisque j'en trouve l'occasion, je veux vous faire le portrait de M. Gaëtan. Troisième fils du vénérable Larochefoucault-Liancourt, dont vous savez toutes les patriarchales vertus et le noble patriotisme, M. Gaëtan n'est ni grand ni petit, de la taille et de la corpulence à peu près de M. Charles Dupin, son voisin, ou de M. Saint-Cricq de Mont-Plaisir, près duquel il s'asseoit ordinairement. Sa tête chauve est ombragée sur le devant par un brin de cheveux couleur de cendre ; ses favoris sont d'un blond poudreux ; sa figure est longue, maigre et jaune ; il y a du prêtre dans sa physionomie. M. Gaëtan se tient régulièrement assis au banc du centre gauche, tout à fait derrière les ministres. Il correspond à la place de M. Barthe. M. Gaëtan de Larochefoucault a parfois proposé d'excellentes idées ; mais quand il parle, il ânonne, il zézaie ; on ne sait ce qu'il dit. Rejetons des races historiques, comme vous descendez ! Et il court un bruit terrible. On prétend que M. Gaëtan de Larochefoucault a fait une tragédie. Est-ce vrai, cela ? Une tragédie en vers de douze pieds, intitulée : *Agrippine !* Il la cache, il ne la montre qu'à ses intimes. Une tragédie par un député du Cher, le pays des moutons ! Prenez garde, monsieur Gaëtan : M. Viennet pourrait être jaloux !

Dans ces mêmes esquisses, qu'on s'arrachait, il est une figure qu'on voit revenir sans cesse. Celle-là est traitée sans nulle pitié. Je nomme tout de suite M. Thiers, le très jeune et encore peu célèbre député d'Aix. Léon Gozlan fait de lui sa bête noire. Tantôt il lui impute à crime son envie d'arriver

trop vite, tantôt il lui reproche son ingratitude envers la Révolution, sa seconde nourrice; le plus souvent, il le met en joue à cause de sa loquacité : — « Te tairas-tu, bouche du Rhône? » écrit-il un jour; et dès le lendemain, grâce au mordant de sa singularité, le mot court Paris et y devient populaire. En ce temps-là, il est bon de ne pas l'oublier, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, tout nouveau au Parlement, n'est encore rien. En lui, sans doute, on reconnaît bien l'un des principaux artisans de Juillet, puisqu'il est l'auteur de la protestation des journalistes, mais c'est tout; et ce n'est pas assez pour justifier le mouvement qu'il se donne. On n'entend que lui, on le voit partout; il a une activité d'écureuil tournant dans sa cage. — « Tout à coup un sifflet déchire l'air. Qu'est-ce que c'est que ça? Cent têtes se retournent. Eh! mais! c'est le petit M. Thiers qui est à la tribune; ce sifflet, c'est la voix de l'orateur. » Un autre jour, il lance un autre trait, plein de malice, un véritable indice de caractère. — « A un certain moment, le président du conseil, M. Casimir Perier, a besoin de s'absenter. Il sort. Cinq minutes après, quand il rentre, il trouve son siège occupé; c'est le petit M. Thiers qui s'est emparé de sa place. »

Léon Gozlan est décidément impitoyable; il ne laisse à sa victime ni repos, ni trève; il l'empoigne sur tout et à propos de rien. Un jour, les députés libéraux de la Vendée viennent se plaindre des

excès des Chouans contre les patriotes et ils prétendent que les Chouans sont favorisés en cela par le juste-milieu. Eh bien! M. Thiers prend la parole.

Voici maintenant venir encore M. Thiers; il se glisse à la tribune. Qui veut entendre glapir une apologie des carlistes mêlée à une défense du ministère? qui veut s'égayer un instant? M. Thiers est aujourd'hui en verve d'esprit, en train de plaisanteries. Il plaisante sur les femmes qui vont dans le Midi conspirer à confesse, sur les soldats que l'on mène à la messe par ordre du ministre de la guerre, sur les carlistes et sur les émeutes qui ne faisaient pas rire aussi agréablement il y a trois jours. Voulez-vous un remède au malaise du pays? M. Thiers va vous le donner. Aujourd'hui M. Thiers s'est fait le médecin du juste-milieu; il entre en concurrence avec M. Lobau pour l'application des remèdes. Que si les allusions à certaines destitutions récentes ou probablement prochaines vous plaisaient, vous en aurez avec M. Thiers. Puis, écoutez mieux encore. M. Thiers fait noblement et grandement sa profession d'indépendance. Ne riez pas : si M. Thiers défend le ministère, c'est en amateur et pour son plaisir; c'est un simple service d'ami qu'il lui rend en bataillant pour son salut. Sublime désintéressement! Pour de l'ambition, n'allez pas croire qu'il en ait. M. Thiers est petit et veut rester petit; il ne se soucie pas le moins du monde du piédestal ministériel pour se garantir et se ehausser. Croyez ça et buvez un verre de Chambertin.

Rien de plus charmant, d'accord ; mais on se demande d'où vient tant d'acharnement ? Est-ce parce que le journaliste trouve du plaisir à dauber sur un confrère, d'abord, et ensuite sur un homme de la même taille que lui ? Est-ce une volupté de tourner en dérision un compatriote ? Y a-t-il, sous jeu, quelque sujet de rancune ? Ces diverses questions sont demeurées sans réponse. On en est réduit à supposer que la victime avait été choisie parce que son exiguïté, sa voix, sa personne prêtaient à la plaisanterie, et, dès lors, ce ne serait plus qu'un jeu puéril. Au surplus, M. Thiers était déjà bon cheval de trompette, comme l'a dit Henri Monnier. Tant de brocards ne l'ont pas empêché de voir qu'il serait appelé, un jour, à de hautes destinées. Qu'aurait pensé le railleur de ses épigrammes de 1831, si, vivant encore en 1870, à l'heure de nos désastres, il eût pu, comme nous, être témoin des efforts qu'a faits l'illustre vieillard pour relever la patrie perdue par la folie d'un Bonaparte ? Se fût-il encore moqué ?

V

Un changement de front au *Figaro*. — Départ de M. H. de Latouche. — Un ruban rouge arraché. — Nestor Roqueplan et le colonel Gallois. — Un mot de *Brid'Oison*. — Désabonnement en masse. — Effort pour retenir les lecteurs. — La littérature satirique mise à l'ordre du jour. — Léon Gozlan et les *Jeune France*. — Un démembrement du Cénacle. — Le *Jeune France* dans le monde. — Le *Jeune France* au Salon. — Festin des *Jeune France*. — Léon Gozlan et Théophile Gautier. — Une réminiscence. — Un vers de Boileau. — L'ameublement des *Jeune France*. — Redoublement de succès. — Le *Jeune France* en voyage. — Transformation du type. — Le Bousingot.

A l'époque où paraissaient les croquis dont nous venons de parler, le *Figaro*, républicain dans plus d'une circonstance, marchait de pair avec la gauche radicale. Tout à coup, M. de Latouche, qui y représentait la Révolution, se retira, et, dès le lendemain, le journal tourna casaque, comme on dit. On n'a pas oublié le duel du colonel Gallois avec Nestor Roqueplan auquel cet officier avait arraché en public, au foyer de l'Opéra, le ruban rouge que le roi venait de lui donner; on se souvient aussi

des attaques très acerbes formulées par les autres organes de la presse légère. Entre autres choses, les vétérans vous rappelleront la boutade de *Brid'Oison*, petite feuille légitimiste, parfois fort amusante. — « Hier, *Brid'Oison*, se trouvant à court d'esprit, alla trouver *Figaro* pour le prier de lui en céder. — Pas possible, mon vieux, répondit le Barbier : j'ai tout vendu. » — C'était piquant ; on dirait, de nos jours, que c'était raide. Il avait effectivement tout vendu à la liste civile de Louis-Philippe, moyennant une subvention de 50,000 francs par an et une croix de chevalier de la Légion d'honneur. C'en était assez pour expliquer le brusque changement qui venait de s'opérer. Dès lors, à ce journal d'une insoumission si manifeste, on modifia le ton, les allures, le langage de la veille ; mais ce ne devait plus être avec le même succès. *Figaro* ministériel, la chose parut monstrueuse. La vogue ne pouvait durer. On ne tarda pas à voir se dessiner un rapide mouvement de désaffection. Les abonnés partaient par bandes. Si la clientèle s'en allait, adieu la subvention. Il fut décidé qu'on se battrait les flancs pour faire du nouveau et pour retenir les fuyards. Ce fut à ce sujet que Nestor Roqueplan, fort habile homme, après tout, imagina un moyen propre à retenir les abonnés. Comme on était saturé de politique, il s'agissait tout simplement de recourir à des variétés littéraires, mais toujours satiriques, genre dont on s'est toujours

montré friand en France. Puisque le romantisme était triomphant, souverain au théâtre, maître dans les librairies, dominant dans les *Revues*, il fallait viser les romantiques et rire d'eux. Même chose pour les Saint-Simoniens, pour les Templiers, pour les *Jeune France*, surtout.

— Les *Jeune France*, ce sera à Léon Gozlan à les mettre sur la sellette, disait le rédacteur en chef du *Figaro*.

Qu'étaient-ce que les *Jeune France*? Primitivement, on désignait sous ce nom un schisme ou, si vous voulez, un démembrement du grand Cénacle. De cette assemblée, dès le lendemain de la Révolution de 1830, s'étaient échappés, presque furieux, les adeptes qui, en voyant Victor Hugo arborer la cocarde tricolore et célébrer dans ses vers les morts des Trois Jours, se refusaient à le suivre. On comptait, parmi eux, un peu Émile et Antony Deschamps et plus effectivement MM. Jules de Ressignier, Gaspard de Pons, S. de Saint-Valry et Ulric Guttinguer. Royalistes et chrétiens, ils ne voulaient délaisser ni le drapeau blanc, ni la croix du Golgotha, ni le culte du moyen âge. Or, pour se différencier des romantiques victorieux qui s'en allaient au vent du siècle, ils s'étaient donné le nom de *Jeune France*.

Ce nom, il arriva que des disciples, plus exaltés que les maîtres, le ramassèrent, s'en emparèrent, l'arborèrent et constituèrent une sorte de parti nouveau, mais purement artistique et littéraire.

Poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, tribuns, il y eut de tout cela dans ce nouveau collège. Disons la vérité sans biaiser : on y trouvait surtout des *fruits secs* de toutes les spécialités.

Tels étaient les *Jeune France*, auxquels en voulait le *Figaro*.

Le *Jeune France* est né du jour où la peinture a fait alliance avec la littérature romantique. Le poète a dit au peintre : « Vous peignez, mais vous ne savez pas parler; prenez mon jargon, écrasez! voilà ma plume. » Le peintre a répondu au poète : « Vous écrivez, mais vous ne savez pas peindre; prenez ma barbe, et choisissez encore : barbe de moines, barbe de capucins, barbe de boucs, barbe du moyen âge, barbe de mammifères, barbe de quadrumanes. » Et dès ce jour les peintres ont su écrire, les hommes de lettres ont eu la barbe. Voilà pourquoi il y a un journal qui s'appelle *l'Artiste*, rédigé par des peintres; voilà pourquoi M. Balzac est *Jeune France*.

Le *Jeune France* est donc tout à la fois poète et peintre, ou il tient par quelques parties à ces deux conditions; c'est-à-dire qu'il pleure aux vers romantiques, et se convulsionne à la couleur primitive, qu'il s'évanouit au vers brisé et tombe raide mort devant le vermillon pur.

Le *Jeune France* est assez bien reçu dans les salons. Ordinairement il a un habit noir, boutonné de l'épigastre aux carotides maxillaires; collet flasque, cravate flasque, figure flasque; le tout, pâle, sale et opale. Il a le pantalon brisé sur la botte, et la botte ordinaire-

ment crevée ou couverte de poussière. Il vient de loin, de bien loin, de la verte colline ou du chemin poudreux. Avec cela, le *Jeune France* doit avoir l'air courbé par l'orage; il est voûté comme une ogive de l'Orient venue: son cou et son dos forment une vive arête. Appuyé sur le manteau d'une cheminée, il ressemble à une Salamandre, à une cariatide, à un magot; c'est le feu, c'est la pierre, c'est un Chinois.

Le *Jeune France* est gai, mais d'une gaîté putride. Dans la journée il a vu les Catacombes, le Père-Lachaise et la Chambre des pairs; il devise sur Montfaucon et le cabinet d'anatomie; aux jeunes dames il montre un os, et leur dit : « Vous en avez autant sous vos gazes et vos mousselines. Ainsi vous marchez toujours en compagnie d'un squelette, vous avez la mort sous vos jupes : voyons la mort! »

Le *Jeune France* aime donc la musique, et boit du punch, et se grise : c'est le genre. Oh! combien la réalité de cette vie est profonde, et sombre, et salée : comme la mer! Bois, jeune homme, bois toujours, bois! jusqu'à la lie, jusqu'aux citrons, jusqu'à la muscade. On porte le *Jeune France* chez lui.

Et si dans la nuit il s'éveille, il écrit aux rayons de la lune, il peint à la lueur des étoiles; et il peint comme ça lui vient, lui! comme le chaos; chaos sublime! croûte phénoménale! type primitif! égyptien, pyramidal, mastodonte; c'est grand, c'est laque, c'est ocre, c'est bistre, c'est une grande route de couleurs natives, minérales, désordonnées. Et si Dieu l'a fait écrivain; il commence toutes ces phrases par *c'est*, par le pronom démonstratif et le verbe substantif *être*; ce qui constitue le grand écrivain. Toute rhétorique com-

mençant et finissant là. Le *Jeune France* abhorre personnellement le verbe. Il écrit sans verbe. La révolution de Juillet a tué le verbe. Quelques-uns ont demandé, avec l'abolition de la pairie, la suppression du substantif. Vu qu'on peut commencer toutes phrases par *il*, et qu'une Chambre des députés suffit.

Le *Jeune France* est patriote, quelquefois républicain, Mais c'est par étrangeté. Car il ne s'habille pas comme le peuple; il ne mange pas, il ne parle pas comme le peuple. Il rougirait au contraire d'être dans ce cas. mais il défend le peuple, parce que le peuple est spontané, brut, dramatique, carré, fortement coloré, barbu.

Le *Jeune France* n'aime pas le journaliste, parce que le journaliste ne produit pas : lui qui produit tant!

Deux sous pour voir un géant patagon, un nain du Spitzberg; quatre sous pour examiner l'Albinos, le serpent Boa; dix pour considérer les Kabiles et leur interprète; rien pour voir les *Jeune France*. On peut les trouver le matin à Tortoni, le jour dans la rue, le soir aux premières représentations romantiques. On peut en approcher sans crainte; le *Jeune France* ne mord pas. Examinez, messieurs, mesdames!

L'article fit du bruit, ou, si vous l'aimez mieux, il eut du succès dans Paris, parce qu'il reposait sur un grand fond de vérité. On demanda naturellement à l'auteur d'y faire une suite. Léon Gozlan répondit par un portrait de femme, la *dame Jeune France*.

La dame *Jeune France* a les dents azurées, les che-

veux blonds ou cendrés, l'œil transparent, la moustache. On mesure son âge proportionnel de quatorze à trente; toutefois il y a des *Jeune France* précoces qui ont fait leur *fantastique* à douze ans; il y en a de caduques qui parlent des baisers d'Ariel à quarante-cinq, et qui mâchent de la pâte balsamique. On se fait appeler Adda ou Sapho, et l'on met du fard.

La toilette de la demoiselle *Jeune France* doit être négligée. Chapeau de paille, tremblant comme la feuille du palmier, noué par un ruban fané, claquant au vent du matin ou à la bise des grèves. Pâle et rose à la fois, sa collerette pleure sur son cachemire, son cachemire pleure sur sa robe, sa robe sur ses jambes; elle pleure sur le tout. Les demoiselles *Jeune France* n'ont pas de jambes. Je puis garantir qu'elles fixent le bas au-dessous du genou.

Son bras cherche toujours une lyre, son pied une feuille sèche, son œil un oiseau dans l'espace, ou un homme. L'homme, c'est l'ange tombé; c'est le Satan de Milton ou de Klopstock. Mais vienne l'ange tombé, elle le ramassera, et l'on verra si elle l'aime; qu'il vienne avec le parfum du vallon, le rayon d'en haut ou le fiacre à l'heure, on lui dira : Soyez le bien venu, car la dame *Jeune France* aime l'homme, l'homme qui a laissé ses ailes dans le séjour des anges, et son manteau à la portière.

Sieds-toi près d'elle, *Jeune France* mâle, prends ses deux mains dans ta main, ses deux pieds dans tes pieds; mords-la de tes regards, mais garde-toi d'un défaut impardonnable; aie de la barbe, c'est bien; beaucoup de barbe, cela ne nuit pas; sois sale, c'est le génie; sois obscur, ton front porte un orage; mais

que je te dise : il fut une *Jeune France* qui aimait beaucoup un *Jeune France*; un jour elle lui dit : « Vous avez de la barbe et un cœur haut, seigneur; mais je ne vous aime plus : vous prenez du ventre. »

Qui n'a vu au salon les demoiselles *Jeune France*, vitrifiées d'admiration devant les nébuleux chefs-d'œuvre de l'école? « Comme c'est chaos, disaient-elles; comme c'est vent, poussière, damnation! Il y a là de l'avenir et du sans bornes. Soutenez-moi, le sublime tue. — Votre flacon!... — Mademoiselle, ceci est d'un *Jeune France*... — Oh! beau! — Ceci encore... — Oh! admirable! — Ceci encore... — Oh! excentrique! — Ceci toujours... — Oh! assez!... Pourquoi, pauvre fille, m'écraser sous tant d'admiration? »

Et dans ce monde où les femmes, selon les lois de l'ignoble nature, déforment leur sein à allaiter des enfants qui n'ont ni ailes, ni flammes sur le front, mais des couches ailleurs; où elles soignent le linge de leurs maris, écrivent la dépense du jour sans fautes d'orthographe; où il n'est pas décent d'avoir un amant; quelle place assigner aux demoiselles *Jeune France* qui vivent d'harmonie et de méditations, qui s'enivrent au bruit de la harpe éolienne et de la lyre de David, qui veulent l'émotion forte, rapide, instantanée; le cheval arabe qui fend l'air de sa proue, la barque amoureuse qui caresse les flots; qui disent aux étoiles : « Quand irai-je vers vous, mes sœurs? » Prenez une excellente bouchère pour femme, prenez la fille d'un boulanger; mais n'épousez pas les sœurs des étoiles; passez-vous du soleil pour beau-frère.

Au bord du torrent rapide, sous le grand chêne, quand la feuille des bois tombe dans la prairie à l'ex-

trémité de la roche aiguë, que l'hiver a blanchi, que la foudre a frappé, la demoiselle *Jeune France* est bien : elle est là comme un caprice de la création ; mais sa place, son trône, c'est le salon. Le salon avec les beaux tapis d'Ispahan, les pendules et les *Jeune France*. — « Voyez, ma sœur, se disent-elles à voix basse ; comme il est beau de pâleur, intéressant d'anévrisme ! C'est Schawrtz qui l'habille. Il a les yeux de Satan. Comme j'aime Satan ! »

Puis on danse follement, et toutes les barbes remuent ; on dirait un troupeau de la campagne de Naples qui presse un volcan sous ses pieds. Les lorgnons voltigent avec les écharpes, avec les touffes du menton. « C'est fantastique, bon ange, dit un *France* à une *France* ; c'est macabre, mon Ituriel. Aimes-tu pas la danse macabre ? »

Le moment solennel arrive ; le piano se déploie. Alors les mères *Jeune France* se dilatent, se dissolvent, à voir leurs filles dire les goules, les gnômes, les salamandres, les sylphes, et autres choses de cette nature.

Enfin la soirée est terminée ; le lustre s'éteint : on va partir ; il n'y a plus qu'à lire un poëme à strophes échevelées.

Et tout ceci est une comédie : en sortant, la dame *Jeune France* mange du bœuf rôti ; le *Jeune France* va fumer à sa croisée.

En lisant de nos jours ces pages étranges, on est tenté de se demander si celui qui les a écrites n'a pas voulu se moquer du lecteur, ou bien s'il n'a pas été lui-même le jouet d'un rêve germanique

ou d'un cauchemar. Comment! il a pu exister de telles mœurs dans ce grand Paris, le sol qui a vu naître Molière et Voltaire, ces deux parangons du bon sens? Eh! mon Dieu, oui, ces êtres bizarres ont vécu; on a pu voir circuler à travers nos rues ces formes de langage. Rien n'est imaginé en tout ceci. Il faut y voir une réalité des plus concrètes, quelque chose comme l'arrière-face du romantisme.

Théophile Gautier a, lui aussi, écrit sur les *Jeune France*. On connaît son livre, puisqu'il a survécu. Poète chevelu, étant l'un des membres du petit Cénacle, il était mieux à même qu'aucun autre d'observer ce qui se passait dans le monde bigarré des artistes du temps dont nous parlons. Les figures qu'il a dessinées sont à mettre en regard des silhouettes que Léon Gozlan laissait tomber de son crayon. Il est certain que, dans ce que nous venons de citer, on pourrait, avec un peu de bonne volonté, retrouver la tête fantasque d'*Albertus*. Or, au moment même où les deux observateurs décrivaient si bien les *Jeune France*, étant séparés un peu par l'âge, un peu par des dissonnances d'école, ils n'avaient pu se rencontrer, ni s'entendre. S'ils se sont livrés à la même étude et à la même heure, on est donc en droit de conclure que le ridicule visé par eux était fortement en évidence. Ainsi l'actualité les pressait également l'un et l'autre et ils s'étaient mis à la poursuite de la même vérité.

Léon Gozlan nous a montré la *Jeune France* dans la vie intime; il va nous la faire voir à table, et vous allez voir des tableaux à rapprocher de certaines scènes de *Pantagruel* et de *Gargantua*.

Le *Jeune France* aime la hure de sanglier, le filet de chevreuil sauvage, le paon aux larges ailes, l'eau parfumée, les drageoirs et les hanaps.

Mange du sanglier, homme fort : c'est indigeste, mais gothique. Le paon est détestable; mais il a une queue, est-ce pas? qui semble un soleil, un héliotrope, une pensée orientale. La métaphore l'emporte sur l'appétit, et tu déchires l'aile du volatile, en songeant qu'il a paré jadis la table d'un seigneur châtelain et fait les délices de l'hôtel de Nesle. Du paon pour quatre, garçon.

Mais avant tout, la soupe jaune, le potage au safran; le potage apporté du bas-empire en Italie par les Lascaris, et arrivé en France avec la peste noire. Ris, maudit et funeste gastronome, de la julienne, du potage au riz, au vermicelle, à la purée; lave-toi l'estomac de la soupe jaune. Tu la manges et tu dis : « Voir à ce sujet Procope, Casaubon, et les porphyrogénètes. » C'est bien : digère et cite; nous verrons plus tard.

Après la soupe jaune, le bœuf noir cuit dans l'eau, nourriture des hommes primitifs.

« — Avez-vous vos couteaux?

— Nous ne portons que des poignards.

— A nous les poignards!

— Oh! qu'il soit maudit celui qui le premier creusa

la cuillère, sculpta la fourchette, ces deux parodies de la main humaine, de la main qui a un creux pour peser le monde, cinq doigts pour le presser. Passez-moi du bœuf noir.

— C'est là que l'homme aurait dû arrêter ses investigations profanes! Mais non; pour manger le bœuf, il lui a fallu de la moutarde de Maille, des petites raves et du beurre .. Y en a-t-il sur la table?

— Quels vins buvaient les anciens?

— Les Chaldéens, du Maréotis. *Vide Joseph.*

— Les Grecs, du Lampsaque. *Vide Strabon.*

— Les Romains, du Camprenien. *Vide Pline.*

— Les Gaulois buvaient de l'eau.

— Avez-vous entendu, garçon, page, troubadour ou varlet?

— Je ne puis servir à ces messieurs que du vin gaulois, du Médoc, cachet vert, du Haut-Brion, ou du vin du grand-duc.

— Naze-de-cabre! donnez-nous du Champagne.

— Il a dit naze-de-cabre! Que le mot est joli! Répétez, s'il vous plaît.

— Naze-de-cabre, vertu-bœuf, tripe-de-bœuf, thu-bœuf, corne-de-bœuf, cul-de-bœuf!

— Oh! assez! c'est beau! c'est gaulois! vertu-bœuf!

— Vertu-bœuf, c'est roman.

— C'est bourguignon.

— C'est ostro-vandale.

— C'est sarmate.

— Adonc! Pasquedieu! comme disait Louis XI, que nos tripes sont gorgiées, ainsi qu'aimait à s'exprimer Louis XII, et que nous avons satisfait au dieu Joves

par nos libations, selon que le voulait le médecin Hippocratès. Oyez ce vers : ce sont des tensons.

— Est-il fort sur le vieux langage! Voilà qui est parlé : Pasquedieu, gorgiées, tripes, Joves, Hippocratès!

— C'est que monsieur sait le grec.

— Varlet!

— Bulgare, la maulubec me trousse, par le sambreguoi! bren! saint Goguelu! maugré! du Champagne!

— Je gage dix écus au soleil et dix autres au porc-épic que votre barbe a six mois?

— Monsieur me flatte. La vôtre est plus bison que la mienne, mais celle de monsieur est tout à fait veau marin. Grand style. »

Ici, notre peintre s'arrête un moment afin de décrire un sous-genre.

« A propos, connaissez-vous le monsieur, fade, blond, qui est noble et maigre comme une rapière, qui boit du grog et écrit dans des *Revues* qui boivent de l'eau? C'est le *Jeune France* de l'espèce blonde. Voilà plus loin le terrible du genre : favoris épais, moustache épaisse, barbe dure, regard sanglant. Les dames *Jeune France* l'appellent « le beau monstre ». C'est un peintre de papillons. Il travaille pour la rue des Lombards. Voilà la caricature du genre : c'est le niais qui se grime en original, l'homme carré qui s'aiguise en pointe, le célibataire rangé, comme il le dit lui-même, qui boit dans la coupe de l'ivresse et derrière la porte. Oh! quel triste spectacle que ce farceur

sinistre! Donnez un looch à ce chevalier Hamilton! préparez un bonnet de coton à Chapelle!

— Messieurs, voici ma coupe, à moi.

— Horreur! c'est le crâne de sa maîtresse!

— Je l'ai remplie de larmes amères, que de fois! Varlet, remplissez-la de punch!

— A cet hommage rendu à la beauté qui fut, ajoutons un hommage à la beauté qui a été. Agitons le punch avec le tibia d'un ami enlevé à la fleur de l'âge.

— Cimetière de joie, catacombes d'ivresse, où suis-je? Là, le punch échevelé; là, la mort où nous buvons!

— Qu'il est spirituel! Boileau a raison :

Le Français, né malin, créa... *la guillotine.*

— Les Français n'ont rien créé, messieurs.

— Et Ronsard, sans parler de Racine...

— A bas Racine!

— Mort à Racine!

— Racine, carliste!

— Taisez-vous!

— Papegoi, vous m'en ferez raison!

— Naze-de-câbre, sur-le-champ! »

Puis, le bruit tombe: les *Jeune France* tombent, et le garçon du *Veau-qui-tette* laisse la carte à payer sur le gouleau d'une bouteille. A savoir :

Soupe au safran pour douze.	2 fr.	
Bouilli pour six.	2	8 sous.
Radis pour quatre.		16 »
Moutarde et beurre		8 »
Une bouteille tisane de Champagne . .	3	
Total. . .	8 fr.	12 sous.

En passant, faisons une double remarque : d'abord, une réminiscence d'une *Orgie de Byron* : le crâne de la maîtresse, monté en coupe ; en second lieu, c'est dans cet article du *Figaro* que, pour la première fois, le journaliste arrange au gré de sa fantaisie un vers de l'*Art poétique*.

Le Français, né malin, créa... *la guillotine.*

Un peu plus tard, il reproduira, çà et là, cet alexandrin remanié et en fera le tremplin de sa renommée comme faiseur de paradoxes.

— Ce vers transformé, disait-il, a fait plus de bruit autour de mon nom que n'en aurait produit un volume de trois cents pages. Voilà bien Paris !

Revenons aux *Jeune France*.

Comme le succès s'est accentué, il faut bien continuer à donner au public la suite de cette Étude. On a vu le Romantique à tous crins dans le monde, au Musée du Louvre, à table ; Léon Gozlan veut dire comment il est meublé et où il perche. Ce sera certainement un autre thème, abondant en observations curieuses.

Le *Jeune France* est logé.

Il a ordinairement trois pièces : une pour l'ivresse ; dans celle-là il met ses bottes ; une pour le sentiment, la dernière pour les bizarreries naturelles et les curiosités d'antiquaires. C'est la salle des merveilles. Il loge dans celle-là.

Le *Jeune France* a banni les sièges de sa pièce d'entrée : on s'adosse au mur, on s'étend à terre, comme l'homme des premiers âges ; on s'assied les bras croisés, comme les premiers travailleurs saint-simoniens, ou les jambes l'une sur l'autre, comme dans l'Orient. C'est majestueux et simple tout à la fois, rhumatismal.

En face de la porte d'entrée, il y a une glace qui vous renverse en vous réfléchissant ; en sorte qu'on a l'air d'autant de pendus. On cause par les pieds.

J'ai dit que la première pièce était pour l'ivresse ; il y a un crocodile balancé au plafond, et un fœtus conservé dans un bocal, assis entre deux vases de fleurs. Comme Ossian, qui n'a jamais existé (la traduction de M. Baour-Lormian le prouve), comme ce grand poète (je parle d'Ossian) a dit qu'il ne fallait pas compter les heures de l'ivresse, beaucoup de *Jeune France* ont des pendules qui marquent les heures intérieurement, en sorte qu'autant vaudrait avoir une carafe d'eau à la place.

La glace réfléchit en vert. C'est autour d'une table en chêne du nord, massive, brune et carrée, que les *Jeune France* prennent leur grossier repas. Et cela, debout ; l'homme est voyageur, essentiellement nomade. Il a toujours dans la poche le passeport pour l'éternité : d'où la nécessité de manger sous le pouce, antiphrase qui veut dire sur les pieds.

Le crocodile, emblème de la circonspection, figure entre deux serpents, emblèmes de la prudence, et un bison, emblème des barbes. Le *Jeune France* tolère l'araignée.

Pour ne pas perdre ses habitudes de Pince-sans-rire, Léon Gozlan s'amuse parfois, chemin faisant, à lancer un trait aux chefs de la nouvelle École. Il égratigne, cette fois, celui qui fut Joseph Delorme.

Dans l'appartement consacré au sentiment, il y a un arc de sauvage toujours tendu, et les œuvres de M. Sainte-Beuve, arc de sauvage littéraire.

Le lit du *Jeune France* est un hamac où il balance ses pensées. Ainsi fait la péri de l'Inde, ainsi la bayadère entre les rameaux du palmier. Les palmiers sont remplacés par deux clous, et quand il arrive que l'un de ces deux palmiers se détache du mur, le bayadère-*Jeune France* coule à terre et se donne des contusions.

Ici nous voyons encore les tableaux de la jeune école, tableaux de volupté. Les sorcières de Macbeth; noir et blanc. Le Satan de Milton, blanc et noir. Le festin de Balthazar : une ondée de couleurs; une fusée universelle. Le supplice de Mazeppa; une brosse de crin ébouriffée. Après, viennent les Guide, les Tintoret, les Téniers, nébuleux chefs-d'œuvre qui sont tout aussi bien un panneau, un volet, un couvercle, un devant de cheminée. Collection sans prix, vous dit le propriétaire, pourriez-vous m'en débarrasser ?

Ensuite dans un coin du mur verdissent les portraits-camarades. Tous les auteurs mastodontes sont là; toutes les dames fortes. Ceci est un monsieur qui a fait une révolution dans les arts; c'est celui-ci qui a aboli la perspective : prodigieux ! celui-ci a déshonoré le

verbe : merveilleux ! celui-là a réhabilité la conjonction biblique : étonnant ! là-haut, cette dame que son mari relie en veau... miraculeux ! Tous ces médaillons en bronze sont de M. David, et lui ressemblent.

Avant d'entrer dans ma salle des merveilles, je dois vous montrer un serpent d'airain.

Celui de la Bible ?

Pardon : celui de M. Alphonse Giroux, rue du Coq.

Les *Jeune France* croient à l'existence de l'airain.

Nous voici, maintenant, dans la salle des merveilles. Braquez bien votre lorgnon, lecteur.

Que voyez-vous ?

D'abord le sac d'un grenadier de la garde royale tué dans les Trois Journées.

Ne touchez pas à ceci, c'est une flèche empoisonnée ; à ceci, c'est un poignard empoisonné ; à ceci, c'est une lance empoisonnée ; à ceci, c'est un dard empoisonné. N'approchez pas : il y a une trappe à loup, sur le modèle de celle du château d'Amboise ; éloignez-vous, ceci est une catapulte ; prenez garde, voilà du pohonhupas qui donne la mort à quatre pas : vous en êtes à trois. Connaissez-vous le feu grégeois ? Nous croyons au feu grégeois.

Voilà monsieur, qui n'est pas grégeois, qui a dîné avec le docteur Francia ; depuis ce jour, il a une colique argentine qui le tue. Monsieur revient de Tombouctou : il m'a donné une chemise numide. C'est à monsieur que je dois ce tomwahk, et la crinière d'un Osage, chef de tribu.

A propos, voilà la lettre qui a annoncé la première le choléra-morbus en Europe. En voici une arrivée, ce matin, par la petite poste de Tripoli ; six cents pestiférés l'ont touchée. Touchez-la.

J'aurai l'honneur de vous montrer dans quelques jours une superbe momie de Thèbes, qui a trois mille ans et six mois. C'est une vierge, fille d'un grand-prêtre. Je suis en marché pour le grand-prêtre. On m'a promis une pyramide.

Puis les *Jeune France* déjeunent avec la liqueur de feu des sauvages.

On sert du punch dans des calebasses.

Ces scènes, si finement écrites, avaient beau n'être faites que pour un jour, publiées le samedi pour être oubliées le dimanche, on finissait par les remarquer et par y prendre goût. A partir du dernier article, celui sur l'ameublement, les *Jeune France* devinrent décidément une des préoccupations de Paris. En se promenant, un ami disait à son interlocuteur : « — Je vous ai fait voir les Saint-Simoniens; montrez-moi donc le type nouveau quand vous le verrez passer près de nous ». La caricature, en ce temps-là fort éveillée, s'en mêla et aussi le théâtre. On jouait les *Jeune France* au Vaudeville (Arnal en était un); on les chansonnait aux Variétés. La province, se piquant au jeu, écrivait à ses correspondants : « — Nous voudrions bien voir quelques-uns de ces visages dont on parle tant. Ne pourrez-vous donc pas nous

en envoyer, par les Messageries, un ou deux échantillons ? »

Tant de flatteuses manifestations ne pouvaient qu'encourager Léon Gozlan à continuer son œuvre. Après avoir fait voir le *Jeune France* dans diverses postures domestiques, il l'étudie au point de vue du voyage. « Il a déjà chaussé la botte éperonnée, jeté le bonnet grec sur l'oreille, préparé ses crayons, transvasé du grog dans une gourde. »

Il part pour la Yung-Fraü.

Il dit à son portier : « Si l'on vient me demander, vous direz que je pars pour la Yung-Fraü, la montagne vierge.

— A la Yung-Fraü, à la montagne vierge.

— Suffit, monsieur. »

La botte éperonnée est seulement un symbole des temps ; car si le *Jeune France* parle beaucoup du coursier ou de l'hippogriffe, il n'a pas de cheval ; il peut monter celui d'Astolphe, mais jamais ceux de Crémieux : tous les marchands de chevaux s'appellent Crémieux. Il ira à pied, à pied par la montagne, à pied par le grand chemin, à pied dans la vallée. Qu'importe la vitesse à qui a pour lui le temps, l'espace, et qui veut s'arrêter à voir la lune borgne, le soleil en rut, l'arbre ombreux. Les *Jeune France* sont la perte des messageries : les chemins de fer feront le reste.

Et il dira au papier, à la mémoire, à l'immensité, une pensée insolite, monumentale, télégraphique. Vaste encyclopédie, son album contiendra et ses

grandes pensées, et ses infinis projets, et ses dépenses, le tout dans l'ordre suivant :

L'esprit de l'homme est un grand chemin : poussière et bruit.

Une bouteille de bière.	30
Emotion forte au lever du soleil.	
Raccommodé mes bottes.	3 fr. 20
L'espace est comme l'ambition; le centre est le point qu'on touche.	
Perdu deux boutons de mon gilet.	.
Sacrifice fait à l'impétueuse ivresse . .	2 fr. 40
J'ai dit au pauvre: Vous êtes mon frère.	
Demi-once de tabac à fumer.	0 fr. 12
Total	6 fr. 02

Ainsi la vie : un jour tombe, six francs sont dépensés, mais le cœur a vécu.

Et si le *Jeune France* s'introduit dans une auberge, car il préfère encore l'auberge au noyer sculpté en parapluie, au manteau d'Ossian fait de nuages, au lit de camp de la nature ; il demande d'abord une chandelle pour descendre à la cave. A la cave, il cherche les fondations cyclopéennes, les ogives croisées, ou les oubliettes des seigneurs suzerains. Il ne retrouve ni fondations cyclopéennes, ni ogives, ni oubliettes ; mais il remonte gris comme un Polonais. Alors il pleure sur notre barbare architecture sans poésie, sans tarasque, et avec des toits qui abritent de la pluie ; des hôtelleries sans génie particulier qui les habitent ; mais des valets d'écurie propres, zélés, obéissants ; des filles d'auberges qui ne sont ni scrofuleuses, ni lépreuses, ni ladres ; un aubergiste qui n'est pas ladre,

même sur la carte. Adieu à toute poésie! adieu, le voleur qui détrousse les voyageurs près de l'abîme : pas même d'abîme ; il y a un pont. Adieu, les terreurs de la nuit ; le bonnet de coton a remplacé la tradition, le chaud paravent a remplacé et chassé la tapisserie qui regarde et frôle ; à minuit : rien ! si ce n'est le ronflement des chiens dans la cour, les piétinements des chevaux dans l'écurie ; plus de noble étranger inconnu avec qui continuer sa route, mais de joyeux commis voyageurs à la poignée de main amicale, au rire franc et ouvert. Adieu, poésie ! Depuis quarante ans on n'a pas égorgé un seul homme dans les Ardennes !

Il demande avec douleur, après avoir bien mangé, le *Jeune France* : Où est votre cirque romain ? On lui montre l'aire où on bat le blé. Où est votre pierre druidique ? On lui désigne un œvier. Votre clocher roman, vos arènes, vos tours, vos châteaux ? A tout cela on reste sourd. Alors il pleure, il continue de manger, de boire, de prendre des notes.

Enfin quand il a bien acquis la conviction que la France est totalement veuve de voleurs, de brigands, de cathédrales, de sorciers et de poésie, il prend la malle-poste, institution barbare, qui vous ramène avec la rapidité de l'éclair dans vos foyers, et il rentre chez lui avec trois pensées fortes et une gastrite.

Cette amusante série dura encore un mois ou deux et dut finir par composer un musée. Toutes les fois qu'un de ces articles, d'une verve endiablée, paraissait dans le petit journal, il faisait

naître chez le public une tempête de fou-rire. L'intarissable railleur suivait son type pas à pas, dans tous les actes de la vie facile : le *Jeune France* à la salle d'armes, le *Jeune France* à la Chambre des députés, le *Jeune France* se mariant, *et cætera, et cætera.* Mais, sous l'action du temps, il n'est rien qui ne se transforme. Encore quelques jours, dès qu'on entrera dans l'année 1832, le *Jeune France* vivra certainement encore, mais ce ne sera plus le même *Jeune France*, ni moralement, ni physiquement, puisqu'il y a des modes autant pour les idées et pour le langage que pour les habits.

Sur la fin de 1831, les romantiques à la suite, ceux qui portaient si fièrement une barbe de bouc passaient à de nouveaux avatars. Ils se subdivisaient dans deux catégories. Les uns, demeurant poètes, peintres, architectes ou sculpteurs, tournaient simplement à l'*artiste*. Ils étaient l'œuf d'où devait, un jour, à quinze ans de là, sortir la Bohême d'Henry Mürger. Les autres, portant le gilet à la Robespierre et se coiffant du chapeau en cuir bouilli, formaient le premier Bousingot.

Qu'est-ce que le Bousingot ?

Un type qui touche de près à la politique courante. Le mot a-t-il réellement été créé par Léon Gozlan ou bien le journaliste l'a-t-il ramassé dans la rue comme Rétif de la Bretonne y ramassait, la nuit, ses sujets de romans ? Je ne saurais dire au juste. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur de

l'*Orgie de Byron* est le premier qui ait mis cette figure en relief, et avec autant de succès que lorsqu'il esquissait celle des *Jeune France*.

VI

Léon Gozlan invente le Bousingot. — Une définition. — Préludes. — Les chapeaux en cuir bouilli. — Charte du Bousingot. — *Il n'y a plus rien.* — Biographie du Bousingot. — Le public et le *Figaro.* — Trois chapeaux roses à la cité Bergère. — Un écriteau. — Recrudescence d'attaques contre la République. — Suite des Journées de Juin 1832. — Le cloître Saint-Merri. — Le dernier des Bousingots. — Un trait final. — Mme la baronne de Feuchères — Mort du *Figaro.*

Dans le chapitre qui précède, j'ai dit que, *Figaro* ayant tourné casaque, tranchons le mot, ayant passé du républicanisme au juste-milieu, la faveur publique n'était plus de son côté. M. le comte de Montalivet aidant, on donnait au petit journal une forte subvention pour lui faire changer de cocarde. Dès le mois de février 1832, le changement était devenu manifeste. Pour ne point pactiser avec ceux qui avaient fait ce marché, H. de Latouche venait de céder à Nestor Roqueplan sa part de propriété, et il se retirait dans sa jolie petite maison de la Vallée-aux-Loups, au hameau d'Aulnay, afin d'y vivre en ermite. A dater de ce jour-là, ce n'é-

tait plus le gouvernement du roi que raillait le malin journal, c'étaient ses ennemis : les légitimistes et les républicains, mais les républicains surtout.

Mais de quelque dose de cynisme qu'on soit doué, on ne peut pourtant braver l'opinion, au point de dire, du soir au lendemain, le contraire de ce qu'on a dit la veille. Il y a des ménagements à garder. Déjà, à l'aspect des premières attaques, des abonnés peu endurants étaient accourus aux bureaux du transfuge, leur quittance à la main. « Vous nous avez trompés sur la qualité de la marchandise vendue, disaient-ils sur le ton de la menace ; rendez-nous l'argent. » L'argent, on désirait le garder ; on voulait surtout conserver la clientèle, garantie de la subvention royale. De là, nécessité de ne pas se démasquer trop vite et de ne procéder que par voie de transition. Dans le mouvement de cette tactique, Léon Gozlan fut le plus utile des coopérateurs. Tout récemment, en composant sa galerie des *Jeune France*, il avait opposé une sorte de dérivatif à la politique du jour. Mais, ainsi qu'on vient de le voir, tout devant prendre une fin, l'expédient des *Jeune France* étant usé, il devenait indispensable de recourir à un autre. Ce fut alors que ce fertile esprit imagina le Bousingot.

C'était presque un trait de génie.

Qu'était-ce que le Bousingot ? Un très vilain mot, d'abord, ainsi que vous le voyez ; c'était, en

second lieu, une charge, je veux dire une caricature à la plume, des travers et des ridicules du parti républicain. Il y avait, au Pays Latin, des étudiants qui allaient plus souvent au club qu'au cours; c'étaient des Bousingots. On connaissait des élèves de l'École des beaux-arts qui, au lieu d'étudier le dessin d'après la bosse, cultivaient l'art de culotter les pipes dans les estaminets ou couraient les mauvais lieux; encore des Bousingots. Tous les fruits secs de n'importe quelle catégorie, des Bousingots.

Mais, je le répète, le mot et la chose devaient être devancés pour ne pas trop brusquer les préjugés de la foule. Au commencement de 1832, l'opposition républicaine, encore en lisière, ne marchait, d'ailleurs, qu'à petits pas, et il ne fallait pas courir si l'on voulait la suivre. En guise de précurseur au Bousingot, il y a eu le chapeau de cuir bouilli dont nous avons déjà dit un mot, le chapeau ciré, si vous voulez. Un beau matin, on vit tout à coup apparaître au milieu de Paris, venant surtout du Pays Latin, quinze cents jeunes têtes coiffées du chapeau de cuir. C'étaient des étudiants, des rapins et des commis de magasins, mêlés. Au premier aspect, on crut qu'il ne s'agissait en cela que d'une nouveauté introduite dans le costume. Point du tout, c'était une manifestation politique. Ces quinze cents jeunes têtes étaient la fleur du parti républicain.

On pense bien que la ville ne manqua pas de montrer un peu d'étonnement. Quel sens pouvait bien avoir un chapeau de cuir? Cet appendice de la toilette avait besoin d'une glose détaillée. En ces sortes de choses, l'histoire du passé doit éclairer le présent. On comprend très bien la croix rouge des Bourguignons; on ne s'étonne pas de voir les Guelfes et les Gibelins se distinguer par la couleur de leurs habits; on admet sans peine la rose blanche et la rose rouge, le drapeau tricolore et le drapeau blanc. Mais ce chapeau en cuir bouilli passait à l'état de rébus pour les Parisiens.

Léon Gozlan, très profond sur les riens, se mit à analyser la situation nouvelle que cette mode étrange faisait à la jeunesse française, et il s'y montrait fort ingénieux. Suivant lui, la question d'économie était pour beaucoup dans cette adoption inattendue. Le ver n'attaque pas le chapeau ciré. Ce même chapeau coûte moitié prix du chapeau ordinaire. La pluie ne le déforme pas, et rien n'a plus l'air marin lorsqu'on descend de Bercy ou qu'on traverse le Pont-Neuf qu'un chapeau ciré. Sonore et léger, ce chapeau ciré peut faire ses trois ans, haut la main. Mais la question d'utilité approfondie, il reste le sens politique.

Lisez.

Mais voyons pourtant, qu'avons-nous reconnu sous ce meuble de tête d'assez mauvais goût? D'honnêtes

commis, d'estimables oisifs, des Guelfes du Colisée d'hiver, des Gibelins du bal d'Idalie, des Bourguignons du Prado ; l'innocence même. Non, la politique n'est ni si joyeuse, ni si folle, et s'il y a conspiration, je ne tremble que pour la grisette. La grisette aime donc le chapeau ciré ? Mais que n'aime-t-elle pas? elle a adoré le casque autrichien, le cuir verni du Russe, les plumes du Hongrois. Mon Dieu ! elle peut aimer le chapeau ciré. — Mais la politique ? — Eh bien, puisque les cochers de fiacre sont, de temps immémorial, coiffés de cuir bouilli, vos quinze cents jeunes gens font de la politique de cochers de fiacre !

Telle a été la première cartouche brûlée contre les exaltés du républicanisme, qu'on appellera tout à l'heure les Bousingots.

A dix jours de là, en effet, paraît le premier article très nettement agressif d'une série qui, pour le coup, produira dans Paris une émotion universelle.

LE BOUSINGOT

Le bousingot, c'est le chapeau ciré.

Le bousingot, ou chapeau ciré, existe ordinairement de dix-huit à vingt-trois ans ; il a encore un an de droit à faire pour retourner dans son pays et changer d'opinion. Il reporte ordinairement le luxe absent de son costume et de ses manières dans l'excroissance

de la barbe et des favoris ; il est tout cuir, poil, loutre et républicain.

Voici son système politique :

CHARTE RÉPUBLICAINE

ARTICLE UNIQUE.

Il n'y a plus rien.

La présente charte doit être jurée par le dictateur, jurée par l'armée et par le peuple ; les ambassadeurs sont chargés de la faire respecter à l'étranger.

Et cet article unique : *il n'y a plus rien*, coupe court à toutes discussions de forme gouvernementale ; il devient inutile d'assembler les citoyens pour décider si l'État doit être monarchique, démocratique, républicain, électif ou héréditaire : *il n'y a plus rien.*

Cette admirable concision constitutive met le peuple à l'abri des empiètements du pouvoir; elle est la sauvegarde de l'intégrité des droits de chacun.

Avec *il n'y a plus rien*, le gouvernement bousingot est sûr de ne point blesser les puissances étrangères, toujours attentives à connaître du plus ou moins de liberté dont on pourrait jouir chez nous.

La question des impôts, si difficile à admettre, si impossible à rejeter, se trouve résolue tout d'abord par la charte Bousingot : *il n'y a plus rien.*

Par le présent article, on comprend que l'article 14, si facile à être interprété contre les libertés publiques, est et se trouve abrogé. Il en est de même des autres qui cacheraient un sens plus ou moins perfide.

Le droit de guerre et de paix n'est plus laissé au caprice du souverain, ni aux temporisations humiliantes des Chambres, ni aux emportements irréfléchis des masses. Ces trois dangers sont admirablement évités : *il n'y a plus rien.*

Le peuple bousingot rentre dans ses droits par le fait du présent et unique article de la charte bousingot. Le chiffonnier avait perdu ses titres, le bousingot les a retrouvés. Avec ses titres on rend aussi sa dignité d'homme au portier de bonne maison. Chacun reparaît dans l'humanité armé du bouclier du présent article : *il n'y a plus rien.*

Longtemps méditée, la présente charte, tirée à trente-trois millions d'exemplaires, sera distribuée à tous les bousingots français. Elle doit être la base de l'éducation nationale.

Les pères de famille seront invités par l'autorité à la faire réciter soir et matin à leurs enfants et à leurs neveux. On pourra l'abréger pour en faciliter la mémoire, et la réduire à ces mots : *plus rien.* On compte sur l'énergie des professeurs pour donner à ces deux mots la force que leur ôte l'ellipse.

Ainsi les impôts, *plus rien ;* les places, *plus rien;* les honneurs, *plus rien;* les dignités, *plus rien;* les ministres, les conseillers d'État, les députés, les électeurs, les patentés, *plus rien;* les préfets, les conseillers de préfectures, les maires, les adjoints, *plus rien*; les présidents, les procureurs du roi, les officiers de paix, *plus rien*; les professions, les métiers, les arts, *plus rien*. les pères, les mères, les frères, les sœurs, les *vous*, les *tu*, la langue française, *plus rien;* la terre, les

étoiles, la mer, le ciel, le feu, l'eau, *plus rien;* le bon Dieu, *plus rien.*

Vive, vive à jamais *plus rien* et son auguste famille.

Était-ce là l'expression de la vérité ? Ces jeunes gens demandaient-ils qu'on fît table rase de la société, de ses mœurs, de ses lois, de ses croyances et de ses intérêts ? Non, certainement. Leurs *desiderata* de cette époque, consignés dans mainte et mainte publication, ne parlent que de la suppression du pouvoir d'un seul. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils avaient bu goutte à goutte, dans la tasse de l'antiquité et un peu dans l'histoire contemporaine, la haine de la royauté. Et, pour le moment, c'était tout ce qu'ils demandaient; ils n'avaient pas d'autre charte. Le satiriste chevauchait sur une hyperbole. Ainsi le permettait, du reste, la tradition du genre ; Adisson, Rivarol, Chamfort n'ont point procédé autrement lorsqu'ils ont fait la guerre aux travers ou même aux idées triomphantes de leur temps; Léon Gozlan s'est borné à suivre l'exemple laissé par ses célèbres devanciers.

Il se donnait, d'ailleurs, une excuse. On l'a entendu dire qu'il était bon d'exciter un peu de gaîté dans ce Paris, dont l'émeute et le premier choléra assombrissaient trop la physionomie. Et puis, il agissait conformément aux doctrines de la liberté. Paul-Louis Courier avait fait rire des voltigeurs

de 1815. Qui empêchait qu'on ne rît aussi des ultras de la Révolution ? Si, en se servant de l'épigramme, il ne faisait pas de blessure, il effleurait à peine l'épiderme. On lisait ces pages moqueuses ; en les lisant, on se faisait un peu de sang rose. Où était le mal ? En réalité, il ne s'agissait là-dedans de rien de sérieux, mais seulement d'un badinage d'esprit. Il n'y avait donc aucune raison pour ne pas continuer.

Un jour, le crayonneur se montra plus prolixe que d'habitude. On l'avait fort applaudi parmi les camarades du journal. Enhardi par ces encouragements, il eut l'ambition de faire un tableau d'ensemble. Voilà comment l'idée lui est venue de raconter, dans un seul article, la vie entière de son personnage. Après tout, c'est toujours le même fond. D'une manière invariable, à ses yeux, le Bousingot, cancre du Pays-Latin, est une sorte de butor, qui va de la fainéantise à l'ivrognerie, de l'estaminet au club et du club dans la crapule. En 1832, les choses se passaient-elles donc telles qu'il les décrit ? A mon gré, il s'attache trop à prendre l'exception pour la généralité. Néanmoins, il y avait du vrai dans la chose, mais comme il y a de l'aconit dans le globule des homéopathes. Et, vu cette dose, l'article demande à être reproduit même dans son entier.

BIOGRAPHIE DU BOUSINGOT

CHAPITRE PREMIER

Départ du Bousingot. — Sages conseils de ses parents.

Vers cinq heures du soir, un jour du mois de novembre, on a fini un dîner de famille. La mère est franchement triste, le père affecte une dignité calme, les amis chantent des chansons à boire, le fils de la maison chante aussi, mais d'une voix mal assurée. Un immense horizon s'ouvre devant lui ; il va à Paris, il va savourer une vie *nouvelle et délirante*, à ce que lui ont dit ceux qui ont fait le voyage. Mais il va pour la première fois se trouver seul et sans secours, sans appui, au milieu de la grande ville. Son plaisir et son impatience sont tempérés par une vague et secrète inquiétude ; mais il fait bonne contenance, et fait déjà le *Parisien* ; il regarde sous le nez ses compagnons de voyage.

Alors, son père, qui n'est jamais allé à Paris, mais qui a la prétention de le connaître par les récits de son grand-père et par les livres, lui adresse quelques mots.

« — Mon fils, vous allez voir le monde ; je vous ai donné cent écus pour votre voyage : ce n'est pas assez; je veux vous donner encore quelques bons avis.

« Ne négligez jamais les bons principes que votre mère et moi nous vous avons donnés ; n'oubliez dans aucune circonstance que la vertu est plus précieuse

que l'or, et mettez vos bas bleus dans la semaine pour mettre les bas blancs le dimanche.

« Ne vous laissez pas prendre aux pièges des sirènes. J'entends par sirènes des femmes astucieuses. Ne manquez jamais à vos devoirs religieux.

« N'oubliez pas non plus de voir quelques personnes auxquelles vous êtes recommandé ; en entrant et en sortant, il faut baiser la main à la maîtresse de la maison.

« Mettez les manches de toile que l'on vous a faites par dessus votre habit, cela en ménagera les manches. Respectez les lois de votre pays, ne jouez pas à la roulette, et obéissez au pouvoir quel qu'il soit.

« Evitez toute altercation avec les gens de la maison du roi et avec le guet. Ne vous liez pas avec les *seigneurs*, et ne vous laissez pas entraîner dans ces scandaleuses orgies qu'ils font dans leurs *petites maisons* avec des *filles d'Opéra*.

« Mon fils, embrassez-moi. »

Il embrasse son père et sa mère. La mère pleure : il pleure aussi ; mais le mouvement de la voiture, l'avenir qui brille papillottant devant ses yeux, l'étourdissent, et il ne retrouve son inquiétude qu'à son arrivée.

CHAPITRE II

Comme quoi le Bousingot épuise les délices de la vie. — Horribles prodigalités. — Affreux désordres. — Lettres à son père.

Bientôt le Bousingot a trouvé des amis. Quinze jours après son arrivée, il est Parisien comme vous et moi.

Il a proscrit la vertu et les bas bleus, et jeté par la fenêtre les manches de toile et les lettres de recommandation. Par les agréments de sa figure et les charmes de son esprit, il captive, lui onzième, le cœur de sa blanchisseuse. Il danse à Idalie et au Tivoli d'hiver. Il prend de la bière sur le boulevard, va aux avant-scènes de l'Ambigu avec sa blanchisseuse, la ramène en omnibus, et épuise à la fois les délices de la vie et l'argent de son père. Alors, il se précipite dans d'horribles déportements ; il met sa montre en gage. L'argent de la montre mangé, il écrit à son père : « Mon père, j'ai oublié vos sages préceptes, j'ai méprisé la vertu, et je n'ai plus le sou. »

CHAPITRE III

Le bousingot entre dans les affaires politiques.

Comme son chapeau est usé, et que le père n'a envoyé que peu d'argent, le Bousingot achète un chapeau de cuir et devient républicain ; il se pose ennemi des lois et du pouvoir ; il vend son couteau pour acheter un poignard, et ses flambeaux pour un buste de Robespierre ; il met un gilet à la Marat, et, pour faire pièce au gouvernement, il porte la ganse du chapeau plus large d'un bon tiers que la ganse des chapeaux ordinaires.

Il crie alors contre la force armée ; il médit de la police, et jure par la guillotine ; il veut la liberté, mais la liberté absolue, la liberté sans entraves, la liberté de faire du tapage la nuit et d'empêcher tout le monde de dormir, la liberté d'enfreindre les lois, la

liberté de casser les vitres, la liberté de faire des conspirations d'après l'antique ; et s'il advient que la garde municipale s'oppose *à ces libertés*, il crie : Est-ce pour courber mon front d'homme sous le despotisme que je me suis fait massacrer et couper en morceaux par les Suisses? Est-ce pour être esclave que j'ai jonché la ville de mon cadavre au mois de juillet.

Il fait des tables de proscription, et il inscrit :

1° Le chef de l'Etat ;

2° Mon tailleur qui me demande 288 fr.;

3° Tous les ministres ;

4° Tous les partisans du pouvoir, sans en excepter les surnuméraires des administrations;

5° Un restaurant qui ne veut plus me faire crédit ;

6° Et tous les tièdes et les modérés.

Il a le ton tranchant, parle de tout, et jette de temps à autre, dans le discours, le mot *liberté* en manière de point et de virgule; comme ce curé qui, ayant un missel déchiré, lisait, chaque fois qu'il manquait un mot : *Jésus*, sous prétexte qu'il en vaut bien un autre.

Il parle de feu et de sang, de rigueurs salutaires et de guillotine ; mais ne vous effrayez pas, vous lui verriez des larmes dans les yeux si vous vous coupiez le doigt avec son poignard.

CHAPITRE IV

Rappel du Bousingot. — Retour à son endroit.

Mais il advient que le père s'inquiète, et d'ailleurs son fils a assez vu Paris. Une lettre arrive ; elle lui

enjoint de retourner au sein de sa famille et dans ses foyers.

Alors il fait sa malle, jette ses proclamations, casse le buste de Robespierre, laisse son poignard, ses opinions et ses vieilles bottes à son portier, sa férocité et sa chambre à un autre locataire, avec ses tables de proscription et son chapeau de cuir.

Puis il emporte des confitures, une opinion tranchée sur la ville, les spectacles, les portraits de mœurs, une robe de soie, des bottes de Sakoski, et un passe-port parfaitement en règle.

CHAPITRE V

Le Bousingot dans son endroit.

Et s'il advient que vous passiez, deux ou trois ans après, par l'endroit du Bousingot et que vous le voyiez chez ses parents, il est marié et père de famille ; il est à la tête d'une étude d'avoué ou d'une bonne maison de commerce ; il a les yeux enfoncés sous la graisse, les joues rondes et roses, le ventre un peu proéminent. Il porte un jabot le dimanche et rend le pain béni une fois par mois. Au cours, il traîne son petit garçon sur un cheval de bois, joue avec lui au ballon et appelle sa femme : « bobonne » en particulier et « mon épouse » en public.

Vous l'entendrez, avec amertume, se plaindre de la jeunesse qui ne respecte rien, et, si l'on parle de Paris, il dira avec un air capable : « On est trop bon ! Si

j'étais gouvernement, je ferais sabrer tous ces brouillons. L'ordre public avant tout. »

Et si, plus tard, il envoie son fils à Paris, il lui fera les mêmes recommandations qu'il a reçues de son père, et son fils sera Bousingot comme lui.

Rien de plus anodin que cette allure; *Figaro* aurait pu continuer sur ce ton sans que l'opposition de gauche prît jamais la mouche, comme on dit. Mais l'hiver était sur son déclin. En s'avançant vers la fin de mars, le printemps apportait avec lui le choléra, un soleil plus chaud et un redoublement de fièvre politique. Était-il possible qu'on vécût dans cette atmosphère sans respirer tous les miasmes dont elle était chargée ? Léon Gozlan devait se passionner à l'égal de tous les autres. Ce musée pour rire qu'il avait commencé en artiste, il le finissait en écrivain enfiévré et bientôt même en sectaire. Tout en ayant l'air de viser un être d'imagination qui s'était appelé le Bousingot, il mit en joue quelques personnalités marquantes du jeune parti républicain, et, pour le coup, le petit journal satirique fut mis à l'index par tous les hommes de la gauche. Au Pays-Latin, les étudiants le lacéraient dans tous les lieux publics où ils le rencontraient ; dans les quartiers de la rive droite, on désertait ceux des cafés qui continuaient à le recevoir.

Il est bien entendu que, depuis quelque temps,

le peintre de mœurs était allé trop loin dans ses esquisses. A l'en croire, le parti radical n'avait de représentants qu'au fond des dernières couches sociales. Non seulement l'assertion n'était fondée sur rien de réel, mais encore les hommes du mouvement, comme on appelait alors les révolutionnaires, pouvaient se flatter d'avoir à leur tête une élite de patriotes, de publicistes et d'artistes. Toutes les écoles civiles et militaires marchaient d'accord avec ce brillant état-major. Trop incriminer ces groupes, c'était provoquer des rencontres. Il y eut quelques duels, mais sans conséquence. Une fois, trois étudiants en chapeaux roses se rendirent cité Bergère, n° 12, au siège du *Figaro*, pour réclamer contre les termes d'un récent article, et il y eut une altercation entre eux et Nestor Roqueplan, assisté de deux de ses collaborateurs. On reçut des horions de part et d'autre ; seulement, comme l'un des trois réclamants avait laissé tomber son couvre-chef pendant la bagarre, ce chapeau fut retenu et attaché à la sonnette du journal, avec cet écriteau : *Chapeau conquis sur les Bousingots roses.* — Le lendemain, il devait y avoir un retour offensif de trois cents jeunes gens du Quartier-Latin et, par conséquent, la chose pouvait avoir les conséquences les plus graves. Grâce aux mesures prises par M. Gisquet, alors préfet de police, la manifestation fut arrêtée en chemin. On fut assez heureux pour la refouler au-delà du Pont-Neuf.

Mais, dès le lendemain, la feuille épigrammatique, outrepassant le droit de riposte, insultait sans mesure et le parti républicain, et ceux qui lui servaient de guides. En temps d'orage, le devoir de la presse devrait être d'ôter leur venin aux questions irritées. Par malheur, c'est, le plus souvent, le contraire qui arrive. Au lieu d'aider à l'apaisement, le *Figaro* semblait prendre à tâche de souffler la colère et la haine. La République, où donc avait-il pris qu'elle n'eût pas d'ancêtres illustres dans le passé et de représentants de distinction dans le présent ? La République, le rêve sublime de Platon, le souhait de Pierre Charron, la sollicitude de La Boëtie et aussi un peu celle de Michel Montaigne, son ami; la République, cette pensée âpre de J.-J. Rousseau et celle du noble Alfiéri ; elle avait, en ce temps-là, des hommes tels qu'Armand Carrel, le brillant chevalier de la démocratie, des soldats comme Kersausie, des soupirants comme Ary Scheffer. Dans un avenir prochain, rien que par la magie de son rayonnement, elle devait attirer à elle des royalistes de la plus haute volée : Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Edgar Quinet, Eugène Suë et cent autres. Ce qui n'empêchait pas le journal de Nestor Roqueplan d'imprimer : « Elle est le gouvernement de ceux qui ne se lavent pas les mains ». Déjà, une autre fois, précisément à propos de l'affaire des trois chapeaux roses, la même feuille

avait dit : « Elle est le parti de ceux qui ne savent pas se battre ». Or, sous peu de jours, à la suite des funérailles du général Lamarque, où cent mille citoyens stipulaient pour elle, devait survenir le soulèvement des 5 et 6 juin avec les héroïques faits d'armes du cloître Saint-Merri. Pour le coup, dans l'impossibilité où il se trouvait de se dérober au spectacle d'une telle levée d'armes, le *Figaro* fut contraint par l'ascendant de l'opinion de mettre une sourdine à ses plaisanteries ; il lui fallait reconnaître, au contraire, que, décidément, les républicains savaient trop bien se battre.

Après ces journées si sanglantes, Paris, comme on le sait, fut mis en état de siège. A la justice ordinaire du pays succédaient les conseils de guerre. Il y eut trois condamnés à mort. Je me trompe, il y en eut quatre, car il faut y ajouter le Bousingot de Léon Gozlan. En France, la générosité du caractère national ne permet pas qu'on rie aux dépens des vaincus. Le petit journal avait à mettre des gants pour faire son métier de *gracioso* officiel. On convint d'y clore la série des attaques par un dernier article, lequel roulerait sur une telle abstraction, que la susceptibilité la plus chatouilleuse n'aurait pas le droit de s'en fâcher.

LE DERNIER DES BOUSINGOTS

Quand il eut purgé le sol de toute superfétation, quand il eut passé le niveau sur les têtes qui dominaient la sienne, le Bousingot se trouva seul, et il réfléchit. Il réfléchit que la terre était son domaine, le ciel son domaine, les mers son domaine ; qu'il possédait les étoiles, les vents, les montagnes, qu'il était dieu, roi et républicain. Cette réflexion lui causa un bâillement infini. L'excès du bonheur rend malheureux. Quand tout est fait, on ne sait plus que faire.

Le Bousingot regretta le vieux monde. J'ai honte de le dire, il regretta la société telle qu'il l'avait connue, riche, gangrenée, prostituée, mendiante de places, de croix, d'honneurs, d'argent; vile, belle, fardée, traînant sa robe dans les orgies, parfumée de vices, vivant de rapines, moqueuse, incrédule au patriotisme bousingot, épicière, boutiquière, banquière, garde nationale, perruque.

Il voulut jouer au trente et quarante pour passer le temps : il avait supprimé le trente et quarante comme immoral.

Il voulut se faire préfet pour passer le temps : il avait supprimé les préfectures comme inutiles.

Il voulut gouverner son peuple pour passer le temps : il avait supprimé les sujets en haine de l'esclavage.

Il voulut se marier pour passer le temps : il avait supprimé toutes les femmes comme instruments de servitude.

Il voulut prier Dieu pour passer le temps : il avait supprimé Dieu comme aristocrate.

Il voulut chanter un vaudeville pour s'étourdir : il avait supprimé la musique comme chose fade et énervante.

Il voulut monter à cheval pour s'épanouir la rate : il avait supprimé les chevaux comme objets de luxe.

Il chercha un philosophe pour se faire expliquer son ennui : il avait supprimé les philosophes comme baladins et sophistes.

Il avait tout supprimé, le Bousingot, tout ; depuis les chiens de chasse jusqu'aux évêques, depuis les valets jusqu'aux gentilshommes de la Chambre. Il avait supprimé les Chambres, les palais, les maisons, les trottoirs, les rues, les réverbères, les passants, la pommade Mélaïnocôme, les verres d'eau sucrée, *le Sténographe*, l'abbé Châtel, les saint-simoniens, les hommes, les devants-de-cheminées, les corps-de-garde, les nègres, les blancs, les rouges, le roi de Bavière, le roi de Prusse, l'Europe, M. Balzac et la bougie diaphane.

C'est à grand'peine s'il avait bien voulu conserver le soleil pour s'éclairer.

Il se perdit en une infinité de pensées confuses. Quoi, se disait-il, ne suis-je pas le dernier des Bousingots, et conséquemment le premier homme du monde ! N'est-ce pas moi qui ai renversé tout ce qui était ! Ne suis-je pas celui qui est ! Puisque j'ai tout brisé, ne puis-je pas tout reconstruire !

Et il se mit à l'œuvre pour refaire ce qu'il avait défait.

Il employa trois cent soixante-dix jours à tailler un banc de pierre pour s'asseoir.

Ce que voyant le Bousingot, il monta sur un banc de pierre pour s'accrocher à une branche où il se pendit avec sa cravate.

En supprimant la civilisation, il avait oublié de supprimer aussi les branches d'arbre, le bâillement, l'isolement, le découragement, et les cravates.

Mme la baronne de Feuchères est priée d'assister à son convoi.

On remarquera le trait final. Ce mot est placé là comme la dorure pour faire passer la pilule.

Mme la baronne de Fouchères, l'amie de Louis-Philippe, était la femme à laquelle un procès célèbre a imputé d'avoir pendu à l'espagnolette de Saint-Leu le dernier des Condé. A ce titre, elle était aussi détestée des légitimistes que méprisée des républicains. Jadis, du temps d'H. de Latouche, c'est-à-dire lorsqu'il était journal indépendant, le *Figaro* l'avait fréquemment et cruellement attaquée; mais, depuis sa transformation en feuille sage, il l'avait épargnée, sans doute par ordre. Aujourd'hui, l'on revenait à cette Catherine II de la main gauche, mais pour que les deux oppositions ne grognassent pas trop.

Au surplus, ce fut une des dernières fusées tirées par Léon Gozlan ; mais c'en était fait de la destinée du journal. Le talent littéraire le mieux trempé

n'aurait pas pu réussir à le faire vivre. Très peu de temps après cette campagne, le *Figaro* s'éteignit inglorieusement sous les coups multipliés du dédain public.

VII

Léon Gozlan apprenti critique. — Ce qu'il appelait le monstre. — Les débuts d'Henri Monnier. — Une soirée au Vaudeville. — Henri Monnier écrivain. — Le monde des comédiens. — Ni classique, ni romantique. — *Marion Delorme* et Victor Hugo. — Une analyse. — Que faites-vous de l'histoire ? — *L'Europe littéraire*. — Du respect pour les anciens. — L'autorité. — Eloge du pouvoir royal. — Une réplique de H. de Latouche. — A propos d'une brochure de M. Alexandre Duval. — Riposte. — Un charpentier dramatique. — Une théorie et un paradoxe.

Au *Figaro*, Léon Gozlan se plaisait à faire de tout. Après avoir fait des croquis d'hommes d'Etat à la Chambre des députés ou au Luxembourg, il étudiait la rue, la place publique, nos jardins, le plein air de Paris. Chez le libraire en vogue, il prenait la brochure du jour et il en exprimait la substance afin de la faire passer dans l'esprit des masses. Si Eugène Delacroix exposait une nouvelle toile, le *Giavar* ou la *Barque de don Juan*, il courait la voir. Il voyait le monde, parfois, ou, du moins, ce qu'il en restait, car, disons-le, puisque c'est un fait, le vent des révolutions a peu à peu

emporté ce dessus du panier de la société française qu'on appelait autrefois le monde. Juillet avait fait fermer cinq salons et il en survivait trois. Il y en avait deux où le jeune journaliste avait ses entrées, mais avec discrétion, quatre fois l'an. Ainsi c'était encore un sujet d'étude.

Restait le théâtre. Est-il besoin de noter ici ce qu'était le théâtre en 1830? Toutes les passions y résidaient comme tous les vents de la tempête sont, dans *l'Énéide*, renfermés au fond des antres d'Eole. Dès qu'on y mettait le pied, on respirait une atmosphère chargée de colère ou d'amour. Qui ne voulait pas gagner la fièvre, ne devait pas y entrer. Les disputes de deux écoles rivales faisaient que l'air qu'on y buvait était du salpêtre. On en sortait ivre ou fou. Mais que voulez-vous? Cette démence et cette ivresse, c'était la vie. S'il y avait eu alors à la tête du gouvernement un Lycurgue, et que cet homme trop sage eût cédé au désir médicinal de supprimer les théâtres, il aurait tué Paris ou plutôt il se serait fait tuer par lui.

Léon Gozlan était l'un des contemporains qui étaient le plus attirés par la magie des salles de spectacle et, en même temps, il était aussi de ceux que l'aspect de la foule fait toujours frissonner d'effroi. Un théâtre éclairé au gaz, soutenu par des colonnes de porphyre, orné de cariatides et de dorures, c'est déjà un enchantement. La sorcellerie de l'art atteint son maximum quand on a sous les

yeux les plus belles femmes connues en toilette de ville, cent étrangers de distinction, vingt-cinq millionnaires et dix célébrités que les voisins poursuivent de leurs lorgnettes. Quand le bâton du chef d'orchestre s'agite, que les trois premiers violons soupirent, que le rideau commence à se lever et qu'on s'attend à écouter la prose ou les vers d'un maître, alors on oublie qu'on est dans la vie réelle; on nage en plein absurde ou en plein rêve; on croit aux prodiges. Mais si, par malheur, on a la force de garder son sang-froid, toute cette brillante fantasmagorie tombe comme la gaze d'une aurore boréale. La froide raison a repris le dessus sur votre esprit et l'on se dit, en regardant les quinze cents têtes qui peuplent l'enceinte : « — Combien y a-t-il d'ogres ou d'anthropophages dans ce public? »

Un soir, vers dix heures et demie, un ami et moi, nous rencontrâmes l'auteur du *Notaire de Chantilly* sur la place de la Bourse. Il sortait du Vaudeville. Encore tout ému, il remettait ses gants, mais avec quelque lenteur. On devinait qu'il était encore sous l'obsession de quelque pensée mélancolique ou chagrine, et l'un de nous lui demanda pourquoi il avait la figure si morose.

— Ah! dame, c'est que je viens de voir le monstre, dit-il.

Le monstre, il ne désignait guère, en causant, le public par un autre nom.

Ce soir-là, on jouait de lui la *Famille Lambert*, un drame des plus émouvants, une histoire où l'on voit une jeune fille prendre à son compte la faute de sa mère. Rien de plus rondement mené, surtout par Félix qui jouait le rôle du mari trompé, mais qu'y faire? Le monstre n'avait pas compris, ou bien il ne voulait pas être touché. Mais j'ai à parler d'un temps bien antérieur à ce mot. Il nous faut, en effet, remonter à vingt-cinq ans en arrière, c'est-à-dire à une date où Léon Gozlan n'était pas encore auteur dramatique, où il n'avait que vaguement l'ambition de le devenir un jour et où il n'était que le journaliste que je vous ai indiqué au commencement de ce chapitre. Au *Figaro*, il voulait donc faire de tout, et de la critique théâtrale comme d'autre chose. Seulement à propos de quoi débuter avec un peu d'éclat?

Une occasion se présenta et il la saisit aux cheveux.

Il y avait alors dans l'atelier du baron Gros un jeune peintre, d'un talent fort aimable, mais qui n'entendait pas être uniquement peintre. Observateur d'une excessive finesse, il n'avait pas son second pour reproduire les tics ou les ridicules d'autrui. Au milieu de ses camarades, il improvisait, jouait et mimait des scènes d'un comique achevé. De l'atelier de son maître, il avait été appelé dans les salons qui subsistaient après les Trois-Jours et, là, femmes du monde et dandys l'avaient fêté à qui

mieux mieux. La conséquence logique, on la devine. Ce beau diseur d'atelier désira voir son passe-temps devenir un métier; le peintre aspira à être aussi comédien. Pourquoi non?

Un premier point à mettre en saillie, c'était un très beau coup d'audace. D'ordinaire, quand un jeune homme aborde le théâtre, quand il veut se montrer au monstre et le charmer, s'il y met une certaine fougue, il y emploie aussi quelque prudence. On attend que les feuilles soient jaunies et que le premier souffle de l'hiver ramène les heureux du jour. Mais, s'inquiétant peu de l'usage, notre téméraire bravait les feux de l'été. Il fit ses débuts le 5 juillet 1831, un jour où le soleil avait eu 26° à l'ombre. Mais n'importe : ce soir-là, il eut tout de même bataille gagnée.

C'est ce que constate Léon Gozlan par un article d'un tour et d'un esprit qui étaient au niveau du talent de l'homme nouveau. Cet article, en dépit de sa longueur, nous demandons à le reproduire. On y trouvera, au surplus, quelques détails de vie intime qui se rapportent au journaliste lui-même.

Il faut que je vous raconte ce jeune homme que je viens de voir, artiste complet, saisir une face nouvelle de l'art qu'il a créé ; car il est créateur, Henri Monnier; il a le génie de la charge : d'autres en ont le talent poussé à un haut degré, mais à tous il manque une faculté. Charlet est profond quelquefois, comme La Fontaine, Molière et Béranger, mais c'est seulement

le crayon à la main ; Henri Monnier a aussi le crayon, et, sur la pierre autant qu'au théâtre, il est individuel. Granville, Decamps et, loin après eux, Pigal, sont spirituels, puissants ou naïfs ; ils n'ont qu'une voix pour nous dire leurs pensées qu'un instrument pour les rendre matérielles, vivantes ; Henri Monnier regarde, observe, étudie ; il reproduit ensuite les traits qui l'ont frappé ; puis, avec la plume du moraliste comique, il donne une seconde vie aux originaux dont il a saisi les ridicules ; enfin il se fait eux réellement en chair et en os, en esprit, en habitudes, en manies. D'abord, c'était dans un salon qu'il faisait subir à son idée cette troisième métamorphose ; voilà maintenant que c'est sur le théâtre, en public devant quinze cents personnes.

Et comment, et pourquoi le caricaturiste qui fit *les Grisettes* et *les Récréations*, l'ingénieux traducteur des moralités de Lafontaine, l'auteur spirituel des proverbes imprimés qui nous ont tant amusé à la lecture parce qu'ils nous rappelaient celui qui les avait racontés tant de fois dans nos petites réunions d'artistes ; comment, pourquoi débute-t-il?

Le sort l'a joué, lui comme tant d'autres ; mais cette dérision de la fortune, il a su la prendre en homme. Il est plus fort que sa destinée ; il a lutté, il a vaincu. C'était un fou s'il avait succombé ; mille voix se seraient élevées pour le lui crier ; il a vaincu ! Oh ! oui, c'eût été un fou, mais un noble fou, un fou artiste, un fou honnête homme. D'autres l'auraient blâmé, sifflé ; nous l'aurions pleuré, nous, parce qu'il serait mort pour les arts. Il se serait allé enterrer dans une petite campagne : il avait cette ressource d'une douce vie ignorée ; mais il aurait végété, plein de souvenirs

amers du passé, indifférent à un avenir sans jouissances, éteint pour la comédie, pour la satyre, pour l'esprit, pour l'amitié. Ce n'est point une passion d'enfant qui l'a monté sur le théâtre ; c'est une résolution bien arrêtée. Le comédien remuait sous le dessinateur ; l'artiste plein de goût et de finesse, est derrière le masque du comédien. Henri Monnier a agrandi son art ; il a mis en dehors tout ce qu'il y a d'original, de délicat, de verve spirituelle dans son individualité. Son comique n'est pas le dévergondage, la grosse gaîté, le débordement de joyeux lazzis de tant d'acteurs qui sont en possession de plaire ; c'est *l'humour* qui est la base de son talent, si je puis parler ainsi. Cet homme qui nous fait rire aux larmes est mélancolique ; son observation est profonde, amère parfois et cruelle, mais cachée sous une forme qui la rend agréable. Ce n'est qu'après avoir ri qu'on trouve toute la portée du trait qui va percer à fond un vice ou déchirer un ridicule.

C'est dans une pièce à tiroir, comme ils disent au théâtre, qu'Henri Monnier a débuté. Nous l'avons vu d'abord jeune homme de bonne compagnie ; c'était M. Monnier annoncé dans le salon de M. Hamelin, comme il l'était dans celui de M. Gérard ou de Mme Gay. Tout à coup survient un petit vieillard, coquet, galant, fier de ses bonnes fortunes qui datent de la fin du règne de Mme Dubarry. M. Joseph Prudhomme lui succède, savant maître d'écriture, homme prétentieux, rond, bon vivant, sans gêne, importun, vrai type de ces phénix des petites sociétés bourgeoises qui ont acquis le droit de parler haut, parce qu'ils ont un peu de fortune, une longue lecture sans intelligence des

gazettes, dix ans de parterre à la rue de Chartres, et une grosse voix pour chanter des couplets fleuris. Après M. Prudhomme vient un marchand de bestiaux, et enfin Mme Pitou, vieille femme, autrefois coquette, et maintenant bavarde comme une portière ou une dévote. Et dans ces quatre personnages, Monnier avait disparu pour tout le monde ; pour les artistes seuls, l'artiste était encore là. Dans le vieillard, pas une charge ; la vérité simple, sans effort, sans fard ; c'est un homme que l'auteur a nommé Coquerel, et que chacun de vous nommera d'un nom différent, parce que chacun l'a vu dans les cercles qu'il fréquente. Quant à Prudhomme, c'est une création ; elle appartient en propre à Henri Monnier ; elle avait la réputation longtemps avant ce début ; elle en aura bien plus encore ; bientôt elle sera populaire. Certes, Joly a joué avec esprit, et Lefèvre avec rondeur, des marchands de bœufs et de moutons ; allez voir Henri Monnier, et vous saurez ce qui manquait à Lefèvre et à Joly pour être absolument vrais, vrais en artiste. La mère Pitou est ravissante, elle fera rire tout Paris. C'est un succès à argent pour le Vaudeville, et pour l'acteur quelque chose de mieux. Il a été délicieux, et il avait un auditoire difficile à contenter. Jamais réunion d'artistes de tous genres et de gens de lettres n'avait été plus brillante que celle-là ; c'était une si grande curiosité pour tous ! Pour nous, c'était un spectacle du plus haut intérêt. Aussi lorsque tant de mains applaudissaient, notre cœur bondissait de joie. Henri Monnier a paru vivement ému quand il a fait le premier pas dans sa carrière nouvelle, quand il l'a eue franchie tout entière, quand on l'a proclamé l'auteur de la

Famille improvisée, que Lepeintre jeune et lui ont faite très divertissante ; enfin quand on l'a ramené sur la scène. Et nous étions aussi émus que lui, nous qui l'avons connu petit commis dans une administration, élève à l'atelier du baron Gros, et, depuis ce temps, comme alors, toujours artiste, toujours bon et loyal ! Henri Monnier, en une heure, s'est mis au premier rang des comédiens. Il avait étudié, dix ans, dans son atelier, la plume ou le crayon à la main.

Huit jours s'écoulent.

Il vient d'étudier Henri Monnier en tant qu'acteur et vous voyez qu'il ne se montre pas avare en fait d'éloge. Attendez un peu et voilà qu'il va examiner le joyeux artiste tour à tour comme un dessinateur et comme un écrivain. Cet Henri Monnier, en effet, aura été un homme à trois têtes. Ainsi c'est de la critique littéraire que va faire notre journaliste. Après avoir joué au Vaudeville de la rue de Chartres *la Famille improvisée* et ces autres scènes populaires qui sont autant de saynètes si amusantes, le nouveau comédien, pour céder à la prière de ses amis, a rassemblé ces œuvres dans deux in-octavos que Paris s'arrache. Léon Gozlan pose d'abord en fait qu'il n'existe pas pour le moment de peintre de mœurs qui soit mieux en état de nous faire connaître le peuple de 1830 à 1835. Ni les dessinateurs du genre de Pigalle, ni le grand Charlet lui-même, ni l'étonnant H. Daumier, le Michel-Ange de la caricature, ni les vaudevillistes

de la rue, tels que le père Du Mersen, n'auraient pu si bien nous exhiber la ville d'en bas. Dans ces deux volumes, les deux premiers et les meilleurs qu'il ait écrits, vous voyez le portier d'alors qui ne se nommait que fort peu encore : « Monsieur le concierge » ; vous coudoyez la grisette, qui est sur le point de disparaître ; vous entendez l'ancien beau déplumé à qui il ne reste plus qu'une bague en diamant qui lui a été donnée par la Duthé. Ajoutons-y dix autres types d'il y a cinquante-cinq ans, silhouettes qu'un coup d'aile du vieux Saturne a fait disparaître pour toujours. En passant, le jeune critique s'arrête sur le bord du chemin comme pour dire au lecteur : « Prenez garde ! Voilà tout un compartiment de la société française qui s'en va ! » Et, en effet, toutes ces figures si finement découpées par l'élève du baron Gros s'en sont allées et elles ne reviendront plus.

Léon Gozlan n'oublie pas de nous dire combien ces scènes populaires sont précieuses et pour l'oisif que ronge le ver de l'ennui et pour le malade qui a besoin de se faire une pinte de bon sang ; mais, un moment, s'il vous plaît. Pensant qu'il ne faut rien omettre, il ne laisse point de s'adonner à ce sujet à une savante analyse et vous pouvez voir avec quel raffinement d'artiste il met en relief son personnage.

Je ne sais toutefois quelle misanthropie vous prend

à la gorge au milieu de cette société subalterne, où l on serait d'abord tenté de croire à quelques meilleures vertus. On n'y évite la médisance, qui est de tous les rangs, que pour se trouver en face de la stupidité, qui est plus essentiellement le partage de cette classe. Les uns font pitié, les autres font mal. Chez M. Henri Monnier, comme chez Béranger, il y a une profonde mélancolie. Ils n'arrivent l'un et l'autre à la gaîté que par l'ironie ; il en était ainsi de Molière. N'importe comment elle arrive, Henri Monnier a de la gaîté dans le style, ce qui est le phénix de la littérature. Au XVIIe siècle, il n'y a eu que Molière qui l'ait possédée ; au XVIIIe, personne. Je blesserais trop d'amours-propres si je disais combien, de nos jours, est petit le nombre d'écrivains qui ont de la gaîté dans le style. La gaîté est mille fois plus difficile à rencontrer que l'esprit et le génie. Il y a à Paris plus de cent littérateurs qui écrivent aussi bien que Buffon, Voltaire et Montesquieu ; pas un n'est capable d'écrire une scène du *Médecin malgré lui.*

Pour être conséquent avec ce qu'il venait de si bien exprimer, Léon Gozlan demandait qu'on admirât sans réserve : *le Dîner bourgeois*, *la Cour d'Assises*, et le *Roman chez la portière*, trois chefs-d'œuvre.

Ces essais ayant réussi haut la main, il avait été fortement encouragé à y donner suite. Au surplus, le temps y poussait. Comme on venait de renverser trois rois d'un coup et qu'on refaisait tout en politique, on espérait pouvoir rajeunir aussi le vieux

chariot de Thespis. Les vingt théâtres de Paris s'étaient rechampis. Vous eussiez dit d'un pareil nombre de ruches où les abeilles avaient été sans cesse en mouvement. De l'Opéra aux Funambules, il n'était question que de pièces endiablées, sinon originales. Avant tout, la lutte entre classiques et romantiques, devenue plus ardente, remplissait la ville de sifflets et de hurrahs; les fleurs jetées sur la scène n'allaient pas sans les vipères. MM. les vaudevillistes, voyant la censure abolie, se donnaient libre carrière pour faire des personnalités sur les planches afin de se poser en petits-fils ou plutôt en bâtards d'Aristophane. Bref, pour bien se livrer au métier de critique, il n'y avait que l'embarras du choix. Léon Gozlan courait à tant de spectacles comme les volontaires de l'an III allaient au feu, tantôt à une des frontières, tantôt à l'autre. Au début, ç'avait été son plaisir; à présent, c'était une gymnastique, quelque chose qu'on aurait pu comparer à un exercice d'hygiène pour ce vif esprit.

Une telle vie amène, chaque jour, un frottement et des compagnonnages bizarres. En passant du foyer dans les coulisses, il y a à rencontrer les figures les plus contrastées, tout un musée en chair et en os. Saluez le directeur du théâtre, les auteurs, la duègne, les bailleurs de fonds, le jeune premier, le millionnaire qu'on attire, la comédienne en vedette, tout un monde inconnu, bigarré, sublime,

horrible, inalysable. Dès les premiers moments, Léon Gozlan s'est mis d'instinct à l'étudier ce monde, et, un peu plus tard, il devait le faire entrer dans plusieurs de ses récits, soit par fraction comme dans *Comment on se délivre d'une maîtresse*, soit avec ensemble, comme dans la *Comédie des Comédiens*, un roman à la manière de Scaron, mais accommodé, bien entendu, aux exigences de notre XIXe siècle.

Au milieu de tant de choses si bien faites pour attirer l'attention d'un jeune homme, le Marseillais, un peu inquiet, un peu incertain, laissait de temps en temps sa plume retomber sur une page blanche. Il se demandait alors ce qu'il fallait penser et ce qu'il aurait à faire. Bien certainement, volontaire comme il l'était, aspirant à être son maître, il ne serait pas, toute la vie, enchaîné dans le bagne du journal. N'aurait-il donc jamais à faire que les cent lignes d'improvisation qu'on jette sur le papier pour le plaisir de ceux qui ne font rien? Il aborderait ou le livre ou le théâtre, et peut-être tous les deux ensemble. Dès lors à quelle forme s'adonner? Quelle école choisirait-il? Nul n'avait plus admiré Napoléon. Nul, non plus, ne professait plus d'aversion pour la littérature de l'Empire, malheureusement encore survivante. Quand il contemplait deux statues vénérables, la Muse qui tient à la main un masque et l'autre Muse, sa sœur, qui brandit un poignard ou une coupe de poison, Thalie et Mel-

pomène, il ne pouvait méconnaître que, l'une et l'autre, la Tragédie et la Comédie, étaient devenues anémiques avec le temps. Il ne lui paraissait plus possible que les générations nouvelles se contentassent de versions latines telles que *Marius à Minturnes* ou de fariboles surannées comme *le Vieux Célibataire*. Non, ni M. Arnault, ni Colin d'Harleville, ni même M. Ancelot, ni même M. Alexandre Sonnet, l'auteur d'une *Fête de Néron*. Du sang nouveau, plus jeune, plus rouge, plus vif, était nécessaire. Comment donc en infuser dans les veines des deux décesses appauvries? Il méditait et, bien qu'il ne fût pas encore romantique, il finissait par admettre que, renonçant aux préjugés d'un patriotisme trop étroit, il fallait, en matière d'art et de philosophie, du moins, avoir franchement recours au cosmopolitisme de Platon. En d'autres termes, on ne devait pas craindre de demander des toniques aux littératures étrangères. D'un commerce avec les Muses de Goëthe, de Dante, de Shakespeare et de Calderon, il résulterait comme un chyle réconfortant. On avait déjà usé du procédé beaucoup pour la musique et un peu pour la sculpture. Pourquoi pas pour les lettres?

Tout cela, on le voit, était pleinement d'accord avec les doctrines de l'École nouvelle.

L'École nouvelle! ses jeunes soldats étaient vaillants; ils étaient heureusement doués et donnaient déjà plus que de belles promesses, et le vent de la

faveur publique était de plus en plus pour eux. Mais, en dépit de tant de motifs de marcher avec eux, Léon Gozlan, premier point, ne consentait pas à être enrégimenté sous les ordres d'autrui ; seconde raison, il lui semblait que, du côté des nouveaux venus, on n'avait pas assez le respect des anciennes règles, ni de la grammaire. En cela, il ne pouvait donc être d'accord avec ces révolutionnaires de la forme qui le satisfaisaient néanmoins sous d'autres rapports. Pour conclure, il prenait le parti d'attendre. Il verrait donc les hommes et les choses à l'usée, ce qui, après tout, est le meilleur procédé de la méthode expérimentale.

En ce moment, les reporters d'alors — car il y en avait déjà deux ou trois — se mirent à dire que Victor Hugo se préparait à frapper « un grand coup ». Léon Gozlan avait une vive admiration pour ce jeune maître, mais il le redoutait à cause de sa queue. Il lui semblait qu'il avait des disciples trop prompts non seulement à le pasticher outrageusement, mais encore à le discréditer en exagérant ses défauts, car le génie en a toujours. Néanmoins, il se montrait des plus attentifs à la manifestation dont parlaient les reporters. « — Voyons ce que va être « ce grand coup », disait-il.

Pour le poète, l'occasion était des plus propices. Non seulement le succès d'*Hernani* avait encore un vif retentissement dans les échos, mais encore la double éclosion des *Orientales* et des *Feuilles d'Au-*

tomne projetait autour de son nom un rayonnement dont l'hostilité du vieil Institut ne faisait qu'augmenter l'éclat. D'ailleurs, une grande œuvre théâtrale, arrêtée dans son essor par la censure du régime déchu, devait logiquement faire naître d'ardentes sympathies dans la foule, encore pantelante, du combat des Trois Jours. On n'aurait pas été en peine de trouver une troisième raison de souhaiter la réussite du drame : c'était la fièvre de rénovation qui, à cette heure, incendiait la tête des artistes, des oisifs et de la plupart des jeunes gens. Les jeunes gens de 1831 ! Imaginez une turbulente cohue, un Pandœmonium de rapsodes, de peintres, de sculpteurs et d'utopistes qui formaient l'arrière-garde de la nouvelle École.

Au début de cette Étude, nous avons eu déjà à faire remarquer que, littérairement parlant, Léon Gozlan ne s'était enrôlé sous aucune bannière. S'il avait commencé par être classique, ainsi qu'on l'a vu par le *Triomphe des Omnibus*, il ne l'était certainement plus. La grammaire incolore des écrivains du temps de l'Empire, l'absence de toute audace chez les poètes de cette époque lui répugnaient au plus haut point. Il se défendait aussi d'être romantique, quoique, par nature, il penchât bien plus de ce côté. Peut-être aurait-il admis un mouvement révolutionnaire dans le sens de l'art d'écrire, un rajeunissement des vieilles lois et du vieux dictionnaire, une syntaxe moins étroite,

mais il ne voulait ni de la discipline du Cénacle qui n'était pas conforme à l'indépendance de sa pensée, ni de la théorie de l'horrible, si offensante pour la délicatesse de son goût. Pour le surplus, comme il était établi à l'état de tirailleur dans un journal d'opposition quand même, il était bon qu'il ne fût retenu par aucune attache d'aucun genre. On va voir avec quel dégagement d'esprit il examinait le nouveau drame de Victor Hugo.

Premier point de critique : Léon Gozlan constate l'acharnement que met l'auteur à rechercher la couleur historique. Mais pourquoi faire de l'histoire sur les planches, s'il doit violer l'histoire? Dans ce drame, en effet, les personnages imaginaires se mêlent sans cesse aux personnages qui ont la prétention d'être réels. D'où il suit qu'il n'y a pas de vérité.

Je prendrai un être corrompu, s'est dit le poète ; je le prendrai à terre, plus bas, dans la boue ; et de ce limon impur, j'en ferai une femme, ensuite un ange. Ce sera beau d'impossible. Je prendrai Marion Delorme, je la volerai à l'histoire. Maintenant, à moi une passion que n'ait jamais éprouvée cette femme ; l'amour, par exemple, cet amour de tête, cet amour dégagé de pensées terrestres. Et pour qui ? pour un duc, pour un prince, pour un roi? C'est commun ; non, mais pour le peuple. C'est peut-être impossible, mais l'héroïsme est là. Soit, pour le peuple ! Dans cet homme, vais-je dire le peuple de ce temps, le peuple

à deux pieds de terre, fauché comme l'herbe sous la faulx royale, et écrasé sous les larges pieds de la noblesse d'avant Richelieu ; plèbe noire, ignorante, nageant dans la misère et le fanatisme, se révoltant une fois, deux fois peut-être pour M. le cardinal ou pour M. le prince ? Banalité ! ce serait trop attendu. Didier, ce sera une abstraction du temps, des mœurs, de l'humanité. A la corruption faite ange, j'ajouterai l'ignorance contemporaine faite poésie et métaphysique ; et puis, marche le drame à travers champ. Ma volonté l'a créé à ma fantaisie, ma volonté lui prêtera mon langage de fleurs, de musique et de parfums. Mais ce n'est pas ainsi qu'on pensait, qu'on parlait, qu'on agissait. Qu'importe ? mon drame est fait !

Ce drame, le voici : Une femme est assise devant sa glace, elle se trouve belle. C'est Marion Delorme. — Allons, sortez, chevalier ! — J'entends, il faut faire place à une autre. — Eh bien ! oui. — Mais à qui ? — Sortez !... Des flambeaux au duc.

Nous sommes à Blois ; il est minuit ; une échelle flotte dans la brume ; l'homme qui entre, c'est Didier.

Qu'est-ce que Didier ? C'est le peuple trouvé dans la rue ; en se baissant, Marion a bien pu le prendre. Mais voyons-le. La dame romaine n'eût pas voulu de gladiateur sans poitrine, sans muscles énergiquement accusés ; la frêle et noire Castillane, qui aime les taureaux et les hommes forts comme eux, a des pensées ridicules devant le majo ainsi fait. N'est-elle pas la Castillane et la Romaine, Marion ? Où le placera-t-elle, Didier ? Dans une cage, sous verre ? L'air ne le tuera-t-il point ? Car Didier, c'est un chant ailé

de l'âme, c'est un être commencé par la mélancolie du christianisme et achevé par le scepticisme philosophique. Ici tout l'être d'en haut, là tout l'être d'en bas. Que va-t-il donc se passer dans cet incommensurable espace ? quel drame va se jouer entre le ver et l'ange ! A coup sûr, il y aura du poison et des larmes.

Ici, en associant les deux constrastes, le poète change Marion la prostituée en Marie, qui est un ange. De Didier, il fait un homme de rien, un enfant trouvé, mais un grand cœur, très chevaleresque. Voilà de la magie. Est-ce de l'histoire? Léon Gozlan dit que non. A l'entendre, on n'a pas le droit de défigurer l'amie et la rivale de Ninon. Il fallait prendre la première femme venue. — Mais allons au drame. Très bonne lame, Didier est vainqueur d'un combat qui se passe sous les fenêtres de Marion. Des bandits attaquaient un gentilhomme; il accourt, met l'épée à la main et le sauve des coupe-jarrets. Ce gentilhomme n'est autre que Gaspard de Saverny, le même galant que, dans la première scène, la courtisane a si lestement congédié. Tous deux montent chez elle afin de se remettre, mais Didier devient jaloux; il n'entend pas qu'un autre voie la femme qu'il aime et crie à Saverny : « Sortons! »

Ils descendent par où ils sont montés. Echelle ou échafaudage, c'est merveille comme à cette époque on franchissait quatre étages.

Cet acte est tout lyrique. C'est le duel sous le balcon, c'est la châtelaine qui soupire, c'est le beau chevalier qui parle d'amour et des étoiles. Mais passons : voici l'histoire.

Toujours à Blois : les officiers de la garnison et Saverny vident, probablement à la santé de leur reine, prisonnière de M. le cardinal, quelques joyeuses bouteilles ; les malédictions contre Richelieu se choquent comme les verres. Et bientôt il advient que la place publique s'emplit : tous les coins s'ouvrent pour regorger du peuple ; et nous voyons enfin le peuple, personnage dont l'école moderne n'est pas toujours prodigue. Hélas ! ce peuple n'en est encore que l'écorce ; c'est le peuple des coulisses, celui des tragédies carrées de Voltaire, représenté par un homme en manteau rouge sous Lekain : hier il avait un chapeau. Il y a progrès. Mais quand aura-t-il un cœur ? Je crois qu'il a toujours existé pourtant, le peuple. Revenons donc aux nobles. Au son de trompe, Richelieu leur fait défendre ainsi qu'aux vilains, sous peine d'être pendus haut et court, de se battre en duel.

A peine l'édit est-il attaché au mur, qu'un noble, c'est encore Saverny, pousse l'insolence jusqu'à dire à un homme : Lisez l'écriteau ! Didier s'emporte : un fou lui prête une épée ; avec cette épée il tue ou il croit tuer Saverny. Homme étrange que ce Saverny ! La nuit, il ne dit rien : le jour, il cherche querelle. Voilà Didier poursuivi comme duelliste.

Le fou, c'est celui du roi ; c'est l'Angeli. Est-ce encore l'histoire qui veut qu'un fou soit triste, sermo-

neur, philosophe ? Cette histoire me fera tourner la tête.

Maintenant voici deux scènes, l'une de Molière, l'autre de Scarron. L'oncle de Saverny croit son neveu mort, et le pleure ; son neveu est à ses côtés et se joue de la crédulité du vieillard par la bouche d'un ami. Le dialogue de cette scène est spirituel, vif, même naturel. Mais Molière et Térence ont passé cent fois par là. Je n'oserai même pas louer Molière le premier de la donnée. Après les regrets de l'oncle, les recherches de la police, et comme par hasard, au milieu de ce désordre, arrivent des comédiens. Les comédiens ! misère originale du temps, fous, voyageant avec des paillettes d'or sur leur ventre vide, des paillettes d'or sur leur tête vide ; chassés des granges à coups de fourches, chassés des églises à coups d'anathèmes, mordus par la police, les prêtres et les chiens du chemin, et riant ! Cette scène est intimement locale ; mais n'est-elle pas plutôt une satisfaction d'artiste accomplie, un orgueil d'érudit qui s'épanche, qu'un nœud de combinaison, une nécessité d'art ? Sans doute c'est bien, c'est peut-être vrai ; mais où est la jouissance du spectateur ? Notre parterre français vit au jour le jour, et il ne s'intéresse guère à la manière dont déclamaient les Scaramouches et les Taillebras.

La Chimène de la troupe, c'est Marion déjà reconnue par le lieutenant criminel ; Marion, qui récite des vers du *Cid* dix ans avant que le *Cid* ne fût écrit, ou du moins qu'il ne fût familier à des acteurs nomades ; le compagnon de Marion, déguisé comme elle, c'est Didier. Voilà encore du plaqué dans le style, le besoin poignant de lancer des épigrammes contre ses enne-

mis littéraires. Ces messieurs devraient bien faire des journaux, avoir un journal une fois pour toutes. Le feuilleton qui parle est mortellement ennuyeux.

C'est dans cet acte, ravissant par le comique des situations, par sa teinte chronologique, son mouvement et ses surprises, que Didier apprend dans une conversation entre le lieutenant criminel et un autre homme, que sa maîtresse, la Chimène, la Marie, n'est que Marion Delorme, Marion l'infâme, la prostituée, la Marion des rues, de la monarchie entière, la Marion déjà passée en proverbe à vingt ans ! Un portrait que lui donne cet homme achève de le convaincre. Et cet homme, il le reconnaît, ils se reconnaissent ; c'est Gaspard de Saverny ; Gaspard de Saverny, que son oncle à lui n'a pas reconnu au soleil, et qui est fort bien reconnu par Didier, qui ne l'a jamais vu que dans l'ombre et dans le choc d'un duel. Bref, Marion, Didier et Gaspard sont arrêtés par le lieutenant criminel, en dépit des éloquentes paroles du père de Gaspard, vieillard, comme les faisait en chair et en os le grand Corneille. La vieille noblesse française est là ; ce sont nos romans, ce sont nos Cid. Honneur au vieil Horace !

Voilà la cour. Un roi timide, fauve, aimant les bouffons et les fauconniers. Cet homme, c'est son fou. J'y reviens ; mais très modeste sur mes ressources historiques, sans discuter ici si un fou riait ou ne riait pas au temps de Louis XIII, je dirai hardiment qu'il n'amuse personne. Et toujours mentir au titre, au nom, à l'effigie, c'est lassant. La courtisane est une vertu, le peuple un philosophe, le fou un sage. Quel éternel mépris pour le prévu, le raisonnable, le possible ! M. de Stendhal nous a gâtés.

Ce roi est un imbécile. Ni Marion coupée en deux par la douleur, ni des paroles de vieillard qui renverseraient un roi, si un roi ne vous écoutait assis ; un vieillard qui redemande un fils à la dent du bourreau, rien n'émeut le roi. Il s'endort. « Dieu conserve le roi ! » dit en s'en allant le vieillard dont le fils va mourir. Belles paroles ! Ne vous ai-je pas dit que c'était romain. Pour moi, je ne connais rien au-desus de cela. Ce mot, dit dans cette situation, est sublime !

C'est le fou du roi qui obtient enfin la grâce du tenace vieillard. Il apprend au roi que Gaspard et Didier sont deux fauconniers habiles. « Qu'on leur sauve la vie, dit le roi ; les fauconniers sont si rares !... »

Est-ce bien là Louis XIII ? L'homme y est sans doute ; mais le roi ? Est-il si petit qu'il le dit lui-même devant Richelieu ? Une seule faiblesse ne lui en a-t-elle pas fait attribuer mille ?

Cette grâce si difficilement obtenue est encore révoquée ; la robe rouge l'emporte. Le hideux lieutenant criminel propose à Marion pour sauver son amant un sacrifice qui ne lui eût pas coûté beaucoup auparavant. Auparavant peut-être ne l'eût-on pas exigé. Les lieutenants criminels sont hommes ; ils ont des caprices. « Venez ! » lui crie Marion. Hardiesse admirable ! et grâces enfin soient rendues à l'auteur d'avoir si outrageusement satisfait au caractère de Marion. La voilà ; au moins une fois, je la reconnais.

A ce détestable prix, elle a eu la vie de son amant. Mais Didier ne veut plus d'elle ; il a scellé son amour dans le creux de sa poitrine depuis le jour de la révélation et du portrait.

Vous n'êtes plus Marie, madame ; mais Marion Delorme !

Alors au milieu des pénitents gris, des flambeaux inclinés, de tous les lieutenants de la mort, les deux jeunes condamnés marchent au supplice. — Oh ! un seul baiser, Didier ! crie Marion. — Non ! — Un seul baiser ! — Non !... Et, à la fin, il fléchit ; il est dans les bras, sur le cœur, sur la bouche de Marion qu'il étouffe de baisers, qu'il inonde de larmes.

Oui, cet amour se conçoit ; il est vrai. Malheur à qui le nie ! L'amour vient avec l'estime ! Fadeur de la civilisation, l'amour vient comme il peut. Parfois il brûle pour la vie, s'agenouille devant la prostitution ; il rôde autour de la maison ouverte à tous les vents de la débauche. Cette femme est à tous. On la séduit avec un cachemire, avec un dîner, avec une pièce d'or, avec moins. Sa bouche est encore préoccupée des baisers d'un autre. Une jalousie brutale a blémi ses joues d'un coup de cravache. Eh bien ! cela ne fait rien ; on l'aime, ou l'adore. Le dernier baiser de Didier est la consécration de cette vérité.

Finissons le récit. Un immense palanquin rouge passe sur la scène, et un homme, caché sous ces tentures impénétrables, répond à la voix de Marion expirante ce dernier cri : « Point de grâce ! »

Le vieillard au palanquin rouge, c'est Richelieu. Richelieu ! le grand cardinal ! Mais se dérangera-t-il pour voir pendre ou pour empêcher de pendre deux obscurs duellistes ? La mort de Cinq-Mars, l'ancien mignon du roi, lui importait. Mais que lui fait à lui, homme poli-

tique, homme profond, réfléchi, tout aux grandes choses de l'Etat, la punition d'une rixe de cabaret, d'une querelle de coin de rue ?

Peut-être trouvera-t-on un peu long ce travail d'analyse. *Marion Delorme* étant un des chefs d'œuvre les plus connus de l'école romantique, nous avons été tenté, un moment, de raccourcir cet article ; mais, après réflexion faite, il nous a semblé qu'il était important de l'exhiber dans son entier afin de faire bien voir au lecteur en quoi consistait la manière du jeune critique, son indépendance vis-à-vis d'un grand novateur et l'abondance peu commune de son vif esprit. Sans doute il n'y a encore dans ce document rien de précis ni de fixe ; Léon Gozlan, se laissant encore aller au flux et au reflux de ses impressions du moment, est tantôt pour le drame nouveau et tantôt contre. Il ne se décide pas encore à conclure. Est-il pour ou contre la nouvelle école ? Attendez. Nous ne sommes encore qu'au second semestre de 1831 et il n'en est toujours qu'à son apprentissage de juge. Il continue, il va d'un théâtre à l'autre ; il nourrit sa conscience ; il se fait la main encore six mois, encore un an. Quand arrive 1833, ce n'est plus un novice. Le voilà ferré à glace. On voit en même temps naître un journal d'une structure toute nouvelle, un grand journal qui a pour programme de ne s'occuper que d'art, de grammaire, de poésie, de

science, d'archéologie, sans le plus petit mélange de politique. *L'Europe littéraire*, où Henri Heine jette à pleines mains ses belles Etudes sur l'Allemagne contemporaine, où Charles Nodier raconte ses souvenirs, où Victor Hugo donnera ses pages sur Ymbert Galloix, où H. de Balzac fera la théorie de la Démarche, où tant d'autres beaux esprits du jour vont s'escrimer, ne manquera pas d'avoir recours à cette plume de Léon Gozlan, que le sagace H. de Latouche, qui s'y connaissait, ne craignait pas de comparer au burin de Benvenuato Cellini, le ciseleur des ciseleurs.

Mais justement ce qu'on demande désormais à notre improvisateur, ce ne sont plus des flèches barbelées à la façon des épigrammes du *Figaro*. Ce sera bel et bien de la haute et sérieuse critique. Le journaliste n'a pas encore trente ans, mais sa tête a mûri vite. A force d'étudier, de voir, d'entendre, de comparer, il a emmagasiné au fond de sa boîte crânienne assez de connaissances, de faits, de dates, de figures diverses, de caractères, de notions de toute sorte pour être à même de formuler sur l'œuvre des contemporains une sentence éclairée. Pour commencer, il jette sur le théâtre national un coup d'œil d'ensemble. N'oubliez pas qu'à l'instant où il prend la plume pour *l'Europe littéraire*, on crie de vingt côtés à la fois à la décadence de l'art. On assassine trop, on viole trop, on empoisonne trop sur les planches. Tant de spectacles

horribles ont fini par écœurer la foule; Paris se désintéresse des passe-temps auxquels il demandait autrefois ses plus pures jouissances. Tandis que, dans ses iambes, Auguste Barbier interpelle la Muse d'Euripide, la belle Muse antique, en lui demandant compte des licences qu'elle laisse commettre dans ses domaines, l'Académie française fulmine par la voix de M. Antoine Jay, l'un de ses membres, des anathèmes coupés de points d'exclamation, et la société racinienne de la Ferté-Milon prend le deuil. Il semble que le firmament soit sur le point de tomber sur Paris pour écraser un million de déliquescents et de profanes. — Notre théâtre national n'a plus ni son antique relief ni ses vieilles et mâles vertus : voilà donc ce qu'on dit. Mais pourquoi cet état de choses ? Léon Gozlan s'efforce d'expliquer cette situation.

Pourquoi, demande-t-il, le public déserte-t-il le théâtre ? Ce n'est pas parce que les œuvres qu'on lui donne sont inférieures à celles qu'on produisait autrefois ; Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny ne seraient pas de trop pâles descendants de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Shakespeare, si vous voulez. Ce n'est pas non plus parce qu'il n'y a plus de grands acteurs ni de grandes comédiennes. On a aisément la monnaie de Talma et aussi celle de Mlle Duchesnois et Mme Favart. Enfin, ce ne serait pas non plus pour cause d'immoralité. Croit-on donc que Molière

soit très moral dans *Georges Dandin*, dans *l'Ecole des femmes* et dans tout son répertoire en général?

Il n'est pas deux pièces de Molière, il n'en est pas une où l'on puisse, en toute sûreté d'interprétation, conduire sa famille, s'il y a vraiment, et je suis loin de le croire, quelque immoralité à découvrir jamais dans une scène passionnée, dans un mot trop nu, dans un cri trop vrai. — Mais l'immoralité n'est pas là. Elle n'est pas plus là pour Molière que pour nous; elle est ailleurs pour nous. — Je poursuis. Enumération faite (et je l'ai faite des assassinats, des viols, des empoisonnements, qui sont l'immuable base des pièces de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Voltaire, je puis déclarer que les tables des mortalités dramatiques de ces grands auteurs sont dix fois plus sinistres, plus chargées que les tables des mortalités dramatiques de nos auteurs modernes.

D'où vient la décadence? Préparez-vous à vous étonner. Il y a chez le journaliste un brusque changement de front. Quand il s'agissait de combattre la Restauration, de 1828 à 1830, Léon Gozlan était du nombre des raffinés qui la poursuivaient le plus avec l'arme blanche de la raillerie. On peut dire qu'il était au premier rang des sceptiques. En ce temps-là, se moquer de tout et surtout des choses divines était bien porté. Les gants blancs étaient voltairiens, ne vous en déplaise. Aujourd'hui, il y a revivement dans la pensée du panégyriste de Byron. Par un étrange mouvement de recurrence,

voilà qu'il attribue l'abâtardissement de l'art et sa déchéance à ce que l'on ne sait plus croire à rien.

Pour remuer et soulever les masses, le plus énergique levier, c'est une croyance commune avec elles. Réussir, c'est croire ; la foi, voilà l'éloquence. Le drame, considéré dans son essence, et non comme une chose qui arrive, n'est encore que la foi aux prises avec un obstacle. — Eh bien ! regardons autour de nous : toute croyance est aujourd'hui envolée au ciel. Nous appelons en vain les croyances : elles sont trop bien pour descendre. Mais, voyons, qu'avez-vous à annoncer à ce peuple que vous rassemblez dans vos enceintes ? quelle leçon avez-vous méditée sur lui et pour lui ? Vous n'avez que deux sources, comme les anciens, à votre disposition : l'histoire et l'humanite. Que vous interprétiez l'une ou l'autre au profit de la curiosité intelligente, si un destin ou une providence ne tremble pas derrière votre drame, votre histoire n'est qu'un décor, votre humanité un misérable piège tendu à l'attention. La différence qui existe comme effet moral entre la croyance et son absence absolue dans l'application au théâtre de l'histoire ou de l'humanité, est la même qui distingue dans nos mœurs le sacrifice de l'assassinat. Sans croyance tout dévouement est un suicide, tout amour un adultère, toute vengeance un meurtre ; ce qui explique énergiquement pourquoi, avec la même économie de couleurs, le même enchaînement de situations, avec plus de chasteté peut-être dans l'expression, le théâtre est aujourd'hui très immoral, tandis qu'aux mêmes conditions le théâtre ne l'était pas au XVIIIe siècle. Oreste est un

géant de vertu ; Antony n'est qu'un petit assassin. On sent que ce n'est pas le poignard du Grec qui ravale ici l'eustache du Parisien ; c'est que celui-là est poursuivi par on *ne sait quelle injuste puissance*, et que celui-ci ne reconnaît de puissance que lui.

Voulez-vous un autre exemple sur mille? Comparez Jocaste et Jeanne de Bourgogne de la *Tour de Nesle* ; c'est la même fatalité. Des scènes entières ont jailli pleines de ressemblance. Et pourtant quelle immense, quelle incalculable distance sépare une femme de l'autre femme ! Jocaste est une expiation. Sur son bras nu on voit marquée l'empreinte de la main qui la pousse. Elle n'est qu'une victime, si bien que, lorsqu'elle est frappée, non seulement elle s'est punie, mais elle a apaisé les dieux. Je ne sais rien de plus complet comme drame et comme morale. Mettez Jeanne de Bourgogne à côté : elle fait horreur. Son inceste n'est qu'un inceste. Et, chose étrange et qui prouve combien une intelligence supérieure doit planer, les ailes étendues, sur le drame, c'est qu'à son insu le poète, et c'est un poète M. Dumas, comprenant par instinct la place de cette intelligence, évoque de la rue, et sans plus de façon, un magicien qui passe. C'est là l'intelligence, le dieu du drame moderne : le magicien, l'homme masqué de d'Arlington, le bourreau !

Jusque-là, passe. On peut croire qu'il ne s'agit là-dedans que d'une théorie, d'une divagation de philosophe, comme ont le droit d'en faire tous les enragés d'esthétique ; mais préparez-vous à vous étonner de plus en plus ; vous allez voir que cet ex-

révolutionnaire est bien éloigné décidément de son point de départ et qu'il arrive peu à peu à se réconcilier avec cet ancien régime qu'il a, pas plus tard qu'hier, tant combattu et tant persifflé.

Non, cela n'était pas ainsi autrefois : Molière avait une croyance profonde dans l'infaillibilité politique de Louis XIV ; il avait la religion de la dynastie. Molière portait avec dignité l'habit et les mœurs de son temps. Son style est monarchique et descend d'Henri IV. Sa puissance de raillerie s'arrête où finit le ridicule. Molière croyait à Louis XIV, à son roi, aux mœurs du misanthrope, au rire de Scapin ; religion d'estime et de temps qui suppléait chez lui à ce qui manquait à son génie de religion réelle. En vain vous chercheriez dans Racine une seule ligne où les admirations classiques et les terreurs religieuses de ce grand poète ne soient contenues. Ses drames ne sont que la riche paraphrase de sa foi à l'évangile et à Homère. Si son drame est grec, son vers est catholique ; il va d'Athènes à Port-Royal. S'il arrive parfois à Racine de se tenir à distance de ces deux admirables excès, avec son âme mélodieuse et son esprit lyrique, c'est pour flotter sur le platonisme le plus pur.

A quel Dieu, dites-le moi, à quel dogme, citez-m'en un seul, politique ou moral, la société croit-elle aujourd'hui ? On a nivelé le ciel, comme on a nivelé la terre. L'homme voit de très loin à l'horizon ; c'est vrai : mais que voit-il ? L'horizon.

Et quand l'incertitude règne dans l'expression, le doute dans l'œuvre, l'indifférence ou l'erreur dans

l'homme, si du moins la voix de la critique pouvait être entendue, peut-être y aurait-il quelques retours sincères à espérer, des conversions ardentes à ramener au pied des autels si déserts du vrai et du beau. Mais le temple est éteint, le flambeau est tombé sur le livre et l'a brûlé. Puissante et souveraine autrefois comme l'art, allant à ses côtés, dirigeant son vol, l'accompagnant de la terre au ciel, la critique, cette poésie de la raison, cette sœur du bon sens, était chérie et redoutée. Partout, les monuments l'attestent, où l'art s'est élevé, la critique a suivi sa progression. L'un n'a jamais marché sans l'autre; inséparables comme la morale et le dogme.

Où la conversion s'accentue, où le reniement des âges nouveaux est manifeste, c'est dans ce qui termine l'article. Eh ! dame, la conclusion est forcée. Puisque tout y était mieux pour l'art, pour les poètes, pour les acteurs, pour le théâtre, il faut se mettre en devoir de revenir au bon vieux temps. Il n'y a point à barguigner là-dessus. Nous appuyons sur ce point, parce qu'en effet, à dater de cet article de *l'Europe littéraire*, on peut voir dans Léon Gozlan un tout autre homme que celui qu'on a connu naguère. Le combattant de Juillet devient monarchiste, le Sémite se fait catholique, le romantique s'incline à toute heure devant les augustes perruques du siècle de Louis XIV. Plus fort que tout cela : il impute à Martin Luther tout le mal présent, parce que le formidable moine a aux trois quarts détruit la papauté

et créé la liberté de conscience. Un des hommes du jour, M. J. Barbey d'Aurevilly a fait entendre ce cri : « Quel malheur qu'on n'ait pas brûlé Luther ! » S'il n'a pas poussé la même clameur, qu'on n'eût pas comprise ni même tolérée en 1833, Léon Gozlan peut passer pour l'avoir préparée en jetant l'invective à la tête du promoteur de la Réforme.

Il ne s'arrête pas en si beau chemin. Sans s'inquiéter de savoir s'il ne se contredit pas trop ou s'il n'abuse point du paradoxe, il va jusqu'à faire, en règle, l'apologie de la force. Notez que du théâtre la théorie qu'il pose si arrogamment peut mener et conduit directement jusqu'à la politique. Joseph de Maistre et M. de Bonald n'avaient pas une autre forme de raisonnement.

Dans tous les temps, et voici la pensée qui a dicté cet article, il est un homme ou une chose, une religion ou un principe, une vérité ou un mensonge, auquel ou à laquelle il faut se rattacher si l'on veut aller loin, droit et vite : la fatalité avec Euripide, le catholicisme avec Racine, le désespoir avec Byron. Association ou doctrine, hiérarchie ou pouvoir, révélation ou système, il est indispensable à l'humanité, sous peine de périr, de se choisir un chef; je ne dis pas un maître, le mot m'effarouche. Ce chef de la société, qui porte, selon que Dieu le veut, une épée ou une verge, un spectre ou un anneau, un bonnet rouge ou une croix d'or, se résume divinement dans un mot qu'a créé l'humilité de la raison chrétienne : L'AUTORITÉ. Avec l'autorité

tout s'unit, se marie, se soude, s'explique, marche, court, arrive, triomphe, se révèle et se sauve. Avec l'autorité le ciel est ouvert, toute voie a son but, toute difficulté sa solution ; il fait jour d'un pôle à l'autre : il y a une réponse à tout. Avec l'autorité, différente selon les mœurs et les âges, la société a vécu des siècles sans trébucher d'un pas : ici, trois mille ans, en Egypte ; là, deux mille et plus, autour du trépied de Delphes ; et toujours et partout avec force et durée. Soudée au dogme politique, elle a produit l'obéissance des peuples, et l'intime union des Etats, sans acception exclusive d'une forme quelconque de gouvernement. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles, l'autorité est bonne partout. L'autorité du pape, du doge, du sultan, sont toutes trois égales et saintes aux yeux de la nécessité qui se l'impose. Descendue de la tête qui règne et qui la porte elle-même sur le front, dans la tête qui éclaire, qui illumine, qui écrit, qui imagine, qui chante, qui féconde le verbe, l'autorité est devenue l'âme des arts, le symbole de son unité visible, le terme de comparaison auquel tout se mesure, par lequel tout se détermine et se fixe.

— Pardon ! répliquait cet H. de Latouche, un vieux républicain que j'ai déjà eu occasion de nommer, mais si l'autorité est si féconde et s'il n'est rien sans l'autorité, expliquez donc un peu pourquoi les deux cent cinquante millions de Musulmans qui vivent courbés sous la loi de l'Islam, sans se permettre de discuter le Coran, n'ont ni art, ni littérature, ni aucun des attributs de l'homme

libre ? Dites-moi donc pourquoi les deux Russies, celle d'Asie et celle d'Europe, si dociles et si unanimes sous le sceptre du tzar, n'ont point d'autre théâtre que le nôtre et ne jouissent que d'arts empruntés à l'Occident ? Eh ! c'est, au contraire, quand il y a relâchement dans le principe d'autorité, que l'histoire constate un merveilleux épanouissement en matière d'art. Ne parlons pas des sociétés grecques et romaines qui ne vivaient et n'auraient pu se développer que sous l'empire d'une absence absolue de maîtres ; ne voyons les choses que de plus près. Si l'Italie de la Renaissance est si grande, cela ne vient-il pas de la turbulence généreuse de ses quatre grandes républiques, celle de Venise, celle de Florence, celle de Gênes et celle de Pise ? Chez nous, ce qu'on appelle fort improprement, fort injustement, le siècle de Louis XIV est le produit très net des révoltes et des franchises de la Fronde. Il n'est pas un historien digne de ce nom qui n'admette le fait comme démontré. Si la première Révolution française n'a point porté tous ses fruits, si elle n'a donné qu'un petit nombre de génies à l'humanité, c'est précisément parce qu'un homme, le représentant le plus typique du principe d'autorité, l'a tarie dans ses sources en saignant pendant vingt ans la nation aux quatre veines, en soumettant tout ce qu'il y avait de viril à une coupe réglée, en faisant tuer follement quatre millions d'êtres humains. Napoléon représente encore plus le prin-

cipe d'autorité que Tamerlan, Gengis-Khan et Attila. Les belles moissons d'art qui viennent de lui ! Et quelle belle et quelle grande littérature que celle de son règne ! Il n'y a eu que quatre hommes et tous les quatre lui étaient odieux, de même qu'ils lui étaient hostiles : Chateaubriand, Mme de Staël, Benjamin Constant et Paul-Louis Courier. — Il aurait pu y ajouter Charles Nodier.

Ce que je viens de rapporter au sujet de cette polémique, n'ayant jamais été écrit, n'a pu parvenir jusqu'à moi que par voie orale. Chose curieuse, c'est de Léon Gozlan lui-même que je tiens cette vive réplique de l'auteur de *Fragoletta*. « — Je ne crains pas d'avouer qu'il m'a bien rivé mon clou », ajoutait-il. La conséquence aurait dû, ce semble, être un retour à la cause de la liberté. Il n'en a rien été. En prenant de l'âge, mais notamment lorsqu'il s'est mis à épousseter les vieilles archives de l'aristocratie, à faire l'histoire des *Châteaux de France*, autrement dits des *Tourelles*, il s'est entêté dans sa théorie de l'autorité et de la force. J'ai toujours pensé que s'étant mis à haïr le parti démocratique à dater du jour où il avait publié la Physiologie du Bousingot, il s'était cru mis pour ce fait à l'index par une Sainte Wehme républicaine quelconque et que telle avait été la cause première de ses brusques et inconcevables revivements. Même chose ou à peu près, d'ailleurs, se manifestait vers la même époque pour deux autres écrivains : Capo de

Feuillide et Lerminier, tous les deux rédacteurs de *l'Europe littéraire* comme lui.

Dans l'article dont il vient d'être question, il n'était, d'ailleurs, que fort peu semblable à lui même. Toutes ces tirades sont sur un ton plus grave. Toutes ces phrases sont pompeuses. Comprit-il qu'il n'avait pas joué le bon jeu en voulant changer de nature? Ce qu'il y a de certain, c'est que, la prochaine fois, il revint à son vrai genre, à la boutade, à l'épigramme pour laquelle il était si bien fait. Pour la seconde fois, il avait à parler de Victor Hugo, mais ce ne devait plus être comme dans le petit journal satirique où l'irrévérence était si bien permise. Ce n'est un mystère pour aucun des Bibliographes d'alors que *l'Europe littéraire*, sorte de moniteur de la nouvelle Ecole, était tout à la dévotion de Victor Hugo, puisque le grand poète descendait jusqu'à y donner de sa prose, lui qui n'aimait guère les périodiques, dans ces temps-là du moins. On faisait volontiers de lui comme un patron de l'entreprise. Il va de soi qu'on ne pouvait rien écrire sur lui sans être un ami. En août 1831, Léon Gozlan n'en était pas un encore; il n'était pas non plus un admirateur, ni même un adepte. Il avait quelque peu égratigné l'idole du bec de sa plume. En 1833, à *l'Europe littéraire*, il y a volte-face. A la vérité, il s'est écoulé dix-huit mois, et c'était beaucoup de jours pour le temps où l'on vivait. Il est juste d'ajouter qu'un fait notable venait

de se produire. A *Marion Delorme* succédait *Lucrèce Borgia*. N'omettons pas de noter non plus que, dans l'intervalle, avait paru *Notre-Dame-de-Paris*, ce prodigieux roman, qui a toute l'envergure d'une épopée gothique. L'idole avait grandi de deux coudées, pour le moins.

On venait de représenter *Lucrèce Borgia* à la Porte-Saint-Martin. Ç'a été, nul ne l'ignore, un des grands succès de l'époque. Mlle Georges y a été sublime, Frédérick Lemaître superbe. Paris y courait, tous les soirs. « Applaudissez, Athéniens, c'est du Sophocle! » se reprenait-on à dire, ou à peu près. Mais pourtant il y avait des hommes, à la vérité des hommes d'un autre temps, qui ne voulaient pas entendre la chose de cette oreille-là. Vaincu, éparpillé, le vieux parti classique protestait par de sourds grognements. Les affidés se passaient de main en main, sous le manteau, une brochure ou plutôt un pamphlet de M. Alexandre Duval. Cela affectait la forme d'une lettre à Victor Hugo, quarante-cinq pages d'impression, sans compter le titre et le faux-titre. Un opuscule qui voulait être léger et qui n'était que mince.

Qu'était-ce que M. Alexandre Duval ? Un ancien acteur de la Comédie-Française, encore plus auteur, à ce qu'il paraît, et, pour le moment, membre de l'Académie française. De 1797 à 1827, c'est-à-dire pendant trente années, le personnage avait été d'une fécondité véritablement désolante. Trente ou

quarante pièces, des comédies pour la plupart, toutes écrites dans le style gris et ampoulé tout ensemble qui est particulier à la fin du Consulat, au premier Empire et au commencement de la Restauration. Il y avait là-dedans la *Manie d'être quelque chose*, la *Fille d'honneur*, *Edouard en Ecosse*, *Maison à vendre*, le *Tyran domestique*, *Shakespear amoureux* (Shakespear et non Shakespeare), et je vous cite là les meilleures, celles qui ont été le plus applaudies, et, au surplus, disons-le, dans ce cycle d'indigence littéraire, toutes ont été fort applaudies. Raison pour laquelle l'auteur s'en faisait grandement accroire. M. Alexandre Duval! il était celui de tous dont le nom allait aux nues! Sous ce rapport, il primait ses pairs, MM. Jouy, Arnault et Delrieu, et aussi, cela va sans dire, M. Luce de Lancival, des aigles, mais des aigles qui paraissaient avoir été couvés par la femelle d'un canard,

Revenons-y. On n'a juré que par M. Alexandre Duval pendant un peu plus d'un quart de siècle; mais, chose à ne point perdre de vue, l'auteur de *Shakespear amoureux* n'a pas pu arriver même sur le seuil de la postérité. Pas une de ses œuvres n'a survécu. Il en a donc été de son répertoire comme de lui-même. Dès que la dernière pelletée de terre a été jetée par le fossoyeur sur son cercueil, ses quarante chefs-d'œuvre ont été enterrés, et pour toujours. En tant que relique, les générations nouvelles ne connaissent de lui qu'une scène du *Tyran*

domestique, et encore c'est parce qu'un faiseur d'anthologies populaires, à court de *copie*, a détaché cette scène de l'ensemble à l'aide d'une paire de ciseaux. Mais, en 1833, en raison de ses attaches avec la Maison de Molière, le vieillard était encore joué de temps en temps rue de Richelieu; il avait un autre privilège, celui d'être l'un des doyens de l'Institut, et pour ces deux motifs, il le prenait de très haut avec le pauvre monde, mais surtout avec ceux qu'on nommait déjà les Barbares, je veux dire les Romantiques.

En apprenant le succès si retentissant de *Lucrèce Borgia*, M. Alexandre Duval avait donc broché un pamphlet. Il y accusait, sans détours, M. Victor Hugo *d'avoir par des doctrines perverses perdu l'art dramatique et ruiné le Théâtre-Français*. Sur ce réquisitoire étrange, Léon Gozlan examine la plate brochure et il voit qu'on y chante Corneille, Racine Molière et Voltaire.

Corneille, Racine, Molière et Voltaire, s'écrie-t-il, sont autant à nous qu'à vous, d'abord.

Ah ça! monsieur, de quelle part venez-vous, s'il vous plaît, vous constituer, vous et vos vénérables camarades, les défenseurs bruyants de ces grandes célébrités qu'on n'attaque pas? Où sont vos titres? Vos lettres, vos mercuriales, vos remontrances, gardez-les donc pour vous défendre vous-mêmes. Corneille, Racine, Molière, Voltaire! Ils sont nos dieux domestiques, nos dieux secrets qui rient sur nos têtes, qui

veillent à notre porte, qui nous aident à passer les heures et la vie, que nous aimons et qui nous aiment. Ils étaient à tous et à personne, quand ils vivaient; ils sont à chacun et à un seul maintenant. Ils étaient rois, nous en avions peur; ils ne sont plus rien, nous les aimons. Ils étaient du bruit, ils sont de l'histoire. Ils enrichissent nos bibliothèques. N'est-ce pas un beau changement ? Je vous le souhaite, messieurs !

A cette poignée d'ironie, il ajoute encore une belle dose de sarcasmes.

Allons, j'y reviens ! Qui vous envoie? — Le public ! Mais vous l'accusez d'avoir été corrompu par les *doctrines perverses*. — La jeunesse ? — Elle vous a traités de *ganaches de l'Empire*, dites-vous? — Les étrangers ? — Mais vous prétendez que c'est la littérature allemande et la littérature anglaise qui ont créé la défection. — Serait-ce l'Académie qui vous envoie? Elle est bien honnête, l'Académie, bien désintéressée ; mais que veut-elle, l'Académie, elle qui n'a pas voulu de Molière ? Qu'elle enterre ses morts, l'Académie !

Cependant le moment est venu de donner quelques coups de griffe plus spécialement au vaniteux vieillard qui a commis la brochure. Pour le coup, ce petit *empoignement* va devenir curieux.

En s'adressant à M. Victor Hugo, M. Alexandre Duval, tout à fait sans gêne, dit : *Il est bien convenu entre nous que tout auteur a de la gloire. Vous avez la vôtre, et, moi, j'ai la mienne. Mais vous avez voulu paraître*

sur la scène française et les grands maîtres et leurs disciples ont disparu. Pour moi, je ne conviens pas de cela. Si M. Duval a eu de la gloire, il en a encore. On ne vole pas la gloire comme une place ou un ruban ; ou il faut qu'elle tienne bien peu, si du premier coup on l'emporte d'assaut. M. Hugo vous laisse votre gloire, laissez-lui la sienne : échange de bons procédés entre immortels. S'il vous plaît de dire : « Si je n'ai pas atteint mes prédécesseurs, au moins, comme l'un de leurs plus dignes disciples, ai-je eu le bonheur de ne pas marcher très loin d'eux » ; faut-il que M. Victor Hugo s'attache à votre suite ? Et qui vous assure que M. Victor Hugo n'est pas vingt fois plus près de Corneille et de Molière que vous ne l'avez jamais été ? Voudriez-vous me dire combien vous comptez de pas géométriques, *vous qui ne marchez pas très loin d'eux*, entre Molière et vous ?

Mais en voici bien d'un autre, M. Alexandre Duval va tomber à bras raccourcis sur les comédiens, ses anciens confrères, et, ici, lecteur, je vous invite à ne rien laisser perdre de ce que dit Léon Gozlan :

Il entre, armé du fouet et des règles, dans le comité des acteurs, et bat sans pitié ces pauvres comédiens, *qui ont eu la sottise de prendre pour un succès l'empressement d'un public curieux de voir une fois, une seule fois, ce qui est monstrueux, ridicule et bizarre.* Or, ces sots qui représentent des monstres, ce sont les mêmes sots qui ont joué une à une toutes les quarante pièces de M. Alexandre Duval de l'Académie Française, l'au-

teur de *les Artistes par occasion*. Ici la reconnaissance n'est ni fort ingénieuse, ni très polie : et ce n'est pas pas la peine d'être de l'Académie qui se dit française. Mais comprenez-vous l'empressement de cent mille personnes curieuses, de voir une seule fois une œuvre monstrueuse? Il n'y a pas d'affront plus sanglant pour un auteur que celui d'avoir méchamment la vogue pendant trois mois? Peut-on être plus humilié que de subir quatre mille francs de recette tous les soirs ! de toucher de la main du caissier des droits énormes d'auteur en argent blanc, de poids et de cours ! Ah ! la monstruosité est sans exemple. Parlez-moi de la solitude décente qui assiége les tragédies de M. Arnault, de l'indifférence de bon goût qui recule devant l'affiche annonçant *Artaxerce*, du mépris délicat, honnête et classique, que professe le public pour l'alexandrin et les pères nobles, du vide profond, mais probe, mais vertueux, du vénérable vide qui règne dans le coffre du caissier chargé d'escompter à la porte les trois unités ! Parlez-moi de cela !

Mais tout à coup le vieillard s'apaisse et ne veut plus être qu'un ami. — « *Il vous manque un ami* », dit paternellement M. Alexandre Duval à Victor Hugo. Vous allez voir quel ami précieux il est, et jusqu'à quel point il pousse la sympathie pour l'auteur de *Lucrèce Borgia*.

Ecoutons le vieillard, laissons parler l'ami. « Vous vous emparez de la salle entière, afin de ne vendre les stalles et les loges qu'à des amis et connaissances;

vous vous êtes formé un public intrépide pour applaudir des absurdités ; à certaines de vos représentations, on se trouvait environné d'hommes effrayants ; ils nous attaquaient par l'épithète d'*épicier*; ce qui signifie outrageusement bête ; si vos cheveux étaient blanchis par le temps (l'auteur de la lettre évite soigneusement le mot *poudre*), alors vous étiez des académiciens, des perruques, des fossiles : on vociférait autour de vous des cris de fureur et de mort. »

« Je vous ai bien dit, monsieur, continue l'excellent vieillard, l'auteur de *Stanislas*, au commencement de cette lettre, que mon langage serait celui d'un père à son fils. »

En effet, c'est là parler en père ; il ne manque plus à la leçon que quelques coups de bâton et la menace du cachot, pour que la leçon du littérateur de l'Empire soit à son grand complet d'indulgence. Je m'attendais toujours à cette conclusion : « Si j'avais le pouvoir, comme j'ai la volonté, je brûlerais vos œuvres au pied du grand escalier de l'Institut, je percerais la langue à ceux qui auraient blasphémé en prononçant votre nom, et je vous enverrais aux îles Marguerite ; car je suis un vieillard et je vous aime, jeune homme. »

« La conclusion de l'incommensurable lettre de M. Duval, l'auteur de *le Retour d'un croisé*, à M. Hugo est moins sévère; elle se termine ainsi : « Je n'ai point l'orgueil d'être un grand maître; mais si, dans l'art dramatique, les gens de lettres et le public ont bien voulu me reconnaître une importante qualité, celle de *charpenter* une pièce, de préparer une situation et d'enchaîner les scènes, je me ferai toujours un plaisir d'offrir, à qui me les demanderait, des con-

seils qui seraient le résultat du travail, de l'âge et de l'expérience. »

M. Duval a oublié de donner son adresse.

Après lecture de cette lettre, que très probablement il n'a pas lue, il eût été beau de voir M. Hugo se diriger vers la maison de l'académicien, frapper à sa porte, monter chez lui, se faire annoncer, et solliciter, le chapeau à la main, l'honneur de se faire charpenter une pièce par M. Duval, l'auteur de *la Femme misanthrope*. Et M. Duval, l'auteur de *le Prince troubadour*, répondant : « Je suis à vous ; je déjeune ; après déjeuner, nous charpenterons ». Puis le déjeûner fini, le vieillard et le poète se seraient mis à charpenter jusqu'au soir. M. Victor Hugo aurait emporté la charpente ; et quand il aurait fait représenter le drame auquel le charpentier aurait contribué, l'acteur se serait présenté à la rampe et aurait dit : « Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous, est de M. Victor Hugo, charpente de M. Alexandre Duval. »

Que dites-vous, lecteur, de ce trait final ?

En voilà assez sur l'incroyable pamphlet de l'académicien ; Léon Gozlan finit par arriver au drame qui fait tourner la tête à tout Paris. Naturellement il s'emporte en éloges. Cette pièce est grande. Un jour, en Sorbonne, M. Saint-Marc Girardin qui a pourtant bien été nourri du lait des classiques, celui-là, n'hésitera pas à en parler au milieu de son cours et de mettre les beautés qui s'y trouvent en regard des scènes laissées par Eschyle et Sophocle. Léon Gozlan a pressenti ce jour de gloire pour le

nouveau drame; mais, indépendamment de l'affabulation à laquelle il applaudit fort, il signale le mérite de la forme.

Il faut louer d'abord M. Victor Hugo d'avoir écrit son drame en prose et non en vers; il doit son succès à ce choix de langage, à cette façon plus naturelle, plus libre, plus humaine d'exprimer la pensée. Si derrière sa poésie, bien que trop lyrique encore pour la scène, du moins jusqu'ici, l'auteur cachait des passions ordinaires et communes, peut-être rendrait-il tolérable l'emploi du vers ; mais à ce brillant défaut se joint encore chez lui la prédilection marquée pour la peinture des personnages excentriques à la vie, pour des êtres qui n'ont pas encore commis le péché originel. Alors c'est lyrique sur lyrique ; c'est la harpe exécutant la sonate. On le sait, d'ailleurs, la poésie va toujours au-delà du but. Elle rêve, elle décrit, elle chante, dès qu'on cesse de tenir ses ailes blanches à deux mains. Et le chant, la rêverie et la description sont une superfétation au théâtre. Le chant, c'est l'orchestre; la description, ce sont les décors. Il y a travestissement, double emploi, usurpation, à l'instant où la poésie cherche à s'étaler, à prendre son niveau. Voilà pourquoi il a bien fait de faire de la prose.

Voyez aussi comme l'auteur est plein, complet, arrêté, probe, dans son nouveau langage, pourvu de la plus majestueuse sonorité, de la plus gracieuse allure, de la plus féconde originalité. Il dit ce qu'il pense ; sa langue est un chiffre, une monnaie. D'un côté, il y a son empreinte, son portrait souverain ; de

l'autre, son âge et sa valeur. Son style est de poids et de cours.

En fin de compte, cette affaire relative à *Lucrèce Borgia* n'est qu'un épisode dans la vie du journaliste. A *l'Europe littéraire* et dans d'autres publications allant de 1833 à 1848, et même au delà, Léon Gozlan a vingt fois démontré combien était grande la flexibilité de son talent. A propos du pamphlet de M. Alexandre Duval, il se faisait polémiste de premier ordre; au sujet du drame de Victor Hugo, il était critique, et critique ferré à glace. Sous ce dernier rapport, il lui eût été facile de se faire une place dans la presse. Ce n'est pas exagérer sa valeur que de supposer qu'il pût prendre rang parmi ceux qui, en ce temps-là, étaient le plus en évidence. Il avait la facilité dont Jules Janin faisait preuve au *Journal des Débats*, le style diamanté que Loëve-Veimars répandait dans le feuilleton du *Temps*, l'âpre bon sens que H. Rolle montrait au *National*, la bonne humeur que J.-T. Merle mettait, tout les huit jours, dans la *Quotidienne*. A-t-il songé à devenir le pair de ces quatre écrivains d'élite ? Rien ne donne à le croire. Si la spécialité, du reste si séduisante, de juge dramatique, siégeant dans une loge ou à l'orchestre, était en état de le tenter, il avait pour se détourner d'elle l'ardent désir d'aborder avec plus de préférence le travail d'invention, le Conte, le Roman, l'Histoire

et aussi la Comédie et le Drame. Il n'était donc pas critique de profession ; il ne l'était que par hasard et en passant. Cependant on l'a vu, à deux reprises différentes occuper le feuilleton d'un journal quotidien. En 1841 et 1842, il consentait à être le *lundiste* du *Globe*, ressuscité pour soutenir les intérêts des colons que menaçait déjà l'affranchissement des esclaves. (On sait qu'il n'aimait pas les noirs.) En 1858 et années suivantes, il avait repris la férule pour le compte du *Pays*. (On sait qu'il aimait l'Empire.) Mais il faut reproduire ici l'observation que nous venons d'émettre un peu plus haut. Faire de la critique pour lui, ce n'était qu'un accessoire. A ses yeux l'essentiel, çà été de pratiquer l'art littéraire sous ses formes les plus variées, je pourrais dire sous toutes ses formes, et c'est là ce qui constitue l'originalité de cette riche et brillante nature.

VIII

H. de Balzac et Léon Gozlan. — Un livre de confidences. — Antipathie. — Journaliste et romancier — H. de Balzac aux Italiens. — Le *Médecin de campagne*. — Révélation. — Un chapitre. — *Histoire de Napoléon racontée dans une grange*. — Henri Monnier. — Le petit doigt interpellé. — *La Peau de chagrin*. — Comment le journaliste et le romancier sont devenus amis. — Le feuilleton du *Globe*. — L'Odéon — A propos des *Ressources de Quinola*.— Contre les charpentiers.— Histoire d'un drame.

Sous ce titre : *Balzac intime*, on a eu l'heureuse pensée de réunir deux livres prestigieux que Léon Gozlan a fait paraître sur le grand romancier : *Balzac en pantoufles*, *Balzac chez lui*. Ainsi qu'on l'a bien compris, il ne s'agit point dans cette publication d'une biographie proprement dite. Ce serait plutôt quelque chose de comparable aux *Memorabilia* de Socrate, laissés par Xénophon. Autour d'un certain nombre d'épisodes, touchant à la vie d'intérieur, tant à Paris qu'aux Jardies, avec une poignée d'anecdotes, des mots, des portraits et quatre ou cinq documents, l'historiographe a fait des confidences sur Balzac vieilli et étant sur le point

de finir. Sans doute ces pages sont empreintes du plus grand charme. On voit jusqu'à quel point l'auteur du *Père Goriot*, cet homme qui se donnait pour si positif, se laissait emporter par le vague de l'éther toutes les fois qu'il enfourchait l'hippogriffe de la fantaisie. Tous ses rêves de richesse, toutes ses conceptions de propriétaire d'un Ferney burlesque et, en un mot, tous les rayons de sa démence domestique sont recueillis avec un soin scrupuleux dans ces volumes, que ne manqueront point d'avoir dans leur bibliothèque les délicats, encore si nombreux, qui se délectent à la lecture de la *Comédie humaine*. Mais, à notre sens, pour que les générations nouvelles puissent comprendre à première vue le sens de ces révélations, une sorte de scholie et quelques éclaircissements sont nécessaires. Entre l'historien et son héros, l'amitié est devenue très vive, à une certaine date; il est juste toutefois de noter qu'elle n'a pas eu à durer longtemps, parce qu'elle a commencé sur le tard. Si l'un et l'autre ont eu le loisir de se fréquenter pendant huit années, ça été tout au plus. Suivant toute apparence, la liaison ne s'est faite qu'à la fin de mars de 1842, c'est-à-dire à l'époque où l'Odéon s'occupait des *Ressources de Quinola*.

Avant ce temps-là, M. de Balzac et Léon Gozlan se connaissaient-ils? Oui, ils se connaissaient de vue et de nom, sans aucun doute. Étant l'un et l'autre constamment en vedette dans les catalogues

et sur les affiches, il leur eût été difficile de ne pas se lire réciproquement, cela va sans dire. Ils s'étaient coudoyés cent fois, mille fois peut-être, dans les foyers de théâtre, mais ces foyers ne sont, après tout, qu'un prolongement de la rue. Le hasard les avait fait se rencontrer aussi dans les bureaux de la *Revue de Paris* et du *Musée des Familles*; de là, il les avait souvent mis face à face dans le salon de Mme Sophie Gay et même dans celui de Mme Emile de Girardin, sa fille, mais, dans ces deux endroits, où l'on rassemblait tant d'antagonismes, on n'était tenu qu'aux marques d'une froide politesse, à une légère inclinaison de tête, et il n'y avait rien de plus. Mieux que cela, à cinq ou six reprises, ils avaient dîné ensemble chez des éditeurs, soit chez Mme veuve Béchet, soit chez Hippolyte Souverain, mais tous les deux, même en échangeant quelques paroles, ne cessant pas de se tenir sur la réserve, il n'y avait pas eu encore d'intimité.

Pourquoi ne pas dire ici la raison réelle de cette double froideur? Si l'un, gonflé par ses succès, avait de la morgue, jusqu'à prendre l'attitude d'un César littéraire; l'autre, sachant qu'il portait en soi de quoi se défendre, avait l'indépendance d'un guerillero. Une chose avérée, H. de Balzac n'aimait pas les journalistes, surtout ceux qui faisaient profession de mettre en joue les célébrités du jour et il n'ignorait point, que, de 1829 à 1835, ce qui correspondait aux premières années de sa carrière si

pénible, l'ancien rédacteur du *Figaro* avait été le plus vigilant comme le plus impitoyable des francs archers de la petite presse. On assure même, qu'ayant à ses ordres une sorte de police, il avait appris que celui qui était maintenant pour lui un confrère en fait de roman était jadis l'un de ceux qui le prenaient le plus lui-même pour une tête de Turc. Le premier qui avait blagué sa fameuse canne de tambour-major, c'était Léon Gozlan ; c'était encore Léon Gozlan qui, le premier, rompant le respect dû à la vie privée, principe tant prêché par le vénérable Royer-Collard, l'avait esquissé et montré dans la robe de moine qu'il portait, rue Cassini. Les Arabes prétendent que le lion est animé d'une rancune qui ne meurt jamais. Sous ce rapport, l'illustre Tourangeau avait une nature de lion. C'en est assez pour expliquer ses airs de dédain. D'ailleurs, il se flattait, ainsi qu'on le sait, d'être de noblesse capétienne (et les gens de Tours affirment qu'il n'était ni de celle-là ni d'aucune autre, mais simplement *Balzac* tout court). Bref, sous ce prétexte, il s'imaginait puiser ses aïeux dans une origine féodale et chrétienne, ce qui lui donnait, pensait-il, le droit d'avoir des préjugés de race et de les afficher le plus possible. Tout le monde sait le cri qu'il a jeté, un jour, à la tête de M. Louis Perrée, directeur du *Siècle*, à propos d'un parallèle avec Alexandre Dumas : « Puis-« que vous me comparez à ce *nègre-là*, je remporte

« mon manuscrit ». Il ne montrait pas moins de répugnance quand il s'agissait d'un rapprochement avec les juifs. « — Est-ce que ce petit Gozlan n'est pas un juif ? » demandait-il d'un air de marquis de l'Œil-de-Bœuf à M. Bonnaire. Et le propos, rapporté à Henri Heine, israélite retourné, amenait cette réplique : « Ah çà ! qu'adore-t-il donc, ce paysan des bords de la Loire, si ce n'est le fils putatif d'un charpentier de Nazareth, qui était, sous Tibère, le plus va-nu-pieds des Juifs ? » — Quant à Léon Gozlan, il ne sonna mot. Chose inconcevable pour un esprit d'une vigueur peu commune, ce seul nom de juif le faisait pâlir et le rendait muet comme un poisson du pont des Arts. C'était pour éviter de l'entendre qu'il avait placé un très beau christ dans son cabinet de travail. Pas de visiteur qui ne le crût chrétien d'origine.

A la vérité, en fait d'hostilité, le petit Sémite avait pris les devants, nécessité d'un faiseur d'épigrammes qui ne veut pas déplaire à son rédacteur en chef et cède au besoin de desservir l'autel de l'actualité. Si, au village, au sortir de l'école, les polissons ne jettent leurs pierres qu'à l'arbre à fruits, de même, au journal qui amuse ou qui a la prétention d'amuser, il faut que les gens d'esprit, l'écrivain et le dessinateur, s'arrangent pour viser le personnage en vue, l'homme marquant, quel qu'il puisse être. Or, à dater de la *Physiologie du Mariage*, un livre des plus agréables et qui n'avait

qu'un tort, celui d'être trop taillé sur le patron de la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, H. de Balzac était presque un écrivain couronné. Il attirait la foudre. Vinrent ensuite les *Chouans* et, peu après, le *Médecin de campagne*, ce merveilleux recueil de paysages qui vaut tous les poèmes rustiques passés, présents et futurs. Du coup, l'auteur parvenait à la plus haute cime de la célébrité et David (d'Angers), le fabricateur des dieux de ce cycle-là, se mettait à faire son médaillon en attendant qu'il fît son buste en grand. Mais l'humanité ne change pas, que ce soit à Rome ou que ce soit à Paris: il devait y avoir la critique moqueuse en regard de la gloire si vite venue; il fallait le contrepoids de l'insulteur antique rappelant publiquement au triomphateur qu'il ne devait pas trop s'en faire accroire. Léon Gozlan eut à jouer ce rôle vis-à-vis de Balzac.

Il y a là une bascule tout à fait conforme aux théories de la liberté. Peu s'en fallait que H. de Balzac ne se donnât pour un demi-dieu. Plus il se divinisait, plus la presse satirique prenait à tâche de le ramener à taille d'homme. Et l'on va voir comment s'y prend le jeune journaliste pour rappeler à la modestie le grand romancier, sans le découronner :

Hier, une bise mouillée soufflait sur Paris. Je buvais le spleen avec l'air. Je m'ennuyais à en mourir. Je

n'avais pourtant pas encore lu *Obermann*; je ne m'étais pas bourré de pudding. J'avais la fièvre de l'ennui. Un mal qui n'est pas classé, mais très réel. Par bonheur, le docteur Bennati, le médecin de Paganini, me tâta le pouls et, après avoir inspecté ma langue, d'un rouge de tomate, me dit d'un air grave :

— Ne plaisantons pas avec ça. Il faut vous distraire. Allez donc aux Italiens, ce soir.

Je suis allé aux Italiens. Pardieu, c'est la mode. Pourquoi? Personne n'y entend rien, musique à part. Nous autres Français, nous nous obstinons à ne savoir que le français. Le toscan! Qui consent à apprendre le toscan? On a des professeurs de sanscrit à la Sorbonne. Un professeur d'italien, la langue de Dante? Allons donc! vous voulez rire! Si vous voulez, on vous parlera dans l'idiome de Sardanapale ou de Nabuchodonosor. J'achetai des gants blancs et j'allai aux Italiens.

J'oublie un détail. Le savant Bennati avait ajouté *mezza voce :*

— Penchez-vous du côté des loges et regardez les blanches et blondes duchesses du faubourg Saint-Germain. Un éblouissement. Cela fait l'effet d'un jet de la pile de Volta. Vous serez guéri.

Quand j'entrai, la salle était comble et ensoleillée de diamants.

Un goguenard à gros ventre qui, paraît-il, venait de gagner, d'un coup, 100,000 fr. à la Bourse, mâchonnait sa moustache en disant : « — Moi, je suis venu pour la Malibran. Je veux voir si elle me fera autant rire que la Déjazet. »

Quant à moi, j'allais du côté des loges, à cause de l'ordonnance du docteur.

Vous devinez que je voulais contempler les duchesses.

Tout à coup grand bruit dans une loge. — Ah! me dis-je, voilà sans doute la duchesse de Langeais qui a de si belles épaules. — Du tout : c'était M. H. de Balzac en personne.

Un gros homme. Haut en couleur. Les cheveux noirs, façon crin de cheval. De petits yeux, mais très vifs. Yeux d'éléphant, yeux de sanglier, yeux de tout ce que vous voudrez, mais le même avait trois mentons et, sans mentir, l'air d'un fort marchand de porcs, au marché de Sceaux. Parole de journaliste! — Docteur Bennati, la drôle de duchesse que vous me faites voir là!

Je n'ai pas été guéri du spleen.

Que direz-vous de cette boutade ? Il est bien entendu qu'elle eut du succès. On se la passait de main en main. A Paris, depuis l'empereur Julien, l'humoriste du *Misopogon*, jusqu'à nos jours, on n'est reconnu homme d'esprit qu'autant qu'on exerce sa malignité sur quelque homme du temps. Ah! sans doute Léon Gozlan avait assez de ressort pour pouvoir échapper à cette règle! Néanmoins on fit grande fête à ce bout d'article comme à presque tout ce qui tombait de sa plume.

H. de Balzac connut-il ce morceau? Je ne saurais rien dire de précis à cet égard, mais la chose est à

croire, étant donné qu'il avait un peu partout des amis ou une police, ce qui est absolument la même chose. Prenons donc qu'il ait connu le fait. Dès lors, on comprend à merveille son exclamation de 1838 à M. H. Bonnaire de la *Revue de Paris* : — « Est-ce que ce petit Gozlan n'est pas un juif ? »

Tout à l'heure, nous avons été amené à parler du *Médecin de campagne* et du grand succès qu'il avait obtenu, dès le premier jour de son apparition. Encore un coup, rien de mieux justifié. D'un bout à l'autre, l'ouvrage est d'une superbe ordonnance et tout fait bien voir ce qu'était un canton rustique sous les Bourbons de la branche aînée. Plus tard, vers la moitié du règne de Louis-Philippe, le romancier fera les *Paysans* pour le feuilleton de la *Presse*. On voit que c'est le même sujet, mais quelle différence dans l'exécution ! On ne peut trop le répéter, il y a, dans le premier roman, et beaucoup de savoir et une forte dose de poésie. Le style, qui est d'une adorable négligence, se prête de point en point à la bonne tenue de ces scènes rustiques au milieu desquelles un ancien soldat lettré mène toute une population d'âmes naïves et ayant l'ignorance de l'âge d'or. Mais il est un chapitre surtout qui remuait au plus haut point les lecteurs ; c'est celui qui a pour titre : *Histoire de Napoléon racontée dans une grange*. Qui ne sait ce détail ? Au milieu d'une veillée de villageois, presque tous assis ou couchés sur des bottes de paille, le garde cham-

pêtre prend la parole et raconte la vie de Napoléon depuis sa naissance à Ajaccio jusqu'à sa mort à Sainte-Hélène. Dans quelle catégorie de l'art convient-il de placer cet étrange, pittoresque et émouvant récit d'un homme du peuple touchant la plus grande personnalité des temps modernes? Est-ce de l'histoire? Est-ce de l'épopée? Est-ce du drame? Est-ce de la légende? Mon Dieu, c'est de tout cela ensemble, et c'est un chef-d'œuvre; H. de Balzac mérite d'être glorifié rien qu'à cause de ce chapitre de quatre cents lignes au plus. Mais attendez! là encore, le caillou du berger David va frapper Goliath au front.

A ce sujet, il court à travers les ateliers et chez les gens de lettres un assez vilain bruit; Henri Monnier vient de faire entendre des plaintes étranges : si l'on veut s'en rapporter à ce que dit l'artiste, le meilleur, le plus beau chapitre du *Médecin de campagne*, celui qui est épique, ne serait pas de celui qui a signé le livre de son nom; il serait de lui-même. Un soir, en prenant du thé, Henri Monnier, improvisateur et acteur tout à la fois, se serait mis à réciter l'*Histoire de Napoléon*, à la manière du peuple des campagnes, et comme M. H. de Balzac était présent, il aurait retenu le récit, fond et forme, dans les cases de sa prodigieuse mémoire, et, dès le lendemain, il aurait adapté ce récit si original à son roman nouveau.

Est-ce vrai, ce plagiat?

Léon Gozlan le tient pour vrai, parce que, vous comprenez, Henri Monnier est venu renseigner le journaliste à ce sujet, en jurant ses grands dieux qu'il n'y avait rien de plus réel. Il ne s'est pas contenté de son affirmation ; il a produit des témoins, et notamment M. Charles Rabou, l'ami même de M. H. de Balzac, et celui qui a fait les *Contes Bruns* d'une tête à l'envers, concurremment avec Philarète Chasles et M. H. de Balzac lui-même. Le moyen de trouver que l'accusation ne soit pas fondée !

Aussi le rédacteur du *Figaro* prend-il le réquisitoire en sous-ordre. Il accuse. — Qu'on lise :

M. H. de Balzac est né coiffé. Voilà que le *Médecin de campagne* arrive à sa seconde édition. Très grand succès. Notez que cet honneur équivaut à la couronne d'ache des Romains. Il n'y a plus à s'étonner si l'auteur a trois mentons. Qu'il survienne un nouveau tirage, et il en aura quatre. Il passera phénomène.

Ce *Médecin de campagne* est une belle œuvre, où abondent, non peut-être les faits ni le drame, mais les charmants tableaux d'un village encore primitif. On y rencontre les idées les plus saines. Je vous recommande, entr'autres figures poétiques, celle de la Fosseuse. Fielding n'eût pas fait mieux.

Un autre curieux morceau, qu'on lit tout d'un trait et qu'on demande bien vite à relire, c'est celui où, dans une grange, pendant la veillée, un garde champêtre fait à haute voix l'histoire de Napoléon. Si l'au-

ditoire n'est composé que de paysans, le narrateur n'emploie que le langage du peuple. C'est pourquoi il arrive une dizaine de fois au sublime en une demi-heure. Ces vingt pages valent cent fois les deux gros volumes de M. de Norvins, ancien préfet du département du Tibre.

Mais à propos de ce récit, que me dit donc mon petit doigt?

Ce chapitre magistral, la perle du livre, mon petit doigt, très mauvaise langue, a l'air de dire qu'il ne serait pas l'œuvre de M. H. de Balzac, mais celle d'un joyeux artiste connu de Paris entier pour sa facilité à imaginer et à jouer des scènes populaires. Qu'y a-t-il de vrai dans l'imputation?

Répondez, mon petit doigt, et, si, par hasard, vous vous êtes rendu coupable de mensonge, vous serez brûlé par la main d'un libraire, sur la place du Palais-Royal.

Puisque le défi était présenté sous la forme d'une question, ce n'était là qu'un trait lancé sans trop de colère. — « N'auriez-vous pas menti, mon petit doigt ?» — On avait attendri la portée du coup en prenant le ton de la plaisanterie ; mais, suivant ce qu'on rapporte, l'épingle avait fait une vive blessure au cœur de celui qui avait publié le *Médecin de campagne*. Assurément il eût préféré cent lignes d'une critique littéraire même imprégnée de venin. En dépit des éloges, il y avait là-dessous une accusation formelle d'avoir pris la fable et le

talent d'autrui. Cela touchait aux choses de la délicatesse. Cependant M. H. de Balzac ne broncha aucunement et ne réclama pas. Un seul alinéa de protestation eût été d'une maladroite stratégie. Tout passe vite à Paris. L'incident passa comme mille autres événements de grande et de petite grandeur, et, au bout de vingt-quatre heures, on n'en parlait plus.

Marc-Aurèle avait pris pour devise le plus noble des impératifs : *Laboremus*. Il en était de même pour H. de Balzac. « Travaillons! Allons *labourer* du papier! » Dans ce peu de paroles, qu'il répétait tous les jours, il trouvait réponse à tout. Dès qu'il lui survenait un sujet d'ennui ou quelque contretemps d'une nature quelconque, il avait recours au recueillement et à l'étude. « Travaillons ! » s'écriait-il, après avoir lu les petits couplets de prose qui venaient de le mordre aux jarrets « travaillons et travaillons vaillamment ».

On était à un an de distance de la chute de Charles X et les suites de cette grande secousse politique se faisaient encore sentir. La librairie ne vivant que de calme, ce genre de commerce était celui qui avait le plus souffert. Par une conséquence forcée, la littérature éprouvait le contre-coup de cette crise. Il s'agissait maintenant de recouvrer le temps et l'argent perdus. D'où le cri de H. de Balzac changé en une sorte de mot d'ordre. En effet, il n'y avait pas que l'auteur du *Médecin de campagne*

qui se mît au travail ; vingt autres faisaient de même. Tandis qu'Alfred de Vigny envoyait *Stello* à l'impression, Jules Janin corrigeait les épreuves de *Barnave* ; Charles Nodier, ce poète de la prose, comme on l'a appelé, mettait la dernière main au volume d'histoire contemporaine qu'il devait dédier à Jacques Laffitte ; Victor Hugo, allant du théâtre au livre, s'apprêtait à faire paraître *Notre-Dame-de-Paris* ; Barthélemy, aidé de Méry, publiait la *Némésis*, toutes les semaines. Une petite baronne aux grands yeux noirs, récemment envolée de sa gentilhommière du Berry, achevait, de concert avec un étudiant en droit, futur membre de l'Académie française, une série de contes d'amour, sous ce titre : *Rose et Blanche* ; Roger de Beauvoir faisait l'*Ecolier de Cluny*, une aventure du moyen âge qui serait l'œuf d'où sortirait la *Tour de Nesle*. Pour cadrer avec ce mouvement, H. de Latouche composait, moitié en prose, moitié en vers, la *Vallée-aux-Loups*, qui est presque une autobiographie. En même temps, l'éditeur C. Ladvocat organisait les douze tomes des *Cent-et-Un*, si généreusement concédés par tous les écrivains en renom du jour afin de l'aider à refaire sa fortune ; H. Fournier imaginait les *Salmigondis*, rien que des Contes et des Nouvelles et, pour l'imiter, Urbain Canel arrangeait les *Heures du soir*, rien que des Nouvelles et des Contes. Ainsi le mouvement s'était généralisé ; ainsi il n'y avait pas une plume de

marque ni une librairie qui ne fussent à l'œuvre ; mais le plus actif et le plus noblement enfiévré de tous, c'était encore H. de Balzac et, aux amis qui l'entouraient, l'infatigable reclus de la rue Cassini disait, en montrant un manuscrit surchargé de ratures, de renvois et de lignes chevauchant les unes sur les autres :

— Vous allez voir... ce que vous allez voir !

Sur ces entrefaites, un cri de guerre se fait entendre. Déjà dépossédé d'une forte partie de ses États par le soulèvement de la Belgique, le roi de Hollande déclare qu'il ne rendra ni Anvers ni sa citadelle, *ultimatum* que lui impose la monarchie de Juillet. On va donc se canonner sous quelques jours à cause d'une bicoque. C'est là un événement de beaucoup d'importance, puisque la première cartouche qui sera déchirée par un soldat de la France peut mettre le feu à l'Europe. Eh bien ! non, erreur. La guerre, qu'est-ce que c'est que ça ? Ce qu'il y a de plus considérable que l'entêtement du roi de Hollande, c'est la publication d'un roman de M. H. de Balzac. Sachez que la *Peau de chagrin*, décorée de deux vignettes de Tony Johannot, a été mise en vente, hier, par l'éditeur Charles Gosselin. En regard de ce grand fait, tout disparaît, tout s'efface. Qu'est-ce que c'est qu'un conflit entre princes ? Qu'est-ce que c'est que quarante mille hommes alignés contre quarante mille hommes ?

En août 1831, H. de Balzac n'en était encore

qu'à sa première manière. On se le rappelle, la veille encore, il ne signait que du pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, formé des noms d'Horace Raisson et de Lepoitevin Saint-Alme, ses deux collaborateurs; mais, ne l'oublions point, cela ne l'empêchait pas de le porter haut et de se donner sans façon pour le maître du genre. En 1829, on s'en souvient aussi, il avait écrit de ses mains, au bas d'un buste en plâtre de Napoléon, cette légende que les faiseurs d'anecdotes ont si souvent rappelée : « *Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée* », texte superbe, duquel il résultait qu'il se croyait appelé à conquérir la domination littéraire du monde. Mais tant d'immodestie n'avait pu que choquer les épigrammistes du *Figaro*. On vient de voir ce qui s'était passé à propos du *Médecin de campagne*; disons ce qui est logiquement arrivé au sujet de la *Peau de chagrin*. Pour la troisième fois, Léon Golzan se mit à *blaguer* le grand romancier, ne pressentant guère qu'un jour, à vingt ans de distance, il se ferait, je ne dis pas son biographe, mais son panégyriste. On avouera pourtant qu'il est curieux de voir l'ardent critique mordillonner avec tant de persistance celui dont la vie lui fournira plus tard le texte de *Balzac intime*.

Nous allons en découdre avec le roi de Hollande.

Sans cet incident majeur de la guerre, la France aurait dû se mettre aux fenêtres pour voir passer le

nouvel in-octavo. Le canon des Invalides, le télégraphe l'eussent annoncé au pays, et le pays et l'Europe l'eussent regardé comme un événement de la plus haute taille. Mais est-ce sérieusement que le général Chassé, gouverneur de la citadelle d'Anvers, ose faire concurrence à M. H. de Balzac? Voilà, monsieur l'officier, une audace qui ne se comprend pas!

« — Que pense le roi de France de ma royauté? disait un chef de peuplades noires à un armateur de Bordeaux. — Sire, il ne vous connaît pas. » — L'armateur fut pendu. Je suis l'armateur de Bordeaux; je n'ai jamais entendu parler de la *Physiologie du mariage*. Ce qui n'empêche pas que ce livre ne soit excellent ni que le chef des peuplades noires ne fût un grand roi.

Après ces préludes d'une causticité toute française, le critique arrive au sous-titre de l'œuvre.— « *Roman philosophique*, dit l'auteur. Qu'est-ce que c'est qu'un roman philosophique? Tout roman doit être philosophique, sous peine de ne pas « être ». — Pourtant il veut bien admettre que cette étiquette signifie dans la circonstance que ce récit a la prétention plus ou moins justifiée d'être profond, sceptique et railleur. Sous ce rapport-là encore, le livre n'est pas de nature à satisfaire le juge qui l'interroge. Quelle leçon de morale, quelle morale nouvelle, quelle critique de morale y trouve-t-on? Ici Léon Gozlan se déclare très nettement voltairien, ainsi que l'était volontiers la jeunesse littéraire de cette époque. Nous notons le fait,

parce que, plus tard, il reniera le patriarche de Ferney, à peu près comme l'a fait Alfred de Musset dans *Rolla*. Mais, en 1831, la mode n'était pas encore de briser les idoles du dix-huitième siècle.

Opposant donc l'auteur des véritables romans philosophiques à H. de Balzac, il rappelait *Candide*, *Babouc*, *Scarmentado*, *Micromégars*, chefs-d'œuvre inimitables, qui sont l'éternelle satire de la philosophie accommodante de l'optimisme et du fanatisme religieux, la critique de nos mœurs, de nos travers et de nos ridicules. A la bonne heure, là, le titre est bien en situation. Mais tout à coup il formule un autre reproche à l'adresse de la *Peau de chagrin*.

Le bel in-octavo paraissait à une heure où Paris était épris du fantastique. Tout récemment on avait découvert Hoffmann, que Loëve-Veimars venait de traduire avec un grand succès; Charles Nodier s'était complu aussi à répandre le *Pierre Schémil*, l'homme qui a vendu son ombre au diable, un très beau conte d'Adalbert de Chamisso. Dès lors il s'était étendu un peu partout chez nous, dans la librairie et dans les Revues, comme une brume de la Germanie. On ne voulait plus que du surnaturel comme il y en a dans le *Majorat* et dans le *Pot d'or*. Evidemment, H. de Balzac était, autant que tous les autres, sous l'influence de cette endémie, mais qu'il eût réussi, cette fois, à faire du vrai fantastique, c'était ce que Léon Gozlan ne voulait

pas reconnaître. Non, ce n'était pas un vrai vin du Rhin; ce n'était que de la rinçure d'Hoffmann.

Quand j'aurais dit cent fois le sujet de la *Peau de chagrin*, je ne trouverais pas non plus en quoi il est fantastique. Renverser la physique universelle pour déposer en faveur d'un fait absolu, d'une réalité grossière, d'un mensonge sans prestige, ce n'est point là le fantastique; Hoffmann le construit autrement et Adalbert de Chamisso aussi. Dans ces têtes si folles et si sublimes, voyez l'homme qui a perdu son ombre et celui qui n'a plus son reflet. Le fantastique n'est pas dans cette imposture commune. Beaucoup eussent trouvé cela. Mais quel parti ils tirent de cette donnée! On sait comment à une table d'hôte un étranger, dont la face se réfléchissait dans une glace, n'y aperçut point celle de son vis-à-vis. « Et je n'y vis point mon voisin! » dit-il. Cette simple réflexion est effrayante. Le sang monte aux yeux; on sent la griffe du diable sur l'épaule. Qui oserait tourner la tête? Voilà le fantastique admissible; celui qui vient avec l'absurde et s'en va avec la poésie. S'il n'y a pas d'épouvante, il n'y a rien. Ne faites pas d'à peu près, monsieur de Balzac, restez raisonnable.

Néanmoins, il ne faudrait pas croire que le critique eût le parti pris de se montrer en tout hostile à l'ouvrage nouveau. On a vu les réserves qu'il a justement faites en disant : « Ce n'est pas de la philosophie; ce n'est pas du fantastique non plus ». Ces choses étant dites, il ne fait aucune difficulté

de reconnaître un fait, à savoir que ce roman étrange, qui n'est ni d'un railleur comme Voltaire, ni d'un visionnaire comme Hoffmann, se lit pourtant avec un intérêt qui demande grâce pour le mensonge du titre. Le thème, tout le monde le connaît. Un jeune fou qui va se noyer, parce qu'il est à bout de ressources, trouve un antiquaire qui lui donne une peau de chagrin, laquelle peau doit se rétrécir à mesure que le possesseur, dont la vie est attachée à ce talisman, fera quelque souhait. On devine que, dans la main du jeune homme, la peau en question finit par se réduire à rien, et qu'il meurt pauvre et désolé. Et c'est là tout le drame. Un épisode de ce récit a profondément touché le journaliste et il cède au besoin d'en faire l'aveu.

Il y a dans ce livre quelque chose de fortement senti et que beaucoup de lecteurs retiendront longtemps dans leur mémoire, parce qu'ils l'ont vu, parce qu'ils l'ont éprouvé; c'est cette peinture du jeune homme brillant et ruiné, gueux et allant à l'Opéra, forcé de faire monter une compagne fortuite dans un fiacre, et n'ayant pas de quoi payer. Vos veines sifflent à vos tempes, vos oreilles sont rouges, votre pauvre cœur s'en va à cette description. En la lisant, j'ai deux fois porté convulsivement ma main à mon gousset. Au reste, toute cette première existence du héros de roman est parfaite; elle est poétique, colorée, jeune. Là est tout le livre. Il y a une perle, je veux dire une larme. A la bonne heure, monsieur de Balzac!

Naturellement il est amené à parler du style. Eh bien! mais, qu'en dire? M. de Balzac n'a pas de style; il a tous les styles des autres; sa manière d'écrire est composite comme l'architecture du Louvre. Vous y trouvez quelque chose de tous les beaux génies et quelque chose de tous les temps. Soit, mais c'est encore un mérite et des plus rares pour un artiste de l'écritoire, qui, durant sa vie si féconde, aura à écrire cent volumes, tous marqués au coin du talent. Les cent volumes, il va sans dire que Léon Gozlan ne pouvait les prévoir en 1831; néanmoins, à l'aspect de la vigoureuse nature du Tourangeau, à la vue de cette tête énorme, si richement titrée suivant la science de Gall et de Spurzheim, le sagace petit Sémite pressentait aisément que la *Peau de chagrin* n'était que le premier rejeton d'une nombreuse et brillante lignée.

— « Travaillons! Allons *labourer* du papier! » se reprenait à dire H. de Balzac, en se pliant de lui-même à la plus rude et à la plus honorable des disciplines. Je dis honorable parce que, si, la plume à la main, il prenait tout sur ses jours et presque tout sur ses nuits, c'était, d'abord, afin de payer les dettes qu'il avait contractées lorsqu'il était associé à l'imprimerie du baron Trouvé. Au fait, ce qui était arrivé à Walter Scott se présentait également pour lui : il fallait qu'une force majeure lui fît une âpre nécessité d'une tâche quotidienne. Galérien de l'écritoire, rivé à la pensée de construire à lui

seul le vaste miroir dans le rayon duquel pourrait se regarder la société de son temps tout entière, il s'est tenu parole et a accumulé, en vingt ans, beaux livres sur beaux livres. Au *Lys de la vallée* a succédé *Eugénie Grandet*, où l'on voit un avare cent fois plus sérieusement avare que ceux de Plaute et de Molière; il a ajouté bien vite à ceux-là le *Père Goriot*, un roi Lear de la bourgeoisie, entourée de comparses qui sont tous de curieuses figures. Et quoi de plus grand, et plus de terrible et de plus réel que l'*Histoire des Treize* d'où se détache en ronde bosse l'étonnante figure de Ferragus, l'ancien forcat ! On ne s'attend pas sans doute à me voir allonger cette Etude de la lumineuse nomenclature de toutes les œuvres enfantées par H. de Balzac, de 1831 jusqu'à 1850. Je m'arrête, je ne veux fixer votre attention qu'au temps où, pour la seconde fois, il s'est mis à faire du théâtre.

Ainsi que le fait a été rapporté plus haut, c'est vers 1842, que, passant l'éponge sur le passé, H. de Balzac s'est rapproché de Léon Gozlan et en a fait l'un de ses intimes. Comment a eu lieu leur première rencontre amicale ? On ne le sait pas au juste, puisqu'il n'en est rien dit ni dans les correspondances du romancier ni dans les confidences du journaliste. A la vérité, une page ou deux de *Balzac intime* pourraient, si l'on y mettait un peu de bonne volonté, servir de clé à cet égard. L'union a été commencée dans un dîner donné par

Hippolyte Souverain, qui était l'éditeur de l'un et de l'autre. Cette intimité s'est continuée et agrandie par des entrevues à la Société des gens de lettres et par le fameux dîner des *Chevaux Rouges*, réunion gastronomique hebdomadaire, que l'auteur d'*Un grand Homme de province à Paris* avait eu la pensée d'opposer à une société non moins fameuse d'académiciens : la *Société de la Fourchette*. Quoi qu'il en soit, l'ancien rédacteur du *Figaro*, rentrant ou même rognant ses griffes d'autrefois, subjugué par le respect qu'il devait ou croyait devoir à l'auteur de la *Comédie humaine*, ne se bornait plus à devenir l'un de ses familiers ; il se constituait l'un de ses défenseurs ; il était pour ainsi dire un homme-lige. Nous voilà loin de la soirée des Italiens, conseillée par le docteur Bennati.

Il y avait beau temps sans doute que Léon Gozlan, n'appartenant plus qu'à lui-même, s'était échappé des petits journaux comme les affamés de liberté s'évadaient jadis de Toulon ou de Brest. Mais la nostalgie des papiers publics est incurable et elle le reprenait de temps en temps. En 1842, il faisait la critique théâtrale au *Globe*, journal assez peu en vogue, quoiqu'il fût écrit de main de maître, avec M. Granier de Cassagnac pour rédacteur en chef. — La surveille, les journaux à commérages avaient ébruité une nouvelle à laquelle Paris ne voulait pas croire. Cela se rapportait à l'homme des Jardies. En dépit de cet insuccès de *Vautrin* qui avait

été pour Harel une débâcle et pour l'auteur du drame une défaite, voilà qu'H. de Balzac, opiniâtre comme le sont les hommes de génie, accusait l'invincible envie d'aborder encore une fois le théâtre. Naturellement, les gens du métier cherchèrent à l'en dissuader. « Vous êtes le premier des romanciers, vous aspirez à être le dernier des auteurs dramatiques », lui disaient-ils en se relayant autour de sa personne. Songez bien que vous allez au-devant d'un nouvel insuccès. « H. de Balzac, dramaturge! s'écriait Jules Janin, de son côté; ah çà! le pauvre homme éprouve donc le besoin de faire fleurir le commerce des sifflets? » Mais, à la même heure, Léon Gozlan se mettait très résolument en campagne, pour relever la volonté du futur auteur des *Ressources de Quinola* et pour l'encourager le plus possible dans l'évolution de cette nouvelle tentative. Quand il se mit à dire à ses lecteurs que le bruit était fondé sur quelque chose de sérieux, il le fit comme s'il eût exécuté une fanfare.

L'Odéon va jouer un drame de M. de Balzac; je ne sais pas de nouvelle qui vaille celle-là. L'Odéon, réputé si malheureux entre tous les théâtres, aura la première fleur dramatique de ce grand esprit, à la barbe de vingt directeurs dont on vante le savoir-faire dans les réclames de journaux où, à la vérité, l'on vante bien d'autres choses. Ce bonheur tient du merveilleux. Avec un peu de réflexion, cependant, on s'explique pourquoi l'Odéon a obtenu la préférence. Est-ce que

M. de Balzac pouvait et devait, par exemple, aller humblement frapper au Théâtre-Français et lui dire :

— Voudriez-vous avoir l'extrême complaisance de rassembler les membres de votre comité, ces messieurs et ces dames, voudriez-vous prendre pour moi la peine infinie de lui dire que c'est M. de Balzac dont il a, par impossible, entendu parler, qui a l'audace de le prier d'écouter un drame de sa façon?

Peut-être le Théâtre-Français eût cédé à la demande poliment formulée du romancier; peut-être, au bout d'un mois, l'un des membres du comité eût quitté sa chancelière; l'autre, la douce atmosphère de sa bibliothèque; enfin, selon toute apparence, la majorité voulue serait venue siéger dans la salle de ses arrêts. Poussant la générosité des suppositions jusqu'à l'idéal, j'admettrais même que le comité eût reçu le drame de M. de Balzac; mais est-ce que M. de Balzac devait accepter l'examen d'un comité? Il n'aurait pas été refusé; le bon sens, le bon goût, les convenances disent cela; au fond, rien ne le garantissait contre un tel affront. Il n'a pas que des amis dans ce bas monde, très bas, vous le savez. Sous prétexte de l'égalité absolue due à tous les écrivains, on vous l'eût renvoyé tout pénaud à ses romans et à ses nouvelles. L'homme d'esprit a eu de la raison. Il a tourné le dos à tous les comités de la terre, et il a dit du haut de son balcon : « Si vous voulez mon drame, vous viendrez le chercher. — *Parlez au concierge.* » Et il a bien fait. Est-ce qu'il y a des comités pour les hommes de son talent et de sa réputation? Quel est le directeur assez dépourvu de cervelle, et pourtant il pourrait s'en trouver, pour mettre en doute l'immense curiosité tout à coup

éveillée dans le public par l'annonce d'une pièce de M. de Balzac? Bonne ou mauvaise, et complètement mauvaise, cela ne saurait se supposer, une pièce de M. de Balzac sera toujours un éclair et un coup de foudre aux yeux et aux oreilles du public. Quoi qu'il arrive, cinquante représentations plantureuses sont assurées. Par hasard l'Odéon, à qui Dieu a fait d'immenses loisirs, entendit l'avertissement et il en fit son profit. Le lendemain, il se rendit (probablement à pied) chez le célèbre romancier pour lui dire :

— M. de Balzac, non seulement je jouerai votre pièce, mais je la jouerai tout de suite, et même je la jouerai bien. Et les *Dernières Ressources de Quinola* étaient déjà devenues, nous ne dirons pas les dernières ressources, mais les plus fières ressources de l'Odéon. La pièce lui appartenait.

Ainsi réjouissons-nous : dans quelques semaines nous serons appelés à voir marcher, agir, se croiser devant nous quelques-uns des mille personnages de cette galerie profonde et non achevée, ouverte par M. de Balzac dans ses romans. Nous n'aurons qu'à saluer; lui n'aura qu'à choisir, à moins qu'il n'aime mieux créer encore; car cet homme est un océan au fond duquel d'intarissables productions nous sont à chaque instant révélées. Il n'écrit pas, il puise : il y a comme un univers dans sa tête. Celui qui a donné un visage, un corps, une âme, un souffle puissant, un caractère à une population d'individus dont il est le dieu, puisqu'elle vit par lui, saura bien associer cinq ou six personnages, les grouper autour d'une idée, et les faire lutter dans le salon d'une comédie ou l'arène sanglante d'un drame. Si vous ne doutez pas de sa

force créatrice, franche comme celle de Molière et cent fois plus variée que celle de Walter Scott, doutez encore moins de sa puissance à régler et à contenir les éléments furieux d'un drame. Il passera, s'il le faut, sur ce pont aux ânes, appelé charpente. N'y passerait-il pas, où serait le mal? Pourvu que de sept heures à minuit, il occupe votre esprit, s'en empare et le promène sur son hippogriffe, du rire aux pleurs, de la pitié à l'amour; que du haut de sa course il vous montre les profondeurs du cœur humain, que serez-vous en droit de lui demander encore? Il est incroyable le mal que se donnent certaines gens pour se laisser faire heureux. Si un œuf n'est pas cassé par l'un des deux bouts, ils ne le croient pas frais; et ils nieraient le champagne, si on le leur versait dans un verre à bordeaux.

Accessoirement le feuilletonniste s'emporte contre les *charpentiers*, ces hommes à courte vue qui ont ravalé l'art dramatique jusqu'à le réduire à l'état de casse-tête chinois. En passant, laissez-nous faire une remarque relative au critique. Tout en plaidant pour les franchises du théâtre, s'il visait nominativement son illustre ami des Jardies, il pensait bien aussi un peu à lui-même. En effet, il était à son tour à la veille de tenter une métamorphose; il voulait, comme tant d'autres qui ne le valaient en rien, tenter les planches en y jetant les personnages de son imagination. Ainsi, tout n'est pas d'un désintéressement absolu dans la sortie à laquelle il se

livre; mais tout y est à retenir au point de vue de l'art.

— La charpente! la charpente! la charpente! ces Shakespeare sans littérature n'ont pas d'autre mot à la bouche. Un jour que je causais avec l'un deux au foyer de la Comédie-Française aux pieds de la statue de Beaumarchais, ce vieillard me dit, après avoir pris en grand une prise de tabac dans sa petite boîte d'or niellée : « — Au théâtre, avant tout, mon cher monsieur, ce qu'il faut savoir, sous peine de tomber, c'est bien ouvrir les portes, c'est faire entrer et sortir son monde. — Mais c'est l'art des valets de chambre, cela, monsieur. — Si vous voulez. Mais croyez que c'est l'essentiel. » — Comment! c'est l'essentiel! Eh bien! et l'idée! et le mouvement! et la passion! et le langage, c'est-à-dire le style, c'est donc l'accessoire tout cela? Ah! mon Dieu! quel théâtre d'iroquois M. Scribe et ses amis et ses collaborateurs nous ont fait là! Et, après tout, ce qu'ils ont fait de mal, est-ce donc un crime d'Etat que de le défaire?

La charpente! la charpente! la charpente! Ces misérables restrictions ont fait cent fois tomber la plume des mains aux hommes les plus capables de régénérer le vieux sang vicié de notre théâtre. Pourquoi sacrifieraient-ils, se demandent-ils avec raison, leur temps et leur talent, lorsqu'ils ont la douce perspective de n'être pas compris dans ce pays d'inquisition littéraire, où les théâtres ont habitué le public à des pièces faites sur d'autres pièces, et où l'on soumet l'imagination, non pas seulement au triangle d'acier des trois

unités, mais à l'étouffoir de trente ou quarante unités stupides. Aristote a fait des petits.

Nous posons, nous, comme une vérité méconnue, que tout écrivain, quel que soit son talent, est appelé à écrire pour le théâtre. Pas d'exceptions, ou presque pas. Ce qu'on appelle le génie dramatique est un art ; on l'acquiert plus ou moins. Ne l'acquerrait-on pas du tout, il ne s'en suivrait pas impuissance radicale d'écrire pour le théâtre. Cet art, Molière ne le possédait à aucun degré, Shakespeare ne s'en doutait pas, et Corneille l'ignorait tellement ou le méprisait si fort, qu'il n'y en a pas trace dans ses tragédies. Voilà des exemples.

L'Odéon aura considérablement agrandi le champ, s'il entre à larges pas dans cette voie nouvelle, c'est-à-dire s'il laisse faire à chacun selon son originalité, n'imposant d'autres conditions que celles qu'on se pose soi-même, l'unité d'intérêt, le respect envers la langue, la religion, les mœurs et les lois. Mais réfléchissez et comparez. Entrez dans quelques-unes des ruches où les fleurs de la pensée deviennent le miel qu'on met plus tard sur les lèvres du public. Que fait le poète? Il déroule un fil d'or, dès qu'il en a saisi une extrémité entre ses doigts. L'arrêtez-vous à chaque instant pour lui dire : « D'où vient votre fil? de combien de brins se compose-t-il ? N'allez pas si vite ! » Et le romancier? Croyez-vous que, pour attacher son lecteur, il compte sur la division des chapitres, la longueur des périodes, l'endroit où il doit commencer et celui où il doit reprendre? Il a ou il n'a pas en lui les sons et les couleurs qu'il faut pour chanter et pour peindre. Et au poète et au romancier qui ont en eux

la pénétration, l'éloquence, l'esprit, la chaleur, la passion, vous nieriez la faculté d'écrire pour le théâtre! Que renferme donc de plus précieux cette boîte qu'on appelle un théâtre? Est-ce qu'il s'y cache une autre observation, un autre génie, un autre esprit, une autre chaleur, une autre passion? Ouvrons avec précaution cette boîte. Triste démenti! Il n'y a rien. Tout ce que j'y vois est sec, mort, embaumé depuis mille ans. Fiers dompteurs de difficultés, les aigles de votre ménagerie sont bourrés de camphre et vos lions ont des yeux de verre. Afin d'entrer et de tenir dans le même tiroir, tous vos sujets affectent la même taille et la même pose. Le théâtre n'est plus qu'un bocal. Qu'ils sont gracieux, vos fœtus, dans l'eau-de-vie!

Il est urgent aussi d'opérer une autre révolution à la scène. Celle-là touche aux acteurs. Il faut en faire de nouveaux, et c'est possible, et c'est facile même. N'est-il pas déplorable que, depuis douze ans, le personnel des coulisses ne se soit pas renouvelé?

Jusqu'ici, et voilà la cause du vice, les auteurs se sont trop peu occupés du soin de former eux-mêmes de nouveaux acteurs. Quand ils ont livré leur pièce au metteur en scène, ils s'en vont chez eux ou se promènent les bras croisés dans les coulisses pendant les répétitions. Qu'arrive-t-il? Abandonnés à eux-mêmes, les acteurs se piquent des mots dans la tête absolument comme font les perroquets sur leur bâton; seulement, ils les répètent avec moins de fidélité que les perroquets, étant plus intelligents et à la fois mieux récompensés que les perroquets. Qui les conseillerait? Seraient-ce les acteurs doués de talent? Mais les acteurs à réputation n'ont pas de plus vif orgueil que de

briller au milieu des médiocrités dont on les entoure. Ce sont des soleils auxquels il faut des nuages pour mieux darder. Pour un acteur renommé, la pièce c'est lui, c'est son rôle, c'est sa tirade. Il se soucie bien de l'ensemble! Est-ce qu'il est fait pour avoir du succès en compagnie? Il travaille pour son compte.

C'est donc à l'auteur, à l'auteur seul, à découvrir l'homme ou la femme de chacun de ses rôles, et à ne plus les quitter une fois qu'il les a jugés propres à les revêtir. Il faut qu'il les fasse vivre de sa vie pendant les quatre heures de la répétition. Ils verront, ils entendront, ils penseront, ils marcheront par lui, absolument comme les somnambules sous la volonté du magnétiseur. Le sens d'aucune phrase du rôle ne passera sans remarque, aucun son de voix ne résultera du hasard. Ce travail constant, pendant deux mois, assouplira l'acteur, l'identifiera avec l'esprit et la couleur de son rôle; et si ensuite il ne joue pas avec supériorité, du moins rentrera-t-il dans l'ensemble et contribuera-t-il à l'harmonie de la représentation. N'est-ce pas par l'accord des voix médiocres qu'on obtient des chœurs magnifiques?

On voit que, chemin faisant, tout en voulant nous parler de Balzac et de son œuvre nouvelle, il s'égare tout à coup pour divaguer, mais bien brillamment, sur la manière dont il conviendrait d'entendre désormais le théâtre. Ces jolies pages, si substantielles, seraient à rapprocher de celles qu'il mettait, en 1833, dans *l'Europe littéraire*, au moment où il commençait son métier de critique,

Évidemment il n'a abandonné aucune de ses idées d'alors. Mais en voilà assez sur cette digression, et, pour ne pas perdre le fil conducteur de notre Étude, revenons à ses rapports avec l'auteur des *Ressources de Quinola*.

Quelles merveilles ne devons-nous pas attendre d'un de nos plus grands peintres du cœur humain, de M. de Balzac, entrant enfin dans cette Terre Promise du théâtre qu'il regarde depuis si longtemps du haut de la montagne? D'avance, je m'effraie de le voir au centre de tant de richesses et de fécondités. Par où commencera-t-il? Fontenelle avait les mains pleines de vérités, mais il n'avait que deux mains, et M. de Balzac n'a pas des mesures si étroites. Quelles étaient d'ailleurs les vérités de Fontenelle? De jolies vérités roses et pomponnées, un peu géométriques, un peu philosophiques, étriquées, galantes et sèches comme Mlle de Rambouillet. Avec ces vérités, on écrit l'*Histoire des Oracles*, les *Dialogues des Morts*, et l'on vit cent ans. Mais il faut le don des vérités autrement constituées pour écrire le *Lys dans la vallée*, le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, chefs-d'œuvre dans lesquels on trouve, et ceci soit dit pour nous ramener à notre sujet, de la terreur, de la tendresse, de l'amour et des larmes plus qu'il n'en faut pour bâtir à chaux et à sable des villes entières de drames et de comédies.

Il était temps que M. de Balzac accordât une récompense à ce prodigieux travail d'imagination dont il nous éblouit depuis dix ou douze ans. En écrivant pour

le théâtre, il laissera se reposer ce démon descriptif dont il a tant employé les doigts, la langue et les yeux. Rude tâche, et puissiez-vous ne jamais la connaître, celle de meubler un livre avec cette précision flamande, cette ardeur d'antiquaire, cette fantaisie de mouche ! Qu'il faut mirer d'expression aux rayons du soleil avant d'attraper la bonne, l'expression claire, courte, pittoresque et vraie ! Qu'il faut de résignation et de courage pour arrêter tout court l'action, ce cheval arabe, à la fois si cher et si dangereux, et se mettre à ciseler et à broder des pages ! Il y a de quoi devenir tapissier. Tel est le martyre (il est vrai qu'il y a gagné le ciel) auquel M. de Balzac s'est livré pendant des jours et des nuits. Je me prosterne devant cette patience olympienne. M. de Balzac a fait faire à la langue un métier inouï. Jusqu'à lui, le dictionnaire avait été un grand seigneur d'une magnifique oisiveté, parlant bien, mais à ses heures et comme il lui plaisait. Il a fallu travailler. Chaque mot a dû changer de costume, d'attitude, de voix, selon des rôles nouveaux et des métiers différents, et enfin, être bon à plusieurs choses. Par le succès de cette analyse des objets matériels, trop négligée, ou plutôt inconnue jusqu'à lui, M. de Balzac a été entraîné à appliquer le même procédé d'exactitude et de pointillé, ainsi que disent les graveurs, à l'étude de la maison humaine, à l'âme, au cœur, à l'esprit, aux sens. Dans cette maison mystérieuse, il n'a pas moins trouvé à décrire que dans toutes les maisons réelles par lui inventoriées, de beaux appartements et des salles vides, des boudoirs et d'affreux galetas. Il vous fera voir tout ça au théâtre.

Oui, il faut qu'il arrive au théâtre et qu'il puisse s'y maintenir, malgré les criailleries d'une partie de la presse ; car, il ne réussira pas du premier coup, même dans l'opinion du monde. Il le faut pour que s'accomplisse la plus sérieuse révolution dont le théâtre ait besoin : celle de la femme. La femme n'est encore au théâtre qu'à l'état de poésie et à l'état de contraste. Dans Molière, il nous serait facile de le démontrer, la femme n'est jamais qu'en opposition à la souveraineté de l'homme ; elle le subit, si elle lui fait quelquefois équilibre comme dans le *Misanthrope* et un peu dans le *Tartufe*. Elle n'est partout ailleurs que la vignette, parfaitement belle, il est vrai, d'un tableau dont l'homme est le sujet. La femme des tragédies de Corneille et de Racine est une fleur poétique, une abstraction passionnée comme la tragédie elle-même. Sa passion est une passion couronnée, une passion reine. En général, toutes les femmes des tragédies et du drame moderne sont moins des caractères que des passions. Marivaux, qui a peint l'esprit, la coquetterie, la délicatesse, la condition des femmes de son temps, et qui a traité l'œuvre avec une grande supériorité ; Beaumarchais, qui aurait pu achever la peinture, mais qui a mieux aimé la rembrunir jusqu'au drame, le drame dont il est le père, ont laissé à peindre l'un et l'autre les trois quarts de la femme. Marivaux, pourrait-on dire, en a peint les yeux ; Beaumarchais le sein, encore plus que le cœur. En sorte que c'est du cœur et du caractère que nous attendons au théâtre l'expression plus complète et plus vraie. M. de Balzac terminera, si quelque chose est à terminer dans ce monde, un tableau auquel ont travaillé Molière, Marivaux et

Beaumarchais. Il en est bien capable; peut-être même en est-il le seul capable.

Nous avions donc raison de vous dire que la plus importante nouvelle de la semaine était la réception d'une comédie ou d'un drame de M. H. de Balzac à l'Odéon.

Si l'on veut connaître la fin de l'histoire, qu'on lise *Balzac intime*. Il y est longuement parlé des *Ressources de Quinola* et de la première représentation de ce drame, c'est-à-dire d'un événement épique. Léon Gozlan a été l'un des quatre fidèles qui aient entouré H. de Balzac dans les diverses phases de cette infortune. L'auteur malheureux a été délaissé par ceux qui faisaient le plus parade de leur dévouement et même de leur admiration. On sait qu'il a été renié alors par Théophile Gautier lui-même et par cinq ou six autres enthousiastes de la veille, qui ne l'ont plus été le lendemain. Dans la préface, et vive, et mélancolique, qui précède la pièce, le grand écrivain a bien soin d'apprendre cette particularité à l'univers. « Aussi est-ce autant un plaisir qu'un devoir pour l'auteur que de remercier publiquement les personnes qui lui sont restées fidèles comme M. Léon Gozlan, envers lequel il a contracté une dette de reconnaissance; comme M. Victor Hugo, qui a, pour ainsi dire, protesté contre le public de la première représentation en revenant voir la pièce à la seconde;

comme M. de Lamartine et Mme Émile de Girardin, qui ont maintenu leur premier jugement malgré l'irritation générale. De telles approbations consoleraient d'une chute. »

IX

Après la mort du *Figaro*.— Nouvelles sur Nouvelles. — *Rog, Le Croup, Roberto Corsini*. - Où Léon Gozlan puisait ses inspirations. — Le Roman. — Un quadrige de grands romanciers. — La théorie des influences sociales. — Le *Médecin du Pecq*. — Le *Notaire de Chantilly*. — Romans à la suite — Etudes historiques. — Les *Châteaux de France*. — Un insuccès. — Gens du monde et savants. — Un contraste. — Tour de conversion du côté du théâtre. — *Le marquis de Brunoy*. — Un mot d'Eugène Suë. — Une première pièce. — *Il était, une fois, un roi et une reine*. — Le théâtre de la Renaissance. — D'un *veto* posé par l'Angleterre. — M. Guizot. — Louis-Philippe. — Léon Gozlan, Bocage, M. Mallac, M. Duchâtel. — Une menace. — La vie d'auteur dramatique. — Nostalgie du roman. — *Aristide Froissart*.

Revenons à la disparition du *Figaro* de Nestor Roqueplan.

La petite feuille morte, que faire ? A première vue, l'événement pouvait avoir l'air d'une catastrophe pour celui qui trouvait là son pain de chaque jour. En réalité, ce devait être une bonne fortune. Peut-on railler sans cesse ? Est-il normal qu'on fasse toujours matière à moquerie de tout ce qui se passe autour de soi ? A la longue, à ce métier, l'es-

prit le mieux doué se déforme et l'humoriste finit par se changer en une manière de clown. Léon Gozlan avait assez fait le satiriste à main levée; il s'estima heureux de monter d'un degré l'échelle de l'art et de s'ériger en conteur. On a déjà vu qu'il avait commencé son apprentissage sous ce rapport; il y acquit bien vite une main d'ouvrier. Il y excellait, notamment quand il mettait des enfants en scène. Qui n'a pas lu *Rog?* Une très simple historiette : une adorable petite fille, perdue dans Londres par la faute d'un domestique et retrouvée par un affreux petit chien roux. On ne peut lire ces pages sans céder à la plus vive émotion. Même chose pour le *Croup*. Ici, le drame est encore plus poignant : un lord et sa femme sont sur le point de voir s'éteindre leur enfant unique, une petite fille qui est leur seul lien. Impossible de ne pas éclater en sanglots en lisant ce petit poeme de douleurs domestiques. — « Ah ! les beaux drames ! disait-on à l'auteur. Où donc avez-vous trouvé le secret de nous remuer ainsi? — Eh ! vous ne savez pas ! répondait-il; c'est qu'il m'est venu une fille ! Ma Muse, la voilà ! » Et une autre fois : — « Ma fille, c'est ma vie ! Si je la perdais, je ne ferais plus de ces contes-là ni d'autres : je mourrais. » Mais, Dieu merci, il n'en a rien été. Une heureuse enfant a fait de lui un heureux père. Mais qui aurait dit que cet opiniâtre forgeron d'épigrammes était animé de tant d'exquise tendresse ?

Cette période des *Nouvelles* fut peut-être la plus belle phase de sa vie littéraire. Plus il publiait de ces jolis contes, plus on lui en demandait. La *Revue de Paris*, l'*Artiste*, le *Musée des Familles*, la *Psyché*, les *Magazines*, tous les recueils le sollicitaient, aussi bien que le feuilleton du *Temps*. Plus tard, lorsque sa renommée, accrue par tant de peine, fut solidement assise, ses productions ont été réunies en une dizaine de volumes décorés de titres de fantaisie, tels que les *Méandres*, *Une Nuit blanche*, le *Tapis vert*, la *Folle du logis*, etc., etc. Mais, en avançant en âge, il avait vu sa pensée élargir ses ailes, et il ambitionnait de s'élancer dans les vastes champs de l'imagination. En ce temps-là, ce n'était pas tout à fait comme de nos jours, où celui qui veut faire un roman, c'est-à-dire le premier venu, achète au magasin du coin un gaufrier qui a servi, la veille, à son voisin de droite, et qui, le lendemain, servira à son voisin de gauche. De toute nécessité, on avait à se montrer original ou, pour le moins, singulier. Il fallait que ce qu'on offrait au public portât visiblement la griffe du signataire : *ab ungue leonem*.

Notre amuseur ne se dissimulait pas combien il était peu facile d'être soi, d'avoir une allure propre, un style à part, une distinction personnelle, à une heure où le genre était représenté par des écrivains de race, formant la pléiade la plus étonnante qu'on ait vue chez nous jusqu'à ce jour. Du roman

H. de Balzac faisait un magique miroir dans l'orbe duquel se reflétait toute la société d'alors; George Sand le transformait en un instrument d'étude psychologique, complément des cours de la philosophie expérimentale; Eugène Suë, un Bichat de l'analyse morale, pénétrait, le premier, dans les bas-fonds de notre enfer social et il en exhibait mille monstres et mille démons humains, de façon à communiquer la chair de poule à toute son époque; Frédéric Soulié, non moins hardi, peut-être plus violent, sans prendre absolument le contre-pied de cette méthode, perçait de force les rangs du monde aristocratique et, dans de sombres tableaux, faisait voir à la foule les ulcères qu'on couvre d'or, de velours et de soie; Alexandre Dumas, s'écartant de l'actualité, mais ayant assez de puissance pour ressusciter le passé, adaptait à l'histoire nationale le système de Walter Scott et, en riant, composait de véritables épopées, où l'on voyait s'agiter pêle-mêle, sans se confondre, des rois, des soudards, des princesses, des fous de cour, des mousquetaires, des bourreaux, des courtisans, le tout dans un langage clair, net, vif, aussi bien accessible à l'intelligence des masses qu'à la classe des lettrés. Méry, aussi, s'escrimait avec une poétique vaillance. Par dédain pour notre Europe, trop terne à son gré, il s'amusait à mener le lecteur dans l'extrême Orient, mêlant à l'indolente existence des blanches Anglaises de l'Inde un

étrange amas d'éléphants, de rajahs jaunes, de boas constrictors et de tigres. Enfin, à la suite de cette demi-douzaine d'Homères, bien près d'eux, Jules Sandeau et Alphonse Karr, et aussi Mme de Girardin, charmaient plus spécialement les châtelaines spasmodiques et les recluses du demi-monde, en leur parlant de chaînes d'amour brisées ou de bouquets de bal mouillés de larmes. Qu'on mesure des yeux tout ce qu'il y avait dans ce faisceau de glorieuses rivalités, et l'on verra que, rien que pour lutter avec elles, il fallait être animé d'un fier courage.

Déjà, à la vérité, en guise de ballon d'essai, Gozlan avait fait *Washington Levert et Socrate Leblanc*, une histoire parisienne dans laquelle il démontre par A plus B que les conditions de la vie moderne ne permettent plus d'être un héros, ni Ajax, ni Alexandre, ni aucun autre demi-dieu. Un heureux résultat de ce livre devait conduire son auteur à dresser un plan. Il s'agissait de montrer la curieuse métamorphose produite dans nos mœurs par la Révolution de 89. Cela formerait tout un corps d'études reliées par ce titre : *les Influences*. Le prêtre de l'ancien régime n'étant plus rien, sa place se trouvait prise tout à la fois par le médecin et par le notaire. On voit d'ici combien une telle thèse pouvait être féconde. Il s'y appliqua, et ce fut de cette idée que sortirent coup sur coup le *Notaire de Chantilly* et le *Médecin du*

Pecq. « Plus de héros... des hommes ! » s'écrie-t-il dans une préface. A bien prendre les choses, c'était marcher un peu sur les plates-bandes d'H. de Balzac; mais il y avait une circonstance atténuante. A dater du jour où avait paru le *Père Goriot*, Gozlan regardait le grand romancier comme son maître et il l'écrivait, ce qui réduisait le délit à la taille d'un péché véniel. On a pu voir, au surplus, dans un chapitre précédent, de quelle façon H. de Balzac et lui étaient devenus amis, et quelle déférence le plus jeune des deux montrait vis-à-vis de son aîné.

Il fit donc des romans et il en fit un grand nombre. A ceux que nous venons d'indiquer, il faut ajouter : le *Dragon Rouge*, *Georges III*, un *Fou couronné*, les *Nuits du Père-Lachaise* et dix ou douze autres. Mais il n'y avait pas à se le dissimuler : si prisés qu'ils eussent été par les délicats, à cause de la magie du style, ces livres n'avaient presque pas obtenu de succès auprès du vrai public. Aussi, sous le coup de la non-réussite, l'auteur se laissa-t-il aller au dépit ou au découragement. Il boudait. « Pourquoi donc la foule ne vient-elle pas à moi, elle qui va étourdiment à tels et tels qui ne me valent pas ? » avait-il l'air de dire. Il boudait, je le répète, mais pas à la manière du Grec aux belles bottes et à la petite cervelle, qui se retirait sous sa tente. En lui, en effet, le travailleur opiniâtre reprenant vite le dessus, le dépit ne fut

que l'affaire d'un moment. Comme il lui était alors démontré qu'il ne parviendrait pas à partager la vogue des maîtres, il se rejeta sur un expédient et se tourna du côté de l'histoire.

Entendons-nous bien : il s'agit de l'histoire, non pas froide et guindée comme celle qu'on a trop longtemps enseignée dans les collèges, mais de l'histoire familière et abondante en anecdotes, à la manière de Tallemant des Réaux et du duc de Saint-Simon. Ce fut alors qu'il prit feu pour la belle série qui figure dans ses œuvres sous le titre des *Tourelles*, mais qui, originairement, avait été intitulée : les *Châteaux de France*. Ces Études demandaient un labeur de plus d'une sorte. Pour arriver à l'exactitude historique, non seulement il était indispensable de remuer des montagnes de documents, de secouer la poussière des bibliothèques, celle des Archives nationales, et souvent même celle des chartriers de famille, mais encore il fallait inspecter les lieux *de visu*. Voilà comment, dès que le mois d'avril arrivait, Léon Gozlan, un bâton de touriste à la main et un carnet en poche, s'en allait, à pied, tout en fumant ses cigares, tout en raccordant ses pensées, visiter tour à tour Vaux-Praslin, Chantilly, Rambouillet, Brunoy, Fontainebleau, Petit-Bourg et tant d'autres beaux palais situés au milieu des champs ou à travers les forêts, mais toujours dans le rayon de Paris. Un mois après, on voyait paraître dans l'une des grandes

Revues en vogue cinquante pages d'un mémoire, bien fait pour remplir les lecteurs d'enchantement.

On conviendra que cette nouvelle évolution devenait un spectacle tout neuf et passablement curieux. Au commencement de ce livre, nous avons dit l'origine de Léon Gozlan. N'y avait-il pas à s'étonner de voir un Sémite, né du peuple, sorti d'une race proscrite, honnie et persécutée par la noblesse, prendre plaisir à ressusciter, l'une après l'autre, les figures aristocratiques les plus brillantes qui aient paru chez nous depuis l'époque galante des Valois jusqu'à la prise de la Bastille ? Ou l'écrivain ne se rappelait plus les instincts de critique qui l'avaient guidé dans sa jeunesse ou il cédait à une vive et soudaine tendresse pour le beau monde évanoui dont il relatait les prouesses. Une fois ses matériaux d'annaliste rassemblés, il s'identifiait si bien avec son sujet qu'il se surprenait à parler comme un revenant des autres siècles. Encore un peu, et l'on aurait pu le prendre pour un des fils ou des petits-fils de ces prestigieux châtelains de jadis, que les chroniques nous représentent comme ayant très souvent physionomie et posture de rois. On était loin du jeune rapsode qui improvisait le joli quatrain sur les journées de Juillet. Si, naguère, dans ses romans d'analyse, il avait fait l'éloge de la bourgeoisie, il changeait maintenant de gamme et sans crier gare. Dans ces autres pages, il n'hé-

sitait plus à persifler le notariat et le gros commerce, se moquant des mœurs trop correctes, de l'économie domestique trop mesquine et, en général, des petites visées du petit monde moderne. Quant au peuple, il ne daignait même plus en dire un traître mot. Les vilains à la charrue ou à l'écurie !

Tant de morgue si peu justifiée n'empêche point que ses Études sur les châteaux de France ne soient une chose excellente au double point de vue de la science historique et de l'art littéraire. S'il y a un regret à émettre, c'est que ce travail soit incomplet, mais un seul homme, même s'il n'eût fait que cela sa vie durant, n'aurait pu nous dire l'histoire des innombrables gentilhommières qui ont opprimé et illustré notre grand pays. En envisageant les choses de ce point de vue, Léon Gozlan savait bien, tout le premier, qu'il ne parviendrait jamais à s'acquitter entièrement de cette grande tâche. Nous voilà donc dans la nécessité de répéter ce que nous disions tout à l'heure : à savoir qu'il n'a eu le temps de s'occuper que de quelques-uns des châteaux qui ont décoré l'Ile-de-France.

Un tel travail, si charmant, si varié, mais tout parsemé de ronces et d'épines, aurait dû plaire aux oisifs et faire aussi dresser la tête au monde des savants. Pour dire la vérité, s'il ne passa pas tout à fait inaperçu, ce fut tout comme. Les gens du monde proprement dit le feuilletèrent à cause des

noms propres et des traits anecdotiques dont il était émaillé, mais il y a dans cet élément social trop d'égoïsme et trop d'indolence pour qu'il se donne jamais la peine de faire le succès d'une œuvre d'artiste quelconque. Quant aux hommes à tête chauve et à cravate blanche, je veux dire aux archéologues diplômés, ils trouvaient, eux, qu'il y avait là-dedans une trop grande somme d'agrément, des détails vrais sans doute, mais d'une frivolité condamnable. Par conséquent, la mariée était trop belle. Chose à remarquer, si cet ouvrage a été acheté à beaux deniers comptants, ça été par cette prosaïque et grossière bourgeoisie dont l'auteur prend si bien soin de noter les goûts terre à terre et l'avarice sordide.

Un jour que, dans un petit cercle de gens de lettres où l'on se disait tout ce qu'on avait sur le cœur, je parlais à Léon Gozlan de ce travail des *Châteaux de France*, j'ajoutais, de même que tous ceux qui étaient là, une sorte d'invite à carreau.

— Ce seul ouvrage : les *Châteaux de France*, doit vous ouvrir toutes grandes les portes de l'Institut.

Il me regarda, et en accompagnant sa réponse d'un sourire tout chargé d'ironie :

— L'Académie française ! Vous savez bien que ce n'est pas au mérite littéraire qu'elle se donne ; mais, ainsi que vous l'avez dit vous-même dans le *Mousquetaire*, à l'homme qui a un cuisinier.

Or, il n'y a chez moi qu'un très modeste cordon bleu.

Pour en revenir aux *Tourelles*, ces divers tableaux, lorsqu'ils paraissaient séparément, un par un, soit dans la *Revue de Paris*, soit dans la *Revue des Deux-Mondes*, les abonnés les suivirent de l'œil avec faveur; mais en librairie, sous la forme de l'in-octavo, elles ne purent jamais arriver à l'honneur d'un second tirage. Autre sujet de déconvenue pour l'auteur. Pour se consoler, il affectait de rire. « — Avez-vous lu *Volupté ?* disait-il à ses amis. Il s'y trouve un passage où l'onctueux Sainte-Beuve, alors plein de son sujet, analyse l'amer plaisir qu'on boit et qu'on est forcé de boire dans la défaite. Eh bien ! j'ai ma tasse pleine de cette liqueur et je la savoure, goutte à goutte. » C'est une épigramme, cela; c'est aussi une preuve que ce frivole ouvrier en petits contes savait, quand il le fallait, avoir recours à l'ataraxie des Stoïciens.

Cependant cette publication, envers laquelle le public se montrait si injuste, devait, en définitive, avoir pour le travailleur un heureux résultat. Ce fut grâce à ce livre que Léon Gozlan songea à aborder le théâtre. MM. les vaudevillistes, sorte de corbeaux littéraires, habitués à se nourrir de la substance d'autrui, prenaient, chaque jour, à pleines mains dans ce livre non seulement des scènes entières, mais encore des sujets de pièces,

moyennant quoi il se faisait autour d'eux une pluie d'or. Pendant d'assez longues années, de 1831 à 1839, les romanciers avaient laissé cette manœuvre s'engager publiquement et réussir. C'était arrivé pour H. de Balzac, pour Raymond Brucker, pour George Sand, pour Alphonse Karr et pour Léon Gozlan. Tout à coup, Eugène Suë prit la parole et dit chez un de ses éditeurs : « Ah çà! pourquoi ne ferions-nous pas nous-mêmes les pièces qui se trouvent dans nos romans ? » — Le propos courut partout et fut vite ramassé. « — Il a cent fois raison, s'écria l'auteur du *Notaire de Chantilly*. Pour mon compte, je vais me mettre en mesure de suivre son conseil, dès demain.

Et il se fit auteur dramatique.

— Mon Dieu, oui, disait-il à ceux qu'il rencontrait, j'aborde le théâtre, et ce sera par une grande pièce.

Était-ce donc trop d'audace de sa part ? N'avait-il pas ce qu'il fallait pour cela ? Chez lui, la source de l'inspiration était toujours abondante ; il avait le style rapide qui convient au dialogue, du trait, de l'imprévu. Du reste, vingt fois, suivant l'usage d'alors, MM. les auteurs dramatiques, ceux qu'on appelle les *charpentiers*, s'étaient emparés sans façon de ses fables et les avaient découpées en actes pour les jeter ensuite sur les planches où elles avaient produit grand effet. Il se rappelait surtout le *Marquis de Brunoy*, épisode des *Châteaux de*

France, un grand rôle pour Frédérick Lemaître. En s'autorisant de ces épreuves, qu'il tenait pour siennes, il n'avait qu'à oser et il osa.

Il osa et, pour son coup d'essai, il eut à se cogner à la plus sotte comme à la plus cruelle des difficultés, un *veto* qui lui venait du pouvoir. Après avoir fait de mauvaises affaires, le théâtre de la Renaissance se disposait à faire sa réouverture par un drame de sa façon. Il s'agissait d'une sorte de conte découpé en scènes, sous ce titre à la Shakespeare : *Il était, une fois, un roi et une reine.* Vous flairez là-dedans quelque chose qui pouvait avoir quelque parenté avec le *Songe d'une Nuit d'été*, et c'était effectivement quelque chose de ce genre-là. Léon Gozlan y tenait grandement, pour deux raisons assez plausibles : d'abord, parce que ce conte dialogué était sa première pièce, et, en second lieu, parce que le principal rôle, qu'on disait être fort remarquable, devait être joué par Bocage, l'un des plus brillants interprètes de l'École nouvelle. Un troisième motif, très noble, faisait désirer que l'ouvrage nouveau fût représenté au plus vite et obtînt plein succès. De la réussite de cette pièce dépendait le sort du théâtre. Si le conte de Léon Gozlan n'était pas bien accueilli, deux cents personnes, attachées à la Renaissance, n'avaient plus de pain.

Ces faits se passaient en 1841. Il ne faut pas perdre de vue, qu'à cette époque, le gouvernement

de Louis-Philippe, ne vivant que par et que pour l'alliance britannique, se confondait en complaisances de toute sorte pour l'Angleterre. Le samedi du 9 janvier, *Il était, une fois, un roi et une reine* devait être représenté. On avait posé les affiches sur tous les murs de Paris ; le public attendait à la porte ; Bocage et les autres artistes achevaient leur toilette, quand le ministère envoya l'ordre de faire relâche. Que s'était-il donc passé ? Une chose inouïe à tous les points de vue. Ce drame, revenu déjà mutilé des bureaux de la censure française, était suspendu par ordre de l'ambassade anglaise. Lord Grandville, l'ambassadeur de ce temps-là, voulait prendre connaissance du manuscrit, exigence à laquelle on eut l'incroyable lâcheté de consentir. Des commérages de reporter étaient la cause première de cet étrange événement. Le *Times* du jour, arrivé dans l'après-midi, dénonçait la pièce comme contenant des allusions offensantes pour la reine Victoria et pour le prince Albert, son mari. On ne doit pas oublier que cet incident se produisait au moment où M. Guizot était dans son accès d'anglomanie. « Quel malheur de n'être pas Anglais ! » s'était écrié récemment, à la tribune, le chef du cabinet. — « Pas de conflit avec nos amis de la Grande-Bretagne ! » disait, de son côté, le vieux roi. Or, tous deux, à la lecture du *Times*, avaient redouté quelque chose comme un *casus belli*. Voilà pourquoi la pièce avait été interdite une

heure avant le moment fixé pour le lever du rideau.

On voit d'ici le mouvement de stupéfaction et de tristesse qui dut éclater dans l'enceinte du théâtre. Il était trop tard pour qu'on pût réclamer. On rendit l'argent reçu par la location, les affiches furent barrées par une bande sur laquelle on écrivit le mot : « Relâche » ; le public fut congédié et cent familles se couchèrent sans souper. Mais, le lendemain, Léon Gozlan et Bocage, cherchant à avoir l'explication de ce rébus politique, se mirent en campagne, s'en allant de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur et de là aux journaux. Rien n'était plus vrai : la prohibition venait de l'ambassade anglaise, laquelle avait intimé ses ordres à M. Duchâtel, ministre de l'intérieur, et ce dernier les avait transmis à M. Mallac, sous-secrétaire d'État, lequel les avait fait exécuter par M. Cavé, le chef de la censure. En fin de compte, l'auteur, afin de concilier les choses, avait fait les concessions les plus larges. En homme héroïque, il avalait toutes ses répugnances pour arriver à désarmer les susceptibilités de John Bull. La scène se passait en Angleterre. Il corrigea le manuscrit pour la faire passer en Suède. Il mettait des comtes là où il avait mis des lords; où il avait fait courir des renards, il faisait se dresser des ours. Toute cette mascarade étant finie, il y avait lieu d'espérer que le *veto* allait être levé.

— Il me semble, disait Léon Gozlan en faisant voir les ratures de son manuscrit, il me semble que la noble Angleterre doit être contente.

Un fait que révélaient les correspondances d'outre-mer rendait cette situation plus particulièrement humiliante. A Londres, au théâtre Adelphi, d'ordinaire fréquenté par le peuple, on représentait une farce ignoble, dans laquelle un M. Lecoq, personnifiant la nation française, était moqué de la plus outrageante des façons. Comment donc lord Palmerston, notre bon ami, permettait-il à son monde de faire contre la France ce qu'il n'admettait pas qu'on fît à Paris contre son pays?

Ainsi qu'on l'a deviné sans doute, Léon Gozlan ne manqua pas de s'armer de cet incident pour demander un droit à la réciproque, mais c'était comme s'il eût chanté. L'ambassadeur de la reine Victoria n'entendait pas qu'on jouât : *Il était, une fois, un roi et une reine*; c'en était assez. Le drame ne devait pas être joué. Quoique l'auteur eût remanié son manuscrit dans un sens suédois, il était condamné sans rémission. Mais cette pièce, elle avait demandé à l'écrivain un an de travail; c'était une somme de 25,000 fr., au bas mot, qu'il perdait; c'était aussi le dénuement pour deux cents artistes, Bocage compris. Et l'ordre était sans réplique comme s'il fût venu du Sultan ou du Tzar, ou du Pape. Néanmoins, il fallait bien faire savoir au public combien cette affaire était d'une tyrannie odieuse.

Mais comment s'y prendre ? Il n'y avait que la presse de gauche. Léon Gozlan y eut recours. Curieux retour des choses d'ici-bas ! Celui qui, naguère, se moquait si bien des Bousingots dut s'estimer heureux de demander un peu d'aide à un journal du parti. Il s'adressa donc au *Corsaire*.

A la date du 24 janvier 1841, le journaliste reparaît donc et il reprend le ton si vif qu'il avait dans sa jeunesse. Il raconte toute cette révoltante affaire, ses démarches faites de concert avec Bocage et il met sur la sellette trois ou quatre hauts fonctionnaires, le ministre de l'intérieur en tête. Ce récit est d'une trop longue étendue pour qu'on puisse l'intercaler dans ces pages, mais nous ne pouvons pas nous dérober au devoir d'en donner quelques extraits. Ce peu suffira pour faire voir quel était l'état de la conscience publique en 1841, et de quelle façon Léon Gozlan s'entendait à faire une riposte quand il s'adressait aux puissants du jour. Bocage et lui, ayant à demeure une voiture de louage, vont et viennent pendant quinze jours de suite pour intercéder en faveur de la pièce prohibée. On les renvoie sans cesse de Caïphe à Pilate. Ils en sont au quinzième jour et à bout d'énergie. Une excellence de la monarchie constitutionnelle, ce n'est pas facile à aborder.

A la fin, nous descendons chez le ministre ; son secrétaire n'était pas visible ; nous retournons au ministère,

le secrétaire était rentré, mais il était sorti. Nous nous présentons une troisième fois, mais cette fois il était avec le ministre : se souvenir qu'il y a deux lieues à parcourir pour aller de la Renaissance au ministère de l'intérieur, et se rendre au ministère de l'intérieur à la Renaissance ! Je connais la chose depuis un mois que je la pratique. Quant au ministère, il ne donne d'audience à personne, excepté pourtant à Mlle ***, qui peut entrer par trois portes. Je ne sais point, par exemple, par où elle sort.

Mais le jour se lève pour les auteurs censurés comme pour les ministres : le jour se lève, et M. Bocage et moi, nous résolûmes d'en finir avec cette guerre ignoble, livrée à travers des corridors, et où l'on épuise la moitié de son énergie à attendre le moment du combat entre des poêles de faïence et la fumée de la pipe : car le ministère de l'intérieur est un estaminet.

Ils demandaient à voir M. Tanneguy Duchâtel, un ancien rédacteur du *Globe*. Visage de bois, le matin ; visage de bois, le soir.

Nous eûmes audience de M. Mallac, et M. Bocage lui rappela, en termes pleins d'une émotion sincère et relevée par une exquise courtoisie, la promesse que lui, M. Mallac, lui avait donnée de lever tout obstacle, si le drame était transporté en Suède. On avait exécuté les engagements pris, une époque toute de fantaisie était devenue une époque historique, la reine de *Peau d'Ane* était passée reine de Suède, et, qui plus est, sœur de Charles XII, enfin la pièce avait la date, la la-

titude et la longitude consenties de part et d'autre. D'où naissait l'empêchement? Avec une politesse égale à celle du célèbre comédien, M. Mallac répondit que cela ne le regardait pas. Nouvelles protestations de M. Bocage, qui est forcé de rappeler à M. Mallac qu'il avait engagé sa parole. Poussé dans ses derniers retranchements, M. le secrétaire consent à demander à M. le ministre s'il consent à nous recevoir : ces deux consentements se sont probablement nui, car le ministre ne put nous recevoir, et il en éprouvait un bien vif regret. J'en éprouvai un moins grand à dire à M. Mallac que lorsque le roi Charles X, de respectable mémoire, crut de son devoir de défendre la pièce de M. Victor Hugo, *Marion Delorme*, il appela l'immortel poète auprès de lui, et avec des ménagements délicats, nobles, persuasifs, il le pria de songer *au caractère turbulent de l'époque, à la perfidie de l'esprit de parti;* enfin il le pria d'éloigner la représentation de son bel ouvrage. Dans l'œil du poète, il y avait une larme, dans la main du roi le brevet de 6,000 francs. Le poète agit en honnête homme, il n'emporta que la larme. Certes je ne suis pas le grand poète dont on vient de parler, mais M. Duchâtel non plus n'est pas Charles X : il pouvait me recevoir.

On voit qu'il y a là une blessure faite à l'amour-propre d'un homme de talent. Pour le moment, la chose n'a pas grande importance. Ce petit Sémite n'ébranlera pas l'édifice de Juillet, mais qui sait ce qui pourra arriver dans l'avenir? Léon Gozlan n'hésite pas à prendre le ton de la menace et il le

fait en termes tout à la fois poétiques et redoutables. Lamartine ne se servait pas d'un autre langage quand il parlait du haut de la tribune nationale.

Les explications étaient finies : la bataille allait commencer. Nous sortîmes : M. Bocage, désolé d'avoir fait partager ses illusions à ses dignes camarades, gens de cœur, de courage et d'esprit; moi, décidé à ne pas reculer d'un pas, si la presse me soutient, devant cette monstrueuse injustice. Je ne suis rien, je le sais; mais le vil morceau de fer pendu au fond d'une cloche n'est rien non plus : c'est un clou, cela n'a pas de nom. Mais vienne l'orage sur la campagne, le feu de tout l'horizon, l'armée dévastatrice, ce rien s'agite, s'émeut, ébranle l'air, et la ville apprend le danger, s'y prépare, et ce rien éveille tout le monde.

Plus qu'un mot : ma pièce ne sera pas jouée, et c'est l'ambassadeur d'Angleterre qui s'oppose à ce qu'elle le soit.

Est-ce que vous ne voyez pas dans ce peu de lignes le tocsin du 24 février?

Dans les foyers, où se promènent les gens d'élite, les peintres en renom, l'élite de la société parisienne, on causait naturellement de toute cette mauvaise campagne. Lorsque l'auteur se trouvait là, il n'hésitait pas à prendre tout haut la parole : « Voyez donc ce gouvernement qui a peur d'un conte de fées ! » disait-il de manière à se faire entendre de tout le monde. A la suite de cette aven-

ture, on aurait pu le croire dégoûté du théâtre, mais il n'en était rien. Très peu de temps après, en effet, il y revint de plus belle, en donnant à l'Odéon : *La Main droite et la Main gauche*. Le nouveau drame était un peu incohérent ; mais, grâce au jeu du grand Bocage, il eut soixante représentations ; par conséquent, il put vivre deux mois de suite, ce qui était un succès pour ce temps-là. Léon Gozlan trouvait dans ce fait un pansement pour ses plaies d'*Il était, une fois, un roi et une reine*.

Il a fait d'autres ouvrages ; il en a fait de grands, de moyens et de petits ; il en a fait pour divers théâtres et avec des fortunes diverses, mais on sait ce que c'est que la vie d'auteur dramatique : des combats à coups d'épingle et de soudaines ivresses, des jours de soleil, des jours de pluie. Il y persista ; mais, pourtant, au milieu de ces orages, la nostalgie du roman revenait au nouveau dramaturge. Il se remit donc à mouler dans cette forme des rêves de conteur ; mais comment recouvrer le calme des anciens jours ? Il va de soi, qu'étant encore jeune en 1843, ce Méridional, impressionnable comme l'est toute nature d'artiste, perdait de son sang-froid dans la lutte. Il ne lui était pas possible d'oublier à quel point il venait d'être froissé par le pouvoir ; il se croyait méconnu par le public ; il était ahuri par les comédiens. Il n'allait qu'à contre-cœur frapper à la porte des directeurs, ces pachas de Paris, qui, plus d'une fois, l'avaient durement

renvoyé à ses idylles. Est-il surprenant qu'un amas de bile se soit formé en lui? A la fin, ce nuage de liquide creva pour se réduire en une œuvre où éclaterait comme une tempête d'ironie tout ce qu'il avait de verve satirique.

Tel a été le point de départ du livre de Gozlan qui a produit le plus de sensation et qu'on ne peut s'empêcher de citer dès qu'on le nomme lui-même. *Aristide Froissart* fit un bruit d'enfer. Un roman, mais non ; ce n'est pas précisément un roman, quoiqu'il en affecte la forme. Voyez-y plutôt une série de tableaux à travers lesquels se dresse une figure inouïe, moitié imaginaire, moitié réelle, armée d'impertinence, de vice, d'audace, héroïque et vile, la figure du principal personnage, toujours la même et toujours changeante. De même qu'Aristophane personnifie le peuple d'Athènes dans un vieillard obtus, type de la plupart des démocraties ; de même Léon Gozlan a dessiné là-dedans le Parisien parisiennant des classes lettrées. Aristide Froissart, ne l'avez-vous donc pas cent fois rencontré depuis le perron de Tortoni jusqu'à la rue Drouot ou dans les cabarets dorés ? Regardez, c'est ce grand jeune homme, surmené par une vieillesse hâtive, un être hétéroclite, élégant et fané, paresseux et sévère, fanfaron et bretteur, vivant avec des filles, des *fruits secs* de l'art, des financiers sans caisse, ruinant tout ce qui l'entoure, sceptique jusqu'au blasphème, inutile au point d'en

être nuisible, le véritable boulevardier de 1845 à 1850, et aussi celui des jours où nous sommes. L'œuvre ayant survécu avec éclat à son auteur, vous pouvez y recourir.

X

Léon Gozlan causeur. — Quelques paradoxes. — Un vers de Boileau remanié. — Un vers de Louis Racine. — D'un dîner chez M. Félix Solar. — Un distique d'Ovide arrangé à la parisienne. — Votre nom? — Je m'appelle Molière. — Le roi de 1848. — Un nom donné à Léopold de Belgique. — Roger de Beauvoir et Léon Gozlan. — Le *Figaro* de M. Léon Halévy. — Une pochade. — Riposte. — Un dîner chez Véfour. — Toujours le vaudeville a fait le Français. — Sur les bohêmes de la Société des Gens de lettres.

Si l'on en excepte Charles Nodier, qu'il regardait avec raison comme un maître inimitable, l'auteur d'*Aristide Froissart* a été celui des polygraphes modernes qui aura le plus forcé la langue française à obéir au gré de ses caprices. Aucun ne s'est autant entendu à polir et à ciseler les mots qu'on enchâsse dans une phrase; c'est une sorte de Benvenuto Cellini du style. Chez lui, à tout moment, on voit s'élever des étincelles ou ces lueurs rayonnantes qui s'échappent des diamants et des pierres précieuses. Journaux, Contes, Nouvelles, Tableaux d'histoire, Romans, Critique, Théâtre, son bagage littéraire est immense, puisqu'il ne

formerait pas moins de cent cinquante volumes. Cependant, qu'on ouvre au hasard l'un de ses livres, le premier venu, et l'on verra, chose peu commune dans le siècle de sans-gêne où nous sommes, que tout y a été l'objet d'un égal souci d'artiste. Pas un alinéa, pas un mot n'ont été placés où ils sont avec dédain ni avec négligence. Cet amour religieux de son art est déjà un signe d'originalité. On sait que ce n'était pas le seul qu'il eût en lui. Léon Gozlan a également laissé la réputation d'un causeur hors ligne. Peu forte, mais bien timbrée, sa voix n'aurait pu commander la manœuvre sur un navire, ni se faire entendre à la tribune ; elle eût été dénuée de sonorité au théâtre, au barreau ou dans un club, mais dans la calme enceinte d'un salon ou dans le rayon d'un cercle, aussitôt qu'elle se sentait encouragée, elle savait prendre le dessus, appuyer sur diverses cordes, suivant la circonstance ou le sujet. Alors, elle exerçait un charme souverain. Il causait, et son esprit éclatait en fusées soudaines. Il fallait rendre les armes et pourtant, si l'on admirait, on ne riait pas toujours, ou bien l'on ne riait qu'en se pinçant les lèvres. C'est qu'on était en droit de reprocher à ses saillies d'avoir presque toujours quelque chose d'amer. Qu'y faire ? Il y avait un peu d'Alceste dans cet analyste, et comment en aurait-il été autrement ? Par métier, pour composer ses études psychologiques, ce praticien était, tous les jours, courbé chez lui, sur une

table de dissection où, le scapel à la main, il étudiait dans ses plis et dans ses replis les secrets si souvent affreux de l'âme humaine. De là forcément la teinte un peu sombre dont se coloraient ses causeries et l'acuité de certaines de ses réparties.

Cette petite pointe de misanthropie étant admise, le personnage était fort recherché, en tant que causeur; mais ne l'avait pas qui voulait. Trop laborieux, trop ménager de son temps pour le gaspiller à courir le monde, il ne mettait que rarement les pieds chez les heureux du jour ou, comme on dit maintenant, chez les millionnaires. Pour le voir, pour l'entendre, il fallait se rencontrer avec lui dans les bureaux d'une Revue, sur une promenade ou dans un théâtre, un soir de première représentation. Il ne redoutait pas d'aller chez M. Félix Solar, un des transfuges du journalisme qu'avait enrichi la Bourse et que la Bourse finit par ruiner. A l'époque où M. Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français, recevait ses amis dans un brillant hôtel, Gozlan était de ce cercle intime et il y était le plus écouté. Il se montrait aussi de temps en temps dans le salon de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay), et là se bornaient, je crois, ses relations mondaines. Bien avant ce temps-là, d'ailleurs, on avait vanté ses entretiens et ses vives ripostes; c'est au point que ses mots et ses formules constituent une manière de légende parvenue tout entière jusqu'à nous. Par exemple, le premier, il

a su observer combien le théâtre avait d'influence sur les Parisiens du XIXe siècle ; d'où il arrivait à conclure que la bourgeoisie d'il y a cinquante ans se modelait sur le répertoire de M. Scribe. — « Ce n'est donc pas le Français qui a créé le vaudeville, mais le vaudeville qui a créé le Français. » Un autre jour, parcourant le même ordre d'idées, il faisait un retour sur la folie de nos passions politiques et s'amusait de nouveau à travestir ce même vers de l'*Art poétique :*

Le Français né malin créa la guillotine.

On se rappelle qu'il avait commencé par être pauvre et des plus pauvres. Sous ce rapport, en dépit d'un travail opiniâtre, ses épreuves, partagées par sa jeune femme, avaient duré une dizaine d'années, et c'était un souvenir douloureux qui ne pouvait sortir de sa pensée. Eût-il eu d'ailleurs à remuer des rouleaux d'or, la misère de tant d'autres, la détresse d'un si grand nombre d'écrivains de talent, surtout de poètes de valeur, aurait, tous les jours, attristé ses regards. L'ancien régime a eu un Malfilâtre et un Gilbert ; les âges nouveaux en ont eu cinquante, sans compter Élisa Mercœur et Hégésippe Moreau. Ils apparaissaient, ils vivaient en rêveurs, ce qui revient à dire qu'ils ne vivaient point, et ils allaient finir obscurément sur un grabat d'hôpital, ou même sur la pierre lisse de la

Morgue, et c'était en raison de ce lamentable phénomène social que Léon Gozlan aiguisait en épigramme, presque en blasphème, deux vers de Louis Racine, le fils :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

Tout à l'heure, je rappelais le nom de M. Félix Solar, devenu financier. Un soir, sous l'Empire, le romancier dînait chez lui en compagnie d'une nombreuse couronne d'amis. Au château-yquem, il se mit tout à coup à citer un distique d'Ovide, connu de tous les collégiens, mais dans lequel il venait de faire entrer philosophiquement le nom et le prénom de son hôte :

> *Donec eris Felix multos numerabis amicos ;*
> *Tempora si fuerent nubila, Solar eris.*

Tous les convives se regardèrent, charmés et stupéfaits. Ces deux vers latins, exhibés au dessert, n'étaient-ils pas quelque chose comme un *Mane Tecel Pharès ?* On admirait tant d'esprit, mais on ne pouvait applaudir, car enfin, il eût été malséant de prévoir l'abandon d'un millionnaire qui mettait si bien la nappe. Mon Dieu ! l'improvisateur lui-même ne croyait que se livrer à une fantaisie. Oui ; mais, à trois ans de là, il se produisait une chose imprévue et terrible : la ruine de M. J. Mirès en-

traînait celle de l'amphitryon. Ainsi la prophétie d'Ovide ne trouvait que trop son accomplissement : M. Félix Solar, délaissé, fugitif, s'en allait mourir en Suisse, dans l'isolement.

Un autre soir, au Théâtre-Français, on donne une pièce nouvelle. La salle étant bondée de spectateurs, il n'y a plus de place pour aucun auteur, pas même pour Léon Gozlan. Cependant il se présente, il insiste, disant qu'il a des droits qu'on ne peut méconnaître. On finit par lui apporter un tabouret dans un coin de l'orchestre; mais, presque en même temps, craignant d'avoir été prise pour dupe, l'ouvreuse s'inquiète, veut savoir s'il n'est pas un intrus et finit par lui demander son nom.

— Mon nom? Je m'appelle Molière! répond-il.

On voit d'ici le tableau. Molière, c'est le protecteur-né de quiconque donne des pièces à la Comédie-Française; l'ouvreuse elle-même se sentit comme foudroyée par l'éclair de cette réponse.

Un mot d'une très verte allure se rattache à la révolution de Février. Ainsi que chacun peut se le rappeler, pendant les deux mois que dura le gouvernement provisoire, il ne fut question que de vieux abus à déraciner de notre sol. D'un bout à l'autre de la ville, il n'y avait qu'un seul thème : les revendications sociales.

— Au fait, disait Léon Gozlan, il y a réellement beaucoup à faire. Ainsi, tenez, voilà des siècles qu'on est habitué à voir l'homme monter sur le

dos du cheval. Est-ce que le temps n'est pas venu où le cheval grimpera à son tour sur l'homme?

S'il n'était pas orléaniste, et l'histoire de son drame de la Renaissance explique assez qu'il avait de bonnes raisons pour ne pas l'être, pourtant il ne s'était pas montré hostile au roi des barricades. Aussi a-t-il été l'un des innombrables littérateurs que M. de Salvandy a fait décorer. Le lendemain du jour où il avait reçu le ruban rouge, Roger de Beauvoir le surprend, au milieu du quartier des ministères, descendant de voiture, paré de ses insignes.

— D'où venez-vous donc, cher ami? lui demande l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges*.

— Mon cher, répond Léon Gozlan, je viens de faire mes stations de la croix.

En 1848, pendant la dictature si douce du gouvernement provisoire, Paris s'éprend d'un soudain amour pour le reboisement. Pas de quartier où il ne soit de mode de planter un arbre de la liberté.

— Il n'y a plus de roi, dit l'auteur d'*Aristide Froissart*, et néanmoins nous vivons sous Peuplier Ier.

Jadis, en 1836-1838, à l'époque où la Belgique dépensait toute son énergie à contrefaire les œuvres des écrivains français, il visait directement Léopold Ier, l'allié de Louis-Philippe.

— Notre gendre se nomme Contrefaçon Ier, disait-il en riant.

Ce mot recueilli par la *Revue de Paris* (mars 1837), avait causé le plus grand plaisir à H. de Balzac, lequel, on se le rappelle, se flattait d'être « l'homme de France le plus contrefait... en Belgique ». Mais telle était la nature d'esprit du petit Méridional, beaucoup de rapidité dans l'expression, beaucoup d'éclat aussi ; mais, en même temps, toujours une petite pointe de mauvaise humeur ou de malignité. Dans ses *Souvenirs*, l'éditeur Werdet dit, en parlant de lui : « Il était né mécontent », et, en effet, en dépit de ses succès dans la presse, de sa renommée qui a été grande de bonne heure et du bon accueil qu'il recevait partout, il ne pouvait oublier les mauvais jours qu'il avait eus à traverser avant d'arriver à un heureux résultat. Et quel résultat ! Trente-sept ans d'un labeur âpre et ininterrompu l'avaient conduit à avoir six mille livres de rente. « — Mais, lui disait Méry qui ne possédait rien, c'est déjà très rare dans les lettres. — Ce n'est rare que là ! » ripostait le travailleur non sans un peu d'amertume dans la voix. — Alphonse Karr, l'un de ses compagnons d'armes, constate aussi qu'il y avait des jours où il était d'une irritabilité extrême et le plus susceptible des hommes. (Voir à ce sujet le 3e volume du *Livre de bord*.)

A propos de cette promptitude à s'emporter sur tout, je prendrai la liberté de placer un trait dans lequel le hasard m'a fait jouer un rôle. — En 1838, je faisais mes débuts au *Figaro*, que dirigeait alors

M. Léon Halévy. A cette même époque, pour combattre l'abus des biographies qui dégénéraient trop volontiers en panégyrique, les petits journaux avaient inventé une sorte de scie d'atelier. Cela consistait à prendre un nom de contemporain en vue, de faire semblant d'écrire sa vie et, moyennant ce truc, de lui attribuer les choses les plus invraisemblables. Plus ces sortes de compositions étaient folles, plus on les applaudissait.

Au *Figaro*, nous n'étions que quatre : MM. Léon Halévy, Taxile Delord, le vicomte Victor de Seilhac et moi. Chacun de nous faisait à tour de rôle de ces esquisses.

En Juillet, l'idée me vint d'écrire une de ces scies sur Léon Gozlan, que je ne connaissais encore que de vue.

Voici le morceau tel qu'il a paru. Si je le tire de l'oubli, où il méritait si bien de demeurer, c'est pour deux motifs : en premier lieu, c'est parce que le spirituel Marseillais y a fait une piquante riposte ; en second lieu, pour faire voir quels étaient les usages du journalisme de ce temps-là.

Léon Gozlan naquit dans les bottes à l'écuyère d'un peintre de genre du faubourg Saint-Jacques. On rapporte qu'il vint au monde avec toutes ses dents, comme Robert-le-Diable et Mlle Habeneck (du Gymnase).

Son père, qui ne pouvait pas se séparer de lui, l'envoya, dès l'âge le plus tendre, étudier la botanique dans les bosquets du Jardin-Turc. Le jeune Gozlan en

profita pour faire une cour assidue aux actrices du théâtre royal des Funambules ; ce qui lui valut l'honneur d'un duel à outrance avec l'illustre Debureau.

Cependant, parvenu à un âge plus avancé, Léon Gozlan, dont la verve joyeuse s'épanchait chaque jour en mille traits piquants, sollicita près de l'administration des pompes funèbres une place de croque-mort, demeurée vacante par suite du décès de M. de Coupigny. On l'envoya sur-le-champ au Jardin des Plantes avec mission de veiller sur les jours d'un lion atteint de phtisie.

Cette existence d'huître ne pouvait convenir longtemps à son caractère ; aussi résolut-il de commettre une foule de délits, afin de mériter une prompte exclusion.

En conséquence, on le vit rouler entre ses doigts les feuilles d'iris, les tulipes bleues, renoncules et autres plantes non potagères, qu'il fumait journellement en guise d'antitabac.

Puis, par un raffinement de barbarie dont on a peu d'exemples, il vint un soir arracher le cèdre du Liban, dont il se fit une canne de bambou.

Ce forfait ayant été sans délai porté à la connaissance de M. de Mantalivet, ministre des croix d'honneur de l'intérieur, Léon Gozlan fut décoré sur-le-champ.

A compter de cette époque, il s'abandonna à la fabrication d'un nombre considérable de vaudevilles, joués avec infiniment peu de succès sur toute la ligne des boulevards.

Dans ce nombre, on cite particulièrement :

1° *Le Notaire de Chantilly*, vaudeville-anecdote, sans

tableaux ni couplets, improvisé pour Mlle Jenny-Colon, qui n'était point encore Mme Leplus;

2° *Les Méandres*, comédie nautique, représentée, pour la première fois, sur le comptoir de l'éditeur Eugène Renduel;

3° *Le Français né malin créa la... guillotine*, vaudeville-parade pour les mollets de Mlle Pernon (du Palais-Royal).

Le public s'inquiète beaucoup, dans les journaux, d'un drame nouveau, *Céline la Créole*, que M. Léon Gozlan fait maintenant en collaboration avec MM. Alboize et Jaime. On dit d'avance beaucoup de mal de cet ouvrage.

M. Léon Gozlan, qui a l'œil droit tricolore et l'œil gauche entièrement bleu, porte une chevelure si exagérée, que la ville de Paris a jugé prudent de le faire assurer comme un immeuble, de peur d'incendie. Sa taille, qui est établie sur les proportions des plus grands types connus, est si élevée que le tailleur Humann a déclaré qu'il fallait toujours trois aunes de drap pour lui faire une paire de chaussons.

Un magicien célèbre, qui parcourait l'Europe dans ces derniers temps, a fait à Léon Gozlan la confidence qu'il terminerait ses jours en se noyant dans son écritoire. PH. A.

Rien de plus insensé que cet article ; mais, je le répète, c'était la consigne d'écrire de ces choses-là. J'ajoute qu'il n'y faut pas voir autre chose qu'un acte de gaminerie littéraire.

D'ordinaire, ceux qu'on célébrait ainsi souriaient

ou haussaient les épaules, suivant l'allure de leur humeur ; en tout cas, nul ne réclamait. Léon Gozlan, lui, fit une riposte, qu'il apporta lui-même au bureau et il est bien entendu que sa lettre de quinze lignes fut considérée par le journal comme une bonne fortune.

La voici :

« Paris, le 25 juillet 1838.

« Monsieur le rédacteur,

« Je lis dans le *Figaro* du 23 juillet un article assurément fort joli de M. Philibert Audebrand, et qui serait irréprochable si l'esprit devait prendre la place de la vérité. Mon joyeux biographe sait aussi bien que moi que tout ce qu'il renferme est imaginé d'un bout à l'autre. On ne fera jamais accroire au public que j'aie arraché le cèdre du Jardin des Plantes pour m'en faire une canne ; on ne lui fera pas, non plus, admettre que je sois venu au monde avec un œil bleu et un œil tricolore. Ce n'est donc pas contre ces assertions que je proteste. Si je prends la plume pour m'inscrire en faux, c'est à propos de *Céline la Créole* et de la croix qui m'aurait été donnée par M. de Montalivet. Croyez bien, monsieur le rédacteur, que je ne suis pour rien dans ces deux comédies.

« Agréez, je vous prie, mes salutations empressées.

« LÉON GOZLAN. »

Mais rapprochons-nous des temps modernes. Parlons d'hier.

Un soir, dans un dîner de gens de lettres auquel j'assistais, on remit sur le tapis la proposition si fameuse : « Ce n'est pas le Français qui a fait le vaudeville, mais le vaudeville qui a fait le Français ». Provoqué, Léon Gozlan demanda la parole. Quoiqu'il n'aimât pas à poser en orateur, quoique sa timidité, très réelle, le détournât de faire des discours, émoustillé par la mousse de l'aï, il se leva dans l'attitude d'un homme qui se dispose à développer un toste. Ainsi, séance tenante, sans broncher, sans ânonner, il expliqua les motifs qui l'avaient poussé à émettre cette contre-vérité. Il ne se trouvait pas de sténographe à côté de nous, à cette table, mais on y voyait des convives doués d'une vigoureuse mémoire. A l'aide de quelques signes mnémoniques crayonnés sur un carnet et après avoir eu recours aux souvenirs des uns et des autres, je suis parvenu à reconstruire l'allocution du hardi et spirituel causeur.

Vous allez bien voir que cette piquante paraphrase d'un paradoxe vaut la peine d'être rapportée.

Un renseignement chronologique, avant tout. Cela se passait, en 1855, chez Véfour.

Mais citons :

— Messieurs, vous me concéderez que l'art a changé

fortement depuis 89. Sait-on bien aujourd'hui ce que c'est qu'un drame ou une comédie? Je ne le sais pas, quant à moi. Assigner les causes de la confusion des genres nous entraînerait trop loin : elle est constatée; cela nous suffit. Il n'y a plus de genre proprement dit. Malheureusement l'observation ayant été bannie du théâtre, le public ne s'était pas donné la peine de chercher sa figure dans un miroir dont le talc a été enlevé; mais, éternellement condamné à être modèle ou image à cause de sa saillie et de sa malléabilité, le public a changé de destination; il a copié les mœurs qu'on ne lui empruntait plus. Par un étrange renversement de rôles, l'acteur est alors devenu l'homme, l'homme l'acteur; la société s'est faite théâtre, le théâtre société; M. Pixérécourt a tenu, sans le vouloir, l'honnête homme qu'il est, école de mauvais sujets; M. Scribe était devenu le régulateur d'un petit monde. Ceci est sérieux. La Chambre des députés a fait les lois. M. Scribe a fait les mœurs. Oui, vous qui avez ri de ses mannequins satinés du Gymnase, qui brodent de la tapisserie, qui se mettent aux genoux des femmes, qui se battent en duel et au pistolet par la croisée, qui parlent de passer leur épée à travers le corps de leurs laquais ; qui avez ri de leur entendre demander de l'aï et du chambertin ; qui vous êtes moqué de ces femmes d'agents de change qui parlent de faire courir leurs chevaux, de ces notaires qui ont toujours le pied dans l'étrier pour aller à Bruxelles, de ses banquiers qui jettent au vol des bourses pleines d'or à la bonne, qui donnent un million de dot à leurs filles, qui ont des fils diplomates, lesquels fils disent à chaque instant : Monseigneur le ministre; vous qui avez souri à

ces colonels gaufrés, à ces généraux, à ces vieux grognards qui pleurent éternellement, qui font gouttières de leurs moustaches : eh bien! tout cela a existé sous Louis-Philippe, et c'est à M. Scribe qu'on le doit. Oui! il y a eu des arrondissements dans Paris où l'on se mettait à genoux aux pieds des femmes, où l'on battait ses laquais, où l'on demandait du chambertin, en se renversant sur le dos du fauteuil; oui, les agents de change font courir, les notaires font banqueroute, les bonnes reçoivent au vol des bourses d'or, les filles de banquier ont des millions de dot; nous avons des secrétaires d'ambassade qui gesticulent comme Volnys, grassèyent comme Paul, de vieux soldats qui pleurent, grâce à M. Scribe. Le vaudeville a fait la loi; M. Scribe a fait les mœurs : cent fois oui; s'entend dans un quartier.

Tenez, j'ai vu un temps où c'était l'adultère qui dominait et toujours par mouvement réflexe. La faute en était à *Antony*, à *Angèle*, à *Theresa*, aux drames de la première manière d'Alexandre Dumas, père. En ce temps-là, au Marais et aussi à la Chaussée-d'Antin, par exemple, il y avait beaucoup de faibles femmes, pervenches solitaires et à demi-brisées, penchées sur leur Antony. L'*Antonisme* avait gagné les études d'avoué. Pas de second, pas de troisième, pas de quatrième clerc qui ne se glorifiât hautement d'être bâtard. Les enfants légitimes se cachaient de honte; on avait remplacé les bonnes dagues par les canifs.

Aujourd'hui, il y a changement comme dans la mode. Si les Adèle d'*Antony* sont passées, il y a les Marguerite Gautier. Est-ce que chacun de vous ne rencontre pas souvent une pauvre créature, amou-

reuse, mélancolique et toussante, qui dit : « Monsieur, je suis une Dame aux Camélias ». A cause d'un succès de Théodore Barrière, on entend dire, à toute minute, à la Bourse, à l'Académie, au Palais-Bourbon, un peu partout : « Un tel ? Eh ! c'est un faux bonhomme ! » Une jeune personne de ma connaissance, sortie des Oiseaux, de la veille, s'est mariée en bon lieu. Je lui demandais où et comment elle avait appris si rapidement l'art de devenir maîtresse de maison. « Eh ! mais, m'a-t-elle répondu ; c'est en allant à la Comédie-Française voir jouer les deux Brohan. »

Mes amis, de tout cela je conclus que je n'ai pas versé dans une ineptie quand j'ai dit : « Ce n'est pas « le Français qui a créé le vaudeville ; c'est le vaude- « ville qui a créé le Français. »

Tous ceux qui étaient là applaudirent à tout rompre ; on l'a déjà deviné.

A peu près à la même époque, c'est-à-dire lorsqu'il était président de la Société des gens de lettres, le comité, assiégé par les requêtes d'éternels quémandeurs, toujours les mêmes, dont les seules productions littéraires sont des lettres de demandes, examinait leurs droits et s'impatientait de ne les pouvoir découvrir.

Léon Gozlan s'écria :

« — Ces bohêmes sont comme les lis de Salomon, ils ne *travaillent* pas : si seulement ils voulaient *filer !* »

XI

Léon Gozlan était-il une girouette politique? — Quelques bouffées de socialisme. — Contre les chemins de fer. — Les rentiers de Saint-Germain-en-Laye. — Contre les fortifications de Paris. — Dans la forêt de Fontainebleau. — Sur la Seine. — Paris port de mer. — Le *Tableau de Paris* de Mme veuve Béchet. — Le *Journal* d'Alphonse Karr. — Un paragraphe en faveur des femmes. — Coup d'Etat du 2 Décembre 1871. — Prédilections bonapartistes. — Le *Napoléon noir*. — Napoléon écrivain. — Léon Gozlan aimait-il l'argent? — Les mœurs du second Empire. — *Notre fille sera princesse*.

J'ai entendu, un jour, dans les bureaux du *National*, Armand Marrast ranger Léon Gozlan parmi les girouettes politiques de ce siècle. A mon sens, l'imputation n'avait rien de fondé. Sans doute, les débuts du Marseillais dans la presse de la Restauration annonçaient un libéral et presque un révolutionnaire. Quelques vers contre les Bourbons de la branche aînée et cinq ou six articles du *Figaro* auraient pu aider à classer le jeune journaliste parmi les zélateurs les plus ardents de la révolution de Juillet, mais en examinant les choses avec

un peu d'attention, en tenant compte de tout, on ne tarde pas à découvrir qu'au fond le Sémite n'était et n'entendait être qu'un sceptique, n'appartenant sérieusement qu'à l'art d'écrire. De 1830 à 1833, lorsque son existence et celle de sa famille dépendaient d'une feuille quotidienne, il prenait le mot d'ordre de la maison. Dès que le programme changeait, il variait avec lui. Rien n'est plus vrai ; mais, au fond, dans l'intimité, il ne se donnait jamais pour un tribun, ni même pour un homme à principes. Ce qui l'attirait le plus dans le mouvement de l'époque, ce n'était pas la forme du gouvernement ni la couleur du drapeau ; c'était le roman à écrire ou la pièce de théâtre à faire. Aussitôt qu'il lui a été permis de s'élancer vers ce double idéal, il a délaissé le journal et ses logomachies, choses bruyantes comme le vent d'orage, mais fugitives comme lui. Voilà, du moins, ce qu'il répliquait très nettement lorsqu'on l'accusait de versatilité en politique :

«— A qui ai-je jamais promis d'être une statuette de Caton ou de Thraséas? disait-il encore. Eh ! je ne suis qu'un frivole Parisien du dix-neuvième siècle et non un Romain barbu du temps où Marcus Tullius Cicéron s'exposait à avoir la langue transpercée par une épingle d'or. »

Il disait vrai. Il en était de lui comme d'un grand nombre de contemporains : il paraissait avoir été formé également pour le travail et pour le plaisir.

J'ai déjà eu à expliquer comment, à l'époque où il remuait les matériaux propres à lui faire faire les *Châteaux de France*, il oubliait l'humilité de son origine pour afficher des idées et des goûts d'aristocrate. Dans un de ses Traités, Plutarque nous a déjà appris qu'en général, les poètes et les artistes préféreront toujours la vie fastueuse des grands aux fèves bouillies dont se nourrissent les masses. Léon Gozlan avait un goût prononcé pour les riches et, en cent endroits de ses contes, on pourrait arrêter au passage l'expression d'un regret, dans ce sens qu'il n'est pas riche lui-même et qu'il ne le sera jamais ; cependant on peut dire qu'il n'a pas été courtisan, nullement faiseur de cantates à l'adresse des princes, et, incontestablement, il lui aurait été facile de jouer cet emploi-là. Tant d'autres qu'il coudoyait y ont trouvé des prébendes et des rubans !

Il faut remarquer aussi qu'il ne s'est pas mis en frais pour se faire bien venir du roi Louis-Philippe. A la vérité, il avait sur le cœur les persécutions de la censure et l'étouffement de sa première pièce de théâtre ; mais, un jour, sur le conseil du comte Molé, la monarchie des barricades, pour se faire bien voir de l'opinion, avait fait des avances à tout ce qui avait un nom en littérature et dans l'art ; il avait été naturellemeent de ceux qu'on avait cherché à gagner. Des avances faites, il n'avait voulu accepter que le ruban de la Légion

d'honneur, un peu parce que c'était alors une mode chez les gens de lettres marquants, un peu aussi parce que cet insigne semblait donner plus de valeur à ses œuvres. Mais il n'avait voulu payer cette faveur par aucune complaisance en prose ou en vers.

Tout au contraire, il ne se faisait point de difficulté de se montrer indépendant de la cour et il allait même parfois jusqu'à manifester des tendances de novateur. Lorsque Louis Reybaud publiait son livre sur les *Réformateurs* : Saint-Simon, Owen, Charles Fourier, Cabet, etc., Léon Gozlan, déjouant la conspiration du silence, battait la caisse dans les journaux autour de cet ouvrage et disait aux classes dirigeantes : « Il est de votre devoir de lire ces pages ; vous y verrez qu'il y a, sur terre, des pauvres par millions et que vous devez partager avec les pauvres ou vous résigner à être mangés par eux à la croque au sel. Il n'y a pas de milieu. » Un imbécile lui objectait : « —Mais vous êtes séditieux, monsieur. — Non, je ne suis que clairvoyant, mon pauvre homme. Ce que je vous dis en pleine paix, le tocsin de la prochaine révolution vous le dira en pleine guerre civile. » La prochaine révolution, c'était le 24 février. Il éclata, ce 24 février, terrible, en surprenant bien du monde, mais Léon Gozlan a été du petit nombre de ceux qui n'ont pas été étonnés. Il avait prévu et annoncé l'échéance.

Bien des choses, au reste, lui déplaisaient dans les allures de la monarchie constitutionnelle, et il n'a pas dissimulé, un seul jour, le sujet de ses antipathies. Avant tout, il en voulait au roi Louis-Philippe de trop faciliter l'établissement des chemins de fer. Il faut bien se résigner à en faire l'aveu, cet esprit si ingénieux et qui s'élançait assez souvent dans de larges envolées, n'entendait rien aux prodiges nés de la vapeur appliquée à l'industrie. Dans cinq ou six de ses Etudes, et notamment dans celle qui se rapporte au château de Petit-Bourg, l'ancienne résidence du duc d'Antin, le pied-à-terre de M. Aguado, Léon Gozlan s'emporte contre le chemin de fer. Victor Considérant lui disait à ce sujet :

« — Mais c'est le progrès qui le veut ainsi.

— Le progrès ! s'écriait Léon Gozlan ; eh bien ! il est beau, le progrès ! Ce que je vois de plus net dans cette effroyable innovation, ce sont des tombereaux entiers de voyageurs tués d'un seul coup et hideusement brûlés, calcinés ; ce sont des monceaux de bras et de jambes cassés. Voilà votre progrès. »

Quand on le poussait la-dessus, en lui faisant voir que la richesse publique était centuplée par le fait de cette grande nouveauté, il haussait les épaules de pitié et refusait de se rendre. En cela, d'ailleurs, il invoquait des motifs tirés de l'amour

de l'art. Avec le chemin de fer, on ne voyage pas ; on arrive, et c'est tout.

Il commençait ses objurgations par le premier chemin de fer établi en France, c'est-à-dire par celui de Saint-Germain-en-Laye.

Après avoir sali le paysage, estompé la nature, qu'on voyait déjà si peu, après avoir roulé la perspective, réléguée désormais au grenier, les meurtriers wagons, ces Titans à quatre roues, ont chassé devant eux les populations heureuses et tranquilles, qui trouvaient un avant-goût de l'Elysée à quelques lieues de Paris, cet arrière-goût de l'enfer. Un jour, on dit aux habitants de Saint-Germain-en-Laye, dont les principales jouissances se composaient du charme de la solitude, de beaucoup de silence et d'une absence totale d'enfants, car les rentiers n'ont pas d'enfants, un jour on leur dit : Dans peu, un ruisseau de fer charriera vingt-quatre fois par jour, de Paris à Saint-Germain, quarante charretées de Parisiens de tout sexe et de tous âges. La menace d'un tel malheur les laissa d'abord incrédules. Dans leur naïve confiance ils se plaisaient à placer l'existence des chemins de fer au niveau de la direction des ballons et de l'élévation toujours promise de l'intérêt de la rente. Pourtant, par une soirée d'été, ils aperçurent, du haut de la terrasse de Saint-Germain, une colonne de fumée marchant à l'horizon. Tout leur fut confirmé. Quelques rentiers moururent de désespoir avant de voir les premiers rails poser leurs ongles de fer sur le gazon de Courbevoie ; les plus prudents triplèrent leurs serrures de

sûreté ; tous songèrent à la déplorable facilité offerte aux Parisiens de venir dîner chez eux sans façon. La calamité promise se réalisa à la lettre. On allongea le chemin jusqu'à la porte de leurs maisons, et vingt mille Parisiens s'abattirent sur leurs tables chaque dimanche, chaque jour un peu férié. Qu'on juge de la tristesse où furent jetés les pauvres rentiers, uniquement établis à Saint-Germain pour faire des économies, pour payer le vin moins cher, la viande trois sous moins qu'à Paris. Ils se replièrent sur Versailles, sans espérer une compensation égale à leur perte ; car Saint-Germain mettait sa forêt pour ainsi dire à leurs portes et sa terrasse dans leurs chambres. L'air y est d'ailleurs si pur, si justement renommé pour allonger la vie ! Versailles, au contraire, ne passe pas pour très salubre, et sa promenade est si loin du centre de la ville, qu'avant d'y parvenir on s'est suffisamment promené. Cependant, les rentiers donnèrent la préférence à la ville de Versailles, comme une sœur de la ville qu'ils quittaient, et qu'ils quittaient si spontanément en pantoufles et en robe de chambre, autre attirail de peu de mise à Versailles, toujours sur un grand pied d'étiquette depuis Mme de Montespan. Saint-Germain fut donc abandonné aux Parisiens, qui ne tardèrent pas à venir crotter de leur joie maussade le peu de souvenirs graves légués par de grandes royautés au château, à la ville et à la forêt. Et dans la forêt, ils gravèrent leurs chiffres amoureux sur les arbres ; dans la ville, ils louèrent, au jour et à la nuit, les appartements loués aux rentiers pour l'éternité, par l'ombre de Bussy-Rabutin, de Mme de Sévigné et de Mlle de Scudéry, et dans une aile du château même,

ils ouvrirent des restaurants. Allez à Saint-Germain, introduisez-vous dans le pavillon où naquit Louis XIV, fils de Louis XIII, petit-fils d'Henri IV, et, la serviette sur le bras, une assiette à la main, un garçon vous demandera : — Que désire manger monsieur pour son déjeuner ? — Un Parisien ! répondrait brutalement un rentier, s'il y avait un rentier à Saint-Germain-en-Laye.

On sait qu'il n'était pas le seul de son temps à pousser des lamentations à la Jérémie sur la grande révolution scientifique et industrielle du XIXe siècle. En parlant des mêmes chemins de fer, Rossini s'écriait : « Ce nuage de fumée, ce bruit, ces tunnels, ce coup de sifflet tartaréen qui déchire les oreilles, tout cela c'est le diable ! » De son côté, Méry, le plus craintif des poètes, disait : « La matière animée me fait encore plus peur que l'homme en état d'ivresse ». Et, tous les trois, sous ce rapport-là, étaient des opposants à la monarchie constitutionnelle.

Léon Gozlan s'est prononcé aussi contre un autre fait du règne de Louis-Philippe, contre le système des fortifications dont le vieux roi a voulu à toute force entourer Paris. Depuis 1843, il s'est passé chez nous tant de choses qu'on a oublié les orageux débats auxquels ont donné lieu dans les deux Chambres d'alors l'enceinte continue et les forts détachés. Les ministres soutenaient qu'il ne s'agissait là-dedans que d'une sauvegarde à appor-

ter à l'invasion, et une amère et terrible expérience devait nous prouver qu'ils n'étaient pas déjà si peu patriotes dans leurs prévisions à cet égard, mais l'opposition ne voulait pas les croire. Gauche et droite, tricolores et blancs, Berryer et Garnier Pagès, François Arago et Lamartine ne voulaient point que la capitale fût embastillée. A les en croire, ces forts qu'on demandait à bâtir, ne serviraient qu'à canonner le peuple et à tuer la liberté. C'était aussi la croyance de notre romancier.

Il a laissé l'expression de ses sentiments tout au long dans un très curieux feuilleton du *Globe* (septembre 1843), merveilleux morceau de style qu'on ne retrouve pas dans ses œuvres. L'opuscule a pour titre : *A quoi l'on s'expose en voyageant.* Ainsi que la rubrique l'indique, ce sont des impressions de touriste. Oui, sans doute, mais c'est, avant tout, une charmante harangue contre les fortifications de Paris.

Je venais de parcourir la forêt de Fontainebleau, qui, jusqu'ici, heureusement, n'est encore déchirée par aucune ligne de chemin de fer ; et je l'avais visitée afin de protester, ce que je considère comme un devoir de chaque année, contre les incomparables beautés pittoresques de l'Italie, car je crois peu aux forêts d'une contrée où l'on ne se chauffe pas. Après m'être convaincu, une vingtième fois, qu'il n'y a rien en Espagne, ni en Italie, ni en Allemagne, de comparable à la forêt de Fontainebleau, je revenais sur mes pas

avec le contentement d'un homme tout fier d'avoir payé une dette d'honneur, lorsqu'une détonation, longtemps répétée d'écho en écho, rompit le fil de ma rêverie. Des carriers, à l'aide de la poudre, venaient de faire sauter à quelque distance de l'endroit où j'étais, un énorme bloc de pierre. Le quartier de roche, noir de poudre, mutilé, terreux, pris encore entre de longs filaments de racines, roula, se fendit et s'écailla en chemin. Aussitôt une nuée d'ouvriers s'abattit, le marteau à la main, sur ce fragment monstrueux, et le brisa avec une dextérité surprenante. D'autres ouvriers ramassèrent les éclats et les portèrent sans relâche dans des charrettes qui descendaient à la file, en criant sur leurs essieux, le chemin sinueux tracé jusqu'à Valvin. Je demandai à ces hommes, à demi sauvages, espèce de chevriers, comme on en voit dans la Sierra-Morena, où allaient ces pierres?—« A Paris », me répondirent-ils.— Tout va donc à Paris, pensai-je, jusqu'aux pierres. Les moulins de Paris sont hors de Paris, et le vin de Paris se fait dans cinq ou six provinces assez éloignées. Il faut que trois départements au moins se privent de leurs fruits et de leurs légumes au point d'en manquer eux-mêmes, si Paris doit avoir des légumes et des fruits. Que la Normandie se révolte et Paris sera réduit à manger du cheval au lieu de bœuf. L'eau même qu'on boit à Paris vient de la Bourgogne. — « Et que va faire à Paris cette quantité de pierres que vous taillez là ? — Nous n'en savons rien, me répondirent les carriers; et leur air indifférent semblait ajouter : — Et nous ne tenons pas à le savoir. » Leur affaire est de briser des rochers, et voilà tout. Payez-les quarante sous par jour, et

faites ensuite, des pierres qu'ils détachent, une église ou un pont, un cachot ou un théâtre, un égout ou un panthéon, peu leur importe. Quand ils ont assez taillé la montagne d'un côté, ils la taillent de l'autre côté. On distingue les plaies, profondes entailles, où ils ont pris pour paver une rue entière, et bâtir tout un quartier. Ils nous envoient Paris par morceaux que nous rajustons ; et ce sont eux qui continueront le Louvre, car tout ce qui s'exécutera de grand en monuments de pierre gît dans cette vaste forêt, entassement de rochers, couverts de chênes.

Le promeneur intrigué veut savoir où vont ces pierres et à quel usage on les destine. Cette enquête le conduit jusqu'à la Seine. Là, il y a un bateau en partance. Il y monte en compagnie de cent autres personnes qui rejoignent le Pont-Neuf. Chemin faisant, un écriteau lui révèle le dessous des cartes : FORTIFICATIONS DE PARIS, a-t-il lu. Ce qu'il y a sous ses pieds, ce sont les moellons à l'aide desquels on va élever le fort du Mont-Valérien. Tel est le point de départ de ses critiques. De même que Lamartine, dont il admire autant la belle prose que les vers, il s'élève contre les fureurs réactionnaires du gouvernement, et Dieu sait combien de prophéties sinistres s'échappent de sa tête ; la révolution du 24 février qui éclatera dans sept ans, le despotisme du sabre qui la suivra inévitablement et la troisième et inévitable invasion qui sera aussi l'une de ses conséquences. Oui, il vaticine

et nous promet toutes ces éventualités redoutables. Est-ce que ce petit Sémite n'aurait pas du sang d'Isaïe dans les veines?

Çà et là, à travers ces gloses, toutes fort éloquentes, il émet une critique : « Vous dépensez 300 millions à faire à la ville une ceinture de pierres qui n'amènera que du mal ; que n'employez-vous la même somme à faire de Paris un port de mer, ce qui nous donnerait la richesse de Tyr et celle de Carthage ». S'il faut le dire, en passant, et ce ne sera que justice, Léon Gozlan, fils de Marseille, a été le premier à faire ce rêve dont l'avenir fera une réalité : Paris port de mer. Qu'on lise le *Tableau de Paris* publié en 1835 par Mme veuve Béchet, on y verra trente belles pages sur ce thème, pages qui ont été de celles qui ont le plus aidé à la réputation littéraire de leur auteur. Après cinquante ans, l'idée semée par lui au milieu d'une foule distraite et indifférente, a pourtant fini par germer. Il y a maintenant un journal qui porte le titre de cette utopie et une société de capitalistes qui s'occupe de la réaliser.

Tout à l'heure, je parlais de la Révolution de 1848. Quand elle éclata, il l'attendait sans la souhaiter et elle le remplit d'effroi. D'abord, elle était peu clémente pour les esprits d'élite, pour les artistes ; elle était désastreuse pour les poètes et pour les conteurs. Allez donc écrire des romans lorsque le drame le plus émouvant passe, tous les

jours, sous vos fenêtres ! Léon Gozlan la combattit avec l'arme blanche de la raillerie pour commencer et bientôt après avec une sorte de rage, notamment dans *la Goutte de lait*, une comédie qu'il donna au Gymnase.

Pourtant ce railleur, dont rien ne paralysait la verve, applaudit, un jour, aux efforts de la Constituante ; c'était dans un très bel article d'en-tête. donné au *Journal* d'Alphonse Karr, feuille républicaine qui soutenait la candidature du général Cavaignac. *Un paragraphe en faveur des femmes*, cent lignes de politique courante, voilà comment se présente cette allocution de Léon Gozlan :

« L'Assemblée nationale a eu raison de fermer aux femmes la porte des clubs où elles auraient achevé de perdre les quelques restes de grâce qui les distinguent encore des hommes. Pendant quelque temps il n'est pas mal qu'il y ait encore deux sexes ; plus tard on verra. En attendant, respectons l'usage, la tradition, la coutume ; cette coutume qui veut que ce soient les femmes qui aient les soucis de la grossesse et l'ennui de l'allaitement.

« Nous aussi, nous avons gémi autrefois sur les malheurs des femmes dans la société ; nous aussi nous avons dans plus d'un livre demandé leur émancipation. Mais à côté de nous il s'est élevé tant d'écrits en faveur de la licence des femmes, que nous nous sommes vite empressé de nous taire. Quand nous ne voulions que leur ôter leurs chaînes, d'autres brisaient

leur ceinture. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que nous ne sommes pas sûr qu'elles aient des chaînes, et qu'il est évident qu'elles portent une ceinture.

Des femmes députés ! Il ne craint pas de dire que ce serait la plus déplorable des inventions. Il pose aussi en fait que cet élément serait fort aisément corruptible.

Et voyez-vous d'ici les partis physiologiques qui se formeraient à côté des partis exclusivement politiques : le parti des vieilles femmes représentantes en face du parti des jeunes femmes représentantes, le parti des veuves et le parti des femmes mariées, puis les nuances politiques se compliquant des nuances de cheveux; on aurait le parti blond, le parti brun, le parti châtain, le parti maigre constitutionnel, le parti gras républicain. On s'y perd. Dieu nous garde de cette invasion ! La France y laisserait sa dernière vertu. Figurez-vous encore les Bouches-du-Rhône, ce département si distingué, envoyant des bouquetières et des cuisinières à l'Assemblée; et le département du Finistère se faisant représenter par de nobles marquises et de fières duchesses. Mais ces dames s'arracheraient les yeux, elles se battraient, elles se... Plus d'une fois le président serait obligé de rappeler les représentantes à la pudeur, tandis qu'il inviterait les représentants à se voiler...

La nature veut que la femme soit l'éternel contraste de l'homme, pour que l'homme soit charmé par la différence, attiré par la curiosité, tenu en haleine

par le désir. Du jour où les femmes porteront un pantalon et un paletot, la population s'arrêtera...

L'Assemblée nationale a sagement compris qu'il y avait anomalie à permettre aux femmes de siéger aux clubs et à ne pas leur permettre de siéger à la Chambre. Si on leur conférait le droit de faire des insurrections, on ne suppose pas pourquoi on ne leur accorderait pas aussi le droit bien plus politique de les réprimer. Et une Chambre ayant des femmes pour représentants, une Chambre composée d'hommes et de femmes ne nous rassurerait guère sur sa parfaite indépendance. On craint les influences, mais celles du regard, de la toilette, de la grâce, l'influence des deux mains se rencontrant dans l'urne ; mais celle de la parole, qui est si entraînante chez certains députés quand ils ne sont pas à la tribune ; mais la buvette, mais les *pas perdus*, mais les couloirs sombres, mais les jardins de la présidence avec ses voluptueux acacias, où l'on se rencontrerait si souvent par hasard ?

Et quand elles seraient à la Chambre et au club, qui garderait la maison ? Qui salerait le potage ? Qui répondrait aux visiteurs ? Qui soignerait les enfants ? Le mari, peut-être !

Femmes, chez lesquelles il reste encore le bon sens, cette qualité qui devient si rare parmi la Française, femmes d'esprit, que de mauvaises lectures n'ont pas dégradées, femmes de cœur, qui n'avez pas laissé éteindre le chaste feu de la famille, la famille, cette première société créée par Dieu et destinée à demeurer la dernière sur la terre, femmes de toutes les conditions qui souriez au sourire de l'époux bien-aimé et pleurez aux larmes de votre enfant malade, qui agran-

dissez toutes nos joies et diminuez toutes nos douleurs par votre seule présence au foyer domestique, allez remercier l'Assemblée nationale de l'honneur qu'elle vous a fait de vous exclure des clubs. Jamais affront ne fut plus digne, jamais insulte ne fut plus sainte. Ce soufflet vous fait grandes et reines, comme le soufflet que donnaient autrefois les papes aux souverains d'Allemagne, le jour de leur sacre, les faisait empereurs.

En 1852, quand, à la suite du coup d'État, l'Empire fut rétabli, le conteur fit partie du très petit groupe d'écrivains qui devait applaudir à César et à sa fortune. A ce sujet, deux choses seraient à dire à sa décharge. La première, c'est que, n'ayant jamais eu de goût pour la politique active, il s'était éloigné le plus possible de la querelle des partis. En second lieu, on lui avait fait sucer le bonapartisme avec le lait. De même que Méry, son introducteur dans la vie littéraire, il avait commencé par faire du chef de la dynastie impériale une sorte de dieu. On ne serait pas embarrassé de rencontrer souvent dans ses œuvres l'expression de ses préférences à cet égard. Ce culte se manifeste surtout dans une vingtaine de pages des *Cent-et-Un*, où, sous ce titre romanesque : *le Napoléon noir*, il a construit un drame des plus étranges : un jeune Soudanien, noir comme la reine de Saba, serait un fils que le commandant de l'expédition d'Égypte aurait eu d'une négresse, aimée par lui sur les bords du Nil.

L'hypothèse est peu probable, mais on voit qu'elle ne manque pas d'une certaine hardiesse. Suivant Léon Gozlan, ce jeune Africain porte sur sa figure d'ébène le masque tout entier de Bonaparte. Du Caire, où il a grandi, il arrive, un jour, à Marseille, et là, s'autorisant de la victoire des Pyramides, il s'annonce publiquement comme ayant des droits à la domination de l'empire des Pharaons. Or, la chose se passant sous les Bourbons de la branche aînée, on fait main basse sur le Napoléon noir ; on le juge comme conspirateur et il est guillotiné, pendant la Terreur blanche. A ce conte, si ingénieusement arrangé, il faut ajouter plusieurs autres manifestations du même genre et, surtout, une série d'articles insérés dans *l'Europe littéraire*, de 1833 à 1834 : *Napoléon écrivain*. Pour le coup, c'est encore plus curieux. Il est dit là-dedans que l'Empire n'a compté qu'un seul écrivain : Napoléon Bonaparte. En guise de preuves, Gozlan cite et commente dix ou douze pages d'une prose prestigieuse : une lettre écrite à Talma, deux proclamations admirables, celle adressée à l'armée d'Italie, celle qui est datée du pied des Pyramides, et la lettre, un peu pompeuse, mais pourtant fort belle, au commandant du *Bellérophon* avant le départ pour Sainte-Hélène.

Il y a lieu de croire que ces témoignages d'admiration et quelques autres faits étaient parvenus à la connaissance de la nouvelle cour. Il était bien

visible, d'ailleurs, que le satiriste ne boudait pas, et c'était assez pour qu'on le comprît parmi les favoris du jour. Il eut donc part aux sourires d'alors. Cela revient à dire qu'on facilita son accès à la Comédie-Française, jusque-là peu empressée pour lui; on lui donna ensuite la rosette d'officier de la Légion d'honneur et, enfin, il fut du petit groupe d'intimes qu'on invita aux fêtes de Compiègne. Mais pour bien marquer que cet homme d'esprit ne fut pas un courtisan sans cœur, j'ai le devoir de noter ici que, plus d'une fois, il mit son influence au service de ceux qui étaient frappés par la main du pouvoir et qu'en plus d'une circonstance, il parvint à obtenir le rappel des proscrits.

Une autre remarque à ne point oublier : dans le pays de Bohême, toujours peuplé de prodigues et de dépenaillés, on ne se faisait pas faute de le représenter comme aimant l'argent. On rappelait à ce sujet qu'il était de sang hébraïque; on affectait de dire qu'il avait des habitudes de parcimonie. « Il coupe un cigare en deux ! » disait-on. Au fond, rien n'était plus honorable que sa manière de vivre. D'abord, cette sévérité d'attitude l'avait mis à même de tenir toujours sa famille sur un bon pied; ensuite, quant à lui-même, son austérité assurait pleinement son indépendance. S'il eût tant aimé l'argent, il n'aurait pas été en peine d'en recevoir d'en haut. Puisqu'il était bien vu des grands d'alors, rien ne lui eût été plus facile que de devenir partie

prenante au budget. Qui l'empêchait d'avoir un gros chiffre sur la feuille des pensions ? Pourquoi n'aurait-il pas convoité la bibliothèque d'un palais avec logement gratuit et jardin annexé ? Il y avait encore le chapitre des musées ou les inspections d'art, qui sont un charmant prétexte pour faire agréablement son tour de France, comme le dit si bien Prosper Mérimée dans sa correspondance. Or, rien de tout cela n'était de nature à lui sourire. Dans le cercle de ses amis, il y avait un romancier, qui, étant bien en cour, ne touchait pas moins de 20,000 fr. par an, sous divers prétextes. Celui-là s'étonnait de voir le petit Sémite se retrancher dans tant de réserve. Se faisant l'organe du cabinet de l'empereur, il lui disait un jour devant témoins :

— Eh ! mon cher, on ne demande qu'à renverser la corne d'abondance sur vos genoux. Apprenez-leur seulement ce que vous voulez.

— Ce que je veux ? répondit Gozlan. Eh ! mon Dieu, ce que j'ai toujours voulu : la liberté de travailler !

Cette réponse, il la faisait très simplement, sans pose, et ses paroles étaient bien le fond de sa pensée. M. Villemain a dit que les lettres mènent à tout, à condition de les quitter. Beaucoup les quittent, en effet, pour s'échapper par la tangente. Les uns se jettent dans les ambassades ou dans la politique active ; ces autres se font directeurs de

théâtre ou protagonistes de quelque grosse industrie conduisant à la fortune. Pour lui, il n'a pas varié un seul jour : le travail littéraire aura été sa seule fonction et son seul honneur. De 1828 à 1866, son ambition n'a pas eu d'autre objectif que de voir sa plume de colibri courir librement sur le papier.

Durant les folles années qui suivirent le 2 Décembre, on aurait donc pu le voir continuer son noble métier, allant du théâtre au livre et du livre au théâtre. Il écrivait, il ne faisait qu'écrire, sans que rien décelât en lui un signe de sénilité ni même de fatigue. Cependant Paris venait de faire peau neuve; il était devenu, avant tout, la ville du plaisir, une nouvelle Sybaris comme aux jours de la Régence et comme au temps du Directoire. Pour un observateur du genre de Léon Gozlan, ce monde du second Empire abondait en bigarrures, en types neufs ou rajeunis qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre en scène dans le roman ou dans la comédie. Entre autres choses, la finance, rappelant trait pour trait ce qui s'était passé au temps de Law, suscitait des inconnus qui s'élevaient avec autant de rapidité que d'arrogance, pour retomber, peu après, au bruit des rires moqueurs de la foule ou des arrêts de la justice. Celui qui, la veille, n'était qu'un va-nu-pieds qu'on saluait à peine de la main, passait, le jour d'après, à l'état d'archi-millionnaire devant

qui l'on se confondait en courbettes. Et les mariages d'alors, quelle mine à exploiter pour un satiriste ! Il y en eut un grand nombre de fort bizarres. Personne n'a oublié une de ces aventures, où l'on vit la fille d'un petit juif de Bordeaux convoitée et obtenue par l'héritier d'une famille princière, famille de cardinaux et de premiers ministres. Y avait-il dans ce fait un signe de déchéance pour les castes aristocratiques ou bien un indice d'avancement pour les races maudites? Léon Gozlan ne voulut y voir qu'une singularité dont le contraste amenait la rencontre de scènes plaisantes. Sur ce canevas, il broda le texte d'une de ses plus jolies Nouvelles : *Notre fille sera princesse.* Au surplus, ce conte, tout parisien, coïncidait avec bien d'autres Etudes piquantes sur la société d'alors. A force de regarder le monde moderne à la loupe, le romancier voyait tout et ne taisait plus rien. Il s'était appliqué à raconter les mariages ; il s'évertuait maintenant à décrire l'intérieur de la maison et pourquoi la famille s'en allait. Pourquoi? eh ! c'est en grande partie parce que la domesticité a été peu à peu détournée de son origine. Y a-t-il encore des serviteurs ? Nominalement, oui ; effectivement, non. Ni le plus illustre, ni le plus riche, ne peut se flatter, d'être fidèlement servi, à Paris du moins, et c'est bien plus par la faute des maîtres que par celles des domestiques. Un hôtel, une vieille maison, un palais sont trop souvent gou-

vernés aujourd'hui par le valet de chambre qui a prêté ses économies, ou par la servante qui a eu des complaisances d'alcôve. C'est de ces points de vue, c'est de cette mordante critique sociale que partirent les *Petits Machiavels*, livre d'une très haute portée et qui méritait plus de succès qu'il n'en obtint. Il faut ranger sur une ligne parallèle deux autres conceptions littéraires, faites à l'emporte-pièce : nous voulons nommer la *Comédie et les Comédiens*, puis le *Lilas de Perse*. Dans l'une, on voit de près l'envers de la vie de théâtre ; dans l'autre, on se trouve au milieu des coulisses, c'est-à-dire des mystères d'un petit journal.

XII

Léon Gozlan et son œuvre. — Le romancier. — Le dramaturge. — Jugé par lui-même. — Extrait d'une lettre. — Ira-t-il à la postérité? — Une promenade sur les boulevards. — Un soir d'automne — Coup d'œil jeté sur l'avenir. — Utopies sur utopies. — Le globe remanié. — Ce qu'on verra l'an deux mil. — Les grandes réformes. — Décès. — Ce qu'on a vu le jour de sa mort. — Rabbins et prêtres catholiques. — Un parellèle avec Henri Heine.

Un bibliophile, le savant Quérard, a dressé la nomenclature de tout ce qu'a écrit notre auteur. La liste est longue. Rangés et étiquetés dans l'ordre chronologique, tous ces titres produisent l'effet scintillant d'une voie lactée. Sans compter trente volumes ayant paru jusqu'à 1852, on va de *Balzac en pantoufles* à la *Famille Lambert*, en passant par les *Emotions de Polydore Marasquin* pour arriver à la *Folle du logis*. Ces romans, ces contes, ces nouvelles, ces récits fourniraient comme quantité dix fois le *Décaméron* de Boccace; comme qualité, ils l'égaleraient. Et que de ravissantes comédies on rencontre sur son chemin! Notez, en pas-

sant : *Trois Rois, trois Dames; Un Cheveu blond*; *le Lion empaillé; la Queue du chien d'Alcibiade; Dieu merci, le couvert est mis! le Coucher d'une étoile*; *la Fin du roman;* — un répertoire entier, et, parmi tant d'actes fort applaudis, il y a vingt-cinq ans, deux saynètes qu'on applaudit encore un peu partout : *la Pluie et le Beau Temps* et *Une Tempête dans un verre d'eau.*

Quant aux ouvrages de longue haleine, aux drames, aux machines en cinq actes, il faut bien en convenir, sur dix ou douze que Gozlan a fait jouer à divers théâtres, pas un n'a eu de succès. Artiste d'élite dans les petites choses, il n'avait pas le souffle shakespearien qui fait les *Othello* et les *Macbeth.* Il a donc vainement tenté d'attacher le public au mouvement d'une action un peu sérieuse. Chez lui, le titre, le style, les mots, les accessoires se trouvaient dans la pièce à lire; l'intérêt, le lien synthétique faisaient défaut. C'est pour ce motif que, ni sous Louis-Philippe, ni sous Napoléon III, il n'a gagné une seule grande bataille théâtrale.

N'est-ce pas Montaigne qui veut qu'un homme de sens n'ait pas de meilleur juge que lui-même? En tout cas, si c'est là une règle, le charmant écrivain dont nous venons de retracer l'existence si laborieuse s'y est volontiers assujetti. Il n'a pas craint de porter sur son propre compte une dure sentence. Dans un temps où la vanité et la gloriole se sont élevé des autels à tout coin de rue, où les plus

petits parviennent à se hisser sur un piédestal, Léon Gozlan s'est jugé avec le fier désintéressement qu'on aurait tout au plus demandé à un disciple de Zénon. D'une lettre intime, adressée à M.***, nous extrayons les lignes suivantes, dans lesquelles l'esprit de causticité ne fait que donner du prix à la verve critique :

Pourquoi n'ai-je pas posé ma candidature à l'Académie française ? Pour deux raisons. La première : les grands seigneurs qui mâchent en ce moment du jujube sous la coupole de la divine baraque n'eussent pas voulu de moi, vu que je n'ai point de cuisinier. La seconde, parce que, à mes yeux, je n'ai réellement pas fait ce qu'il faut pour être immortel. Me voyez-vous me posant en égal de Lamartine devant la postérité ? Eh ! ce serait à mourir de rire ! Que restera-t-il de moi ? Peut-être quelques pages d'*Aristide Froissart*, peut-être quelques chapitres des *Émotions de Polydore Marasquin*. Et quant à mon théâtre, deux ou trois bagatelles : *la Pluie et le Beau Temps* et *Une Tempête dans un verre d'eau*, des causeries de dix minutes. *Drinn, drinn, drinn* ; c'est sur cet air-là que mon nom ira au cimetière de la postérité. Et la postérité passe toujours vite pour ceux qui ont beaucoup écrit ; il n'y a que ceux qui ont fait très peu qui restent.

Est-il un bel esprit qui ait jamais fait aussi bon marché de son mérite ?

J'ai dit que Léon Gozlan n'avait pas vu d'un bon œil la révolution de Février et rien n'était plus con-

cevable. Ce grand mot de réforme électorale qu'on faisait entendre de tous côtés à l'aurore du mouvement n'avait pas de quoi le toucher. Il n'y avait, avant 1848, que 200,000 électeurs en France, il y en aurait à l'avenir 10,000,000. Eh bien! après? Les choses en iraient-elles mieux? Une élite votait quand il s'agissait de choisir les représentants du pays; toutes les masses voteraient demain. Choisiraient-elles de meilleurs députés? Il aurait fallu, d'abord, que les meilleurs existassent, et il prévoyait bien que ceux qu'on nommerait seraient toujours, toujours, toujours les mêmes. Et puis, comment admettre que l'ouvrier absorbé par son travail manuel, que le paysan, tout entier aux soins de la terre, que le chevrier des Alpes ou des Pyrénées, qui ne sait pas un mot de français pussent savoir ce qu'on leur demandait?

Non, le suffrage universel n'était pas son idéal. Il avait des visées plus hautes et cent fois plus révolutionnaires. Un soir de septembre, en 1859, je l'avais rencontré sur les boulevards et nous nous étions mis à causer, tout en marchant. C'était au moment où l'on parlait le plus du percement de l'isthme de Suez. En prenant ce fait pour point de départ, nous nous mîmes à faire l'analyse du présent, et la conclusion était nécessairement désolante; de là, par une échappée toute logique, nous eûmes à faire une trouée sur l'avenir. L'auteur du *Notaire de Chantilly* prit la parole et la garda pen-

dant à peu près une demi-heure, en n'étant que fort peu interrompu par son interlocuteur, ainsi qu'on l'a d'avance supposé.

En ce temps-là, j'avais pour habitude de noter, le soir, sur un cahier, tout ce qui s'était produit d'un peu remarquable dans le rayon de ma vie. Mes notes d'alors m'ont naturellement servi à reconstruire les principaux linéaments de cette conversation.

Ainsi, c'est Léon Gozlan qui cause :

« Ce qui se passe en Egypte, grâce à Ferdinand de Lesseps, me donne à deviner que la science, la vapeur et l'argent vont transformer le globe. Je suis de ceux qui pensent que les rêves poétiques de Charles Fourier pourront bien se réaliser entre le XXe et le XXIe siècle. L'ingénieur n'en est qu'à des tâtonnements. Faites que le canon des guerres inutiles se taise, que l'outil de l'ouvrier remplace sur les trois grands continents organisés le fusil du soldat, et vous verrez partout surgir des armées industrielles. Voyez-vous d'ici ce qui résulterait d'un tel mouvement? Un million d'agriculteurs, un million d'arboriculteurs par là, un million de pêcheurs le long des mers! Pour le coup, la terre serait reboisée et le fils d'Adam posséderait autant d'arbres à fruits qu'il a de nos jours de peupliers et de mélèzes. Les déserts changés en forêts, le Sahara devenant une promenade pleine d'ombrage, avec un système d'irrigation qui répandrait des cataractes d'eaux

jaillissantes jusque chez les Touaregs, ces hommes qui, maintenant, boivent leur sueur! On ferait fondre les glaces du pôle du Nord; on éventrerait définitivement l'Afrique centrale, cette zone inconnue, pleine d'éléphants, d'antilopes et de cailles qui sont grosses comme la poule vulgaire. Paris, devenu port de mer, jouirait de toutes les découvertes. Dans les cafés du boulevard, on servirait, à dix heures du matin, des omelettes aux œufs de caille avec du gingembre de la côte de Coromandel, un plat de mon invention que je vous recommande. »

Ici, je l'interrompis en lui rappelant que, dans notre jeunesse, de 1835 à 1845, il était grandement question de ces utopies chez les Fouriéristes, chez les Saint-Simoniens et dans une catégorie de républicains, les Cosmopolites. Tout cela était excellent pour le ventre, mais pour le ventre seulement. Restaient d'autres organes touchant à la tête et à la poitrine : le cœur et le cerveau. Y aurait-il plus de satisfaction pour ces parties de l'homme dans cent ans d'ici? L'art, la poésie et la littérature se trouveraient-ils mieux du nouvel état de choses?

Léon Gozlan fit un léger sursaut et se mit à rire.

« — Je m'attendais à l'objection, dit-il. La poésie, l'art, la littérature! Pour les sociétés, qu'est-ce que tout cela? Ce que la balle élastique et les jouets de Nuremberg sont pour les bambins, amu-

sette des peuples qui sont encore à l'état d'enfance. Dans les âges que je vous prédis, quand la planète sera transformée et que nous ne serons plus en état de barbarie, car le factionnaire à longue baïonnette qui monte la garde à côté de nous, le long de la colonne, nous prouve assez que nous sommes toujours des barbares armés sans cesse les uns contre les autres ; dans ces temps-là, voyez-vous, la poésie, l'art et le roman étant à grande dose dans la vie, il n'arrivera plus, à de pauvres diables tels que vous et moi, de les mettre dans la spéculation, c'est-à-dire dans le domaine de la pensée. D'abord, il n'y aura plus de pauvres diables. Le travail, accepté par tous, parce qu'il sera attrayant, sera divisé à l'infini et remplira les cent ans que chacun vivra d'un charme incessant et toujours varié. On ne rêvera plus, on sera tout entier au jeu de ses facultés physiques et morales; on vivra. Au lieu de s'enfermer dans une froide cellule pour ruminer un livre, pour faire un tableau ou pour chercher la solution d'un frivole problème, un citoyen de la République universelle cueillera un bâton de voyage à la première haie venue et se mettra en route, suivant sa fantaisie, soit au nord, soit au sud, pour faire le tour du monde, sûr qu'il sera d'etre bien reçu partout, de familistère en familistère, de quatre lieues en quatre lieues. L'aspect de l'univers régénéré et enrichi fera une si prodigieuse série de merveilles, que la seule con-

templation de ces beautés suffira pour occuper toutes nos puissances psychiques. On ne fera pas de statues, et l'on aura mieux à faire : il s'agira de réformer les races au point de faire que tout garçon qui naîtra soit aussi beau que l'Apollon du Belvédère, et que toute fille qui sortira du sein de sa mère soit aussi bien formée que la Vénus de Milo. Quel est le bélître qui oserait dire que cette réforme n'est pas possible ? Il est bien entendu que, du moment que la guerre aura disparu, on n'aura plus qu'à vaincre les épidémies, les pestes, les contagions, toutes les formes du mal en desséchant les marais, en purgeant l'air, en promulguant l'abondance, en faisant refondre les populations sales ou malsaines dans la chaudière du vieil Eson. Direz-vous aussi que cela ne se peut pas ?

J'insistai pourtant sur la question de l'art.

« — Attendez un peu, reprit-il ; je vais vous dire ce que je pense à cet égard, mais il se peut que je me trompe. Je crois que le livre disparaîtra. A quoi bon ces recueils de trois cents pages qui ne sont que des divagations de solitaire ou des contes saugrenus ? On sera, d'ailleurs, si pressé de vivre, si occupé de bien vivre, qu'on n'aura pas le temps de les feuilleter. Il n'y aura que le journal. Entendons-nous : le journal sans dissertations, sans logomachies, ni polémiques, uniquement desservi par des reporters. Des arts que nous connaissons dans la prétendue civilisation actuelle, il ne restera

que deux attributs : la musique et la cuisine, vu que tous deux touchent au bonheur qu'on cherche à rencontrer dans le paradis terrestre. Je ne vous ai pas encore parlé de l'amour. Entre nous soit dit, les mots me manquent pour exprimer ce que ce sera dans cent cinquante ans d'ici, c'est-à-dire à une époque où la conscription militaire aura cessé de pratiquer ses coupes annuelles à travers ce qu'il y a de plus jeune, de plus beau et de plus viril à travers les générations. Est-ce que la question de s'aimer ne doit pas être la première des fonctions? Je n'ai pas besoin de vous dire que ce que je vous dis là n'exclue pas l'idée de la chasteté ni celle de la modestie. Pensez-vous donc qu'il n'y ait pas une révolution radicale à opérer de ce côté-là ? Ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux dans tous les mondes, mais surtout dans le monde d'en haut, est à soulever le cœur de dégoût. En 2,000 ou en 2,200, au plus tard, ou ces mœurs horribles auront changé du tout au tout, ou l'Europe ne sera plus qu'un dépotoir de pourriture et d'ulcères. J'aime mieux supposer qu'un revirement vers les âges édeniques refera à la famille d'Adam une virginité nouvelle. N'est-ce donc pas aussi votre sentiment ? »

Il s'arrêta, un peu fatigué sans doute d'avoir eu à émettre ces deux ou trois parenthèses ; au surplus, il se faisait tard et un vent aigre d'automne nous annonçait que la pluie ne se ferait pas at-

tendre. Nous nous serrâmes la main en nous souhaitant le bonsoir.

Un dernier trait pour démontrer que ce petit homme de tant de talent aura été en toute chose un excentrique difficile à classer. A sa mort, on disait autour de lui : — « De quelle façon va-t-il être enterré ? » Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'il était issu d'une famille israélite de Marseille et, à Paris, tout le monde le croyait juif. Le jour même de son décès, la veillée des morts fut faite par un rabbin ; mais, durant la nuit qui suivit, on découvrit dans ses papiers que sa mère, catholique elle-même, l'avait fait baptiser. A la suite de cette révélation tout à fait inattendue, l'Eglise le réclama à la synagogue. Comme complément d'indication à cet égard, j'ajouterai que moi-même, un jour que je lui faisais une visite, je fus reçu dans son cabinet de travail où se voyait, au-dessus du bureau, un magnifique christ en croix. Jamais l'auteur d'*Aristide Froissart* ne parlait religion ; sceptique comme son héros, il ne tenait guère à poser en homme pieux. Néanmoins, connaissant les préjugés de Paris contre les juifs, préjugés encore en vigueur à cette époque, il cherchait évidemment à exprimer, au moyen de cette exhibition qu'il tenait, non pour Jehova, mais pour le Fils du charpentier. Un autre jour, on lui a entendu dire en riant : — « Puisque je porte le ruban rouge à ma bouton-

nière, est-ce que je ne suis pas un croisé ? » Il y a certainement de l'ironie dans ce mot ; mais il est d'une tournure telle qu'on pourrait y démêler aussi un peu de foi chrétienne.

En fin de compte, Léon Gozlan aura été une des figures littéraires les plus originales du milieu de ce siècle ; mais, après tout, ainsi que nous l'avons dit en commençant, ce n'aura été qu'une figure de second ordre. Il n'est pas une de ses œuvres où le talent n'éclate, ne palpite et ne rayonne. Comment se fait-il donc qu'on n'y signale pas une page qui maîtrise jusqu'à le passionner celui qui lit ou celui qui écoute ? La critique a déjà répondu en formulant deux reproches ou, si l'on veut, deux observations. D'une part, conteur ou auteur dramatique, Gozlan s'est trop émietté ; il n'a fait que de la miniature. D'un autre côté, pour prodiguer l'agrément, il n'a rien voulu faire sans y mêler des scènes frivoles ou grotesques. Le sérieux lui aurait manqué, même lorsqu'il a voulu faire de l'histoire comme dans les *Châteaux de France*. Il se peut que ces griefs soient fondés ; mais nous pensons qu'il y a autre chose à dire : la nature ne l'avait pas formé pour être un oiseau de haut vol. Sur son chemin, dans les mêmes temps, dans les mêmes parages, issu d'une origine en tout semblable à la sienne, il a existé un autre charmeur dont l'influence est encore souveraine : nous avons nommé Henri Heine, — un autre juif christia-

nisé. Il a été de même journaliste, poète, romancier, dramaturge, historien. Il a pris plaisir à se montrer railleur. Seulement, cet autre ne pouvait jeter dix lignes sur le papier sans révéler un écrivain de forte encolure, c'est ce qui se voit autant dans *Reisebilder* et l'*Intermezzo* que dans les lettres à la *Gazette d'Augsbourg* dont on a composé *Lutèce*. Henri Heine aussi faisait des mots qui couraient la ville. A Mme F***, qui lui disait : — « Comment ! cher poète, vous n'êtes pas décoré ? — Non, répondit-il en souriant : je ne porterai la croix que lorsque je serai au cimetière. » Ce trait, mis en regard du mot de Léon Gozlan, me paraît bien marquer la différence qu'il y eut entre les deux hommes.

BIBLIOGRAPHIE DE LÉON GOZLAN

Pseudonyme : RAYMOND.

PUBLICATIONS

—

ROMANS ET NOUVELLES

1. *Les Mémoires d'un Apothicaire*, 2 vol. in-8° (1828), (Anonyme).
2. *Le Notaire de Chantilly*, 2 vol. in-8° (1836).
3. *Socrate Leblanc et Washington Levert* (1837).
4. *Les Méandres*, romans et nouvelles, 2 vol. in-8° (1837).
5. *Rosemary*. — *Céleste*, 1 vol. in-8° (1839).
6. *Le Médecin du Pecq*, 3 vol. in-8° (1839).
7. *Une Nuit blanche*, 2 vol. in-8° (1840).
8. *Le plus beau Rêve d'un millionnaire*, 1 vol. in-18 (1841).
9. *Romans du cœur*. — *La Dernière Sœur grise*, 1 vol. in-8° (1842).
10. *Le Dragon rouge*, 2 vol. in-8° (1842).
11. *Aristide Froissart*, 2 vol. in-8° (1843).
12. *Pour un Cheveu blond*, 1 vol. in-18 (1844).

13. *Aventures merveilleuses et touchantes du Prince Chènevis et de sa jeune sœur*, 1 vol. in-16 avec grav. (1846).
14. *Les Nuits du Père-Lachaise*, 3 vol. in-8° (1846).
15. *La Comtesse de Brennes*, 3 vol. in-8° (1849).
16. *Les Maîtresses à Paris. — Ce que c'est qu'une Parisienne*, 1 vol. in-12 (1852).
17. *Georges III*, 2 vol. in-8° (1852).
18. *La Marquise de Belverano*, 2 vol. in-8° (1853).
19. *Histoire de Cent trente Femmes* (1853).
20. *Les Aventures du Prince de Galles*, 5 vol. in-8° (1853).
21. *Les Deux Berceaux*, 3 vol. in-12 illust. (1854).
22. *Tapis vert. — Contes et Nouvelles*, 1 vol. in-12 (1855).
23. *La Famille Lambert. — La Couronne de paille. — Trois Fronts pour un Diadème*, 1 vol. in-12 (1857).
24. *Un Fou couronné*, 3 vol. in-8° (1857).
25. *L'Amour des lèvres et l'Amour du cœur*, 1 vol. in-12 (1858).
26. *Le Baril de Poudre d'or. — La Marquise de Belverano*, 1 vol. in-12 (1860).
27. *Une Soirée dans l'autre Monde*, 1 vol. in-32 (1860).
28. *Le Portefeuille de Maroquin vert*, 1 vol. in-12 (1861).
29. *Le Faubourg mystérieux. — Le Vampire du Val-de-Grâce*, 1 vol. in-12 (1861).
30. *Histoire d'un Diamant*, 1 vol. in-12 (1862).
31. *L'Œil noir et l'Œil bleu de mademoiselle Diane*, 1 vol. in-12 (1863).
32. *Le Capitaine Maubert*, 1 vol. in-12 (1865).

THÉATRE

1. *La Main droite et la Main gauche*, drame, 5 actes, Odéon (1842).
2. *Ève*, drame, 5 actes. Théâtre-Français (1843).
3. *Notre-Dame des Abîmes*, drame, 5 actes, Odéon (1845).
4. *Une Tempête dans un verre d'eau*, comédie, 1 acte, Théâtre-Historique (1846).
5. *Trois Rois, Trois Dames*, comédie-vaudeville, 3 actes (1847).
6. *La Goutte de Lait*, vaudeville, 1 acte, Variétés (1848).
7. *Le Livre Noir*, drame, 5 actes, 6 tableaux (1848).
8. *Le Lion empaillé*, comédie-vaudeville, 4 actes (1848).
9. *La Queue du Chien d'Alcibiade*, comédie, 4 actes Théâtre-Français (1849).
10. *La Jeunesse dorée*, drame, 5 actes, 9 tableaux, avec Lockroy (1849).
11. *Pied-de-Fer*, drame, 5 actes, 7 tableaux, Porte-Saint-Martin (1850).
12. *Les Roses Blanches*, drame, 5 actes (1851).
13. *La Fin du Roman*, comédie en vers, 1 acte, Théâtre-Français (1851).
14. *Dieu merci ! le Couvert est mis*, comédie, 1 acte, Palais-Royal (1851).
15. *Le Coucher d'une étoile*, comédie, 1 acte, Vaudeville (1851).
16. *Les Cinq Minutes du Commandeur*, drame, 5 actes, 7 tableaux, Odéon (1852).

17. *Les Paniers de la Comtesse*, comédie-vaudeville, 1 acte, Vaudeville (1852).
18. *Louise de Nanteuil*, drame, 5 actes, Vaudeville (1855).
19. *Le Gâteau des Reines*, comédie, 5 actes, Théâtre-Français (1854).
20. *La Famille Lambert*, comédie-vaudeville, 2 actes, Vaudeville (1857).
21. *Un petit Bout d'Oreille*, comédie, 1 acte, Gymnase (1857).
22. *Il faut que Jeunesse se paye*, comédie, 4 actes, Gymnase (1858).
23. *La Pluie et le Beau Temps*, comédie, 1 acte, Théâtre-Français (1861).
24. *Le Diamant et le Verre*, comédie, 1 acte, Théâtre de Bade (1861).
25. *La Duchesse de Monte-Mayor*, drame, 5 actes, Ambigu (1865).

DIVERS

1. *Les Tourelles*, 2 vol. in-8° (1839). 2e édition sous le titre de : *Les Châteaux de France*, 2 vol. in-12 (1855).
2. *Le Château de Rambouillet*, 1 vol. in-18 (1841).
3. *L'Urne*, recueil des travaux de J. Ottavi, avec une biographie de l'auteur, 1 vol. in-8° (1843).
4. *Madame Favart et le Maréchal de Saxe*, introduction à leurs œuvres (1853).
5. *Les Emotions de Polydore Marasquin*, ou *Trois Mois dans le royaume des Singes* (1857).

6. *Balzac chez lui*, souvenir des Jardies, 1 vol. in-12 (1862), 3e édition sous le titre de : *Balzac en Pantoufles* (1865).

COLLABORATIONS

Le Musée des Familles.
L'Incorruptible.
Le Figaro.
Le Vert-Vert.
Le Corsaire.
Le Nouveau Magasin des Enfants.
Le Constitutionnel.
La Revue de Paris.
La Revue Contemporaine.
La Revue des Deux-Mondes.
La Revue Britannique.
Les Acteurs célèbres contemporains.
Le Foyer de l'Opéra.
Le Conteur.
Les Etrangers à Paris.
La Grande Ville.
L'Europe littéraire.
Le Livre des Cent-et-Un.
Keepsake Américain.
Le Talisman.
La Pervenche.
L'Artiste.
Le Journal pour tous.
La Revue du XIXe siècle.
Le Journal des Connaissances utiles.
Le Navigateur.
Les Français peints par eux-mêmes.
L'Obole des Conteurs.
Le Bulletin de la Société des Gens de Lettres.
Le Mémorial historique de la Noblesse.
L'Entr'acte.
Le Diable à Paris.
L'Ours.
La Psyché.
La Chronique.
La Sylphide.
Le Temps.
Le Globe.
Le Journal de Paris.
La Presse.
Le Siècle.
Le Pays.
Le Tableau de Paris.
Le Charivari.
Le Prisme.
Le Dictionnaire de la Conversation.
Etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES

En guise d'avant-propos 1

I

LES DÉBUTS

Arrivée à Paris. — L'enfance. — Marseille et la Restauration. — Un pensionnat. — Le commerce de cabotage. — Contes forgés par les biographes. — Petites histoires de M. de Mirecourt. — La vérité vraie. — Un séjour au Sénégal. — Retour en France. — Commis libraires. — Un mot de Millevoye. — Un poème héroï-comique. — Le *Triomphe des Omnibus*. — Les *Nautiques*. — Le *Keepsake américain*. — L'*Ennui du Sultan*. — L'orientalisme. — La *Cinquantaine*. — Une chanson. — Retour à l'Orient. — Les *Bayadères*. — Un mot de Méry. — *La Pipe de l'Amiral*. — Recours à la prose. — L'*Inflexible*. — Le *Figaro*. — Révolution de Juillet. — Un quatrain. 1

II

1830. — Premières conséquences de la Révolution de Juillet. — Tribuns, utopistes, peintres, sculpteurs, poètes — Le mouvement littéraire. — Les deux Cénacles. — Une sortie de Pétrus Borel, le lycanthrope. — Du rajeunissement de l'art et des formes de la pensée. — Première Nouvelle. *Une Orgie de Byron*. — La petite guerre du *Figaro*. — Sur Berryer. — *Il y aura un royaliste à la Chambre*. — Un

drame romantique. — *Marion Delorme.* — Un coup de griffe à Victor Hugo. — Le Dey d'Alger à l'Opéra. — Contre les Parisiens et les Parisiennes. — L'esprit d'Hussein-Dey. — Don Pedro I et dona Maria à Meudon. — Une seconde soirée à l'Opéra. — Trois détrônés. — Les Tartufes de la démocratie. — Un croquis du Jeune Eligible. — Léon Gozlan manquait-il de cœur ? 27

III

Léon Gozlan a-t-il du cœur ? — Sympathies pour la Pologne. — Aspect de Paris à la nouvelle de la prise de Varsovie. — Le mot du général Sébastiani. — Une élégie. — La Pologne écrasée. — Nouvelle protestation du *Figaro.* — Comment Léon Gozlan a éclairé le mot du général Sébastiani, ministre des affaires étrangères. — Tableaux de la conquête. — Les dix mille. — L'affaire du comte Gurowski dans le jardin des Tuileries. 59

IV

Esquisses du monde parlementaire. — Léon Gozlan à la Chambre des députés. — Croquis à la plume. — Royer-Collard. — La Fayette. — M. Dupin aîné. — M. Thiers. — Haine de compatriote. — Encore le Dey d'Alger et sa suite. — Les beaux cheveux de M. Mignet. — M. Félix Réal. — La croix de Juillet. — M. Girod (de l'Ain). — Léon Gozlan et les rubans. — Les jeunes officiers de Metz et la Révolution de Juillet. — Une silhouette du maréchal Soult. — A propos de l'hérédité de la pairie. — M. Royer-Collard. — Son discours. — Le général La Fayette. — Son allocution. — Entre un doctrinaire et sa servante. — M. de Martignac. — Un ex-vaudevilliste qui pleure — M. le général Mouton de Lobau, vainqueur de la place Vendôme — M Gaëtan de La Rochefoucault. — Une tragédie clandestine. — M. Thiers toujours ; M. Thiers partout 77

V

Un changement de front au *Figaro*. — Départ de M. H. de Latouche. — Un ruban rouge arraché. — Nestor Roqueplan et le colonel Gallois. — Un mot de *Bri d'Oison*. — Désabonnement en masse. — Effort pour retenir les lecteurs. — La littérature satirique mise à l'ordre du jour. — Léon Gozlan et les *Jeune France*. — Un démembrement du Cénacle. — Le *Jeune France* dans le monde. — Le *Jeune France* au Salon. — Festin des *Jeune France*.— Léon Gozlan et Théophile Gautier. — Une réminiscence — Un vers de Boileau. — L'ameublement des *Jeune France*. — Redoublement de succès. — Le *Jeune France* en voyage. — Transformation du type. — Le Bousingot 99

VI

Léon Gozlan invente le Bousingot. — Une définition. — Préludes — Les chapeaux en cuir bouilli. — Charte du Bousingot. — *Il n'y a plus rien*. — Biographie du Bousingot. — Le public et le *Figaro*. — Trois chapeaux roses à la cité Bergère. - Un écriteau. — Recrudescence d'attaques contre la République. — Suite des Journées de Juin 1832. — Le cloître Saint-Merri. — Le dernier des Bousingots. — Un trait final. — Mme la baronne de Feuchères. — Mort du *Figaro*. 123

VII

Léon Gozlan apprenti critique. — Ce qu'il appelait le monstre. — Les débuts d'Henri Monnier. — Une soirée au Vaudeville. — Henri Monnier écrivain. — Le monde des comédiens. — Ni classique, ni romantique. — *Marion Delorme* et Victor Hugo — Une analyse. — Que faites-vous de l'histoire ? — *L'Europe littéraire*. — Du respect pour les anciens. — L'autorité. — Eloge du pouvoir royal. — Une

réplique de H. de Latouche. — A propos d'une brochure de M. Alexandre Duval. — Riposte. — Un charpentier dramatique. — Une théorie et un paradoxe. 145

VIII

H. de Balzac et Léon Gozlan. — Un livre de confidences. — Antipathie. — Journaliste et romancier. — H. de Balzac aux Italiens. — Le *Médecin de campagne*. — Révélation. — Un chapitre. — *Histoire de Napoléon racontée dans une grange*. — Henri Monnier. — Le petit doigt interpellé. — *La Peau de chagrin*. — Comment le journaliste et le romancier sont devenus amis. — Le feuilleton du *Globe*. — L'Odéon. — A propos des *Ressources de Quinola*. — Contre les charpentiers. — Histoire d'un drame. 193

IX

Après la mort du *Figaro*. — Nouvelles sur Nouvelles. — *Rog*, *Le Croup*, *Roberto Corsini*. — Où Léon Gozlan puisait ses inspirations. — Le Roman. — Un quadrige de grands romanciers. — La théorie des influences sociales. — Le *Médecin du Pecq*. — Le *Notaire de Chantilly*. — Les *Châteaux de France*. — Un insuccès. — Gens du monde et savants. — Un contraste. — Tour de conversion du côté du théâtre — *Le Marquis de Brunoy*. — Un mot d'Eugène Suë. — Une première pièce. — *Il était, une fois, un roi et une reine*. — Le théâtre de la Renaissance. — D'un *veto* posé par l'Angleterre. — M. Guizot. — Louis-Philippe. — Léon Gozlan, Bocage, M. Mallac, M. Duchâtel. — Une menace. — La vie d'auteur dramatique. — Nostalgie du roman. — *Aristide Froissart*. 229

X

Léon Gozlan causeur. — Quelques paradoxes. — Un vers de Boileau remanié. — Un vers de Louis Racine. — D'un

dîner chez M. Félix Solar. — Un distique d'Ovide arrangé à la parisienne. — Votre nom? — Je m'appelle Molière. — Le roi de 1848. — Un nom donné à Léopold de Belgique. — Roger de Beauvoir et Léon Gozlan. — Le *Figaro* de M. Léon Halévy. — Une pochade. — Riposte. — Un dîner chez Véfour. — Toujours le vaudeville a fait le Français. — Sur les bohêmes de la Société des Gens de lettres. . 253

XI

Léon Gozlan était-il une girouette politique? — Quelques bouffées de socialisme. — Contre les chemins de fer. — Les rentiers de Saint-Germain-en-Laye. — Contre les fortifications de Paris. — Dans la forêt de Fontainebleau. — Sur la Seine. — Paris port de mer. — Le *Tableau de Paris* de Mme veuve Béchet. — Le *Journal* d'Alphonse Karr. — Un paragraphe en faveur des femmes. — Coup d'Etat du 2 Décembre 1871. — Prédilections bonapartistes. — Le *Napoléon noir*. — Napoléon écrivain. — Léon Gozlan aimait-il l'argent? — Les mœurs du second Empire. — *Notre fille sera princesse*. 269

XII

Léon Gozlan et son œuvre. — Le romancier. — Le dramaturge. — Jugé par lui-même. — Extrait d'une lettre. — Ira-t-il à la postérité? — Une promenade sur les boulevards. — Un soir d'automne. — Coup d'œil jeté sur l'avenir. — Utopies sur utopies. — Le globe remanié. — Ce qu'on verra l'an deux mil. — Les grandes réformes. — Décès. — Ce qu'on a vu le jour de sa mort. — Rabbins et prêtres catholiques. — Un parallèle avec Henri Heine. . . 291

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

OUVRAGES DE LÉON GOZLAN

Balzac Intime

Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50

Aristide Froissart

Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50

LES NUITS

DU

Père La Chaise

Un volume in-18. — Prix 3 fr. 50

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie.